

La Grivoise du temps ou la Charoloise (manuscrit)

Louise Anne de Bourbon

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Avant propos aussy utile que l'Avis Precedent

Depuis que le monde est monde,
Et que sur cette machine ronde,
Dieu de sa main,

a créé le Genre humain,
à qui il a donné l'Instinct,
de se servir de son engin,
pour perpetuer son espece,
d'abord sans tendresse,
il a travaillé avec ardeur,
à se donner des successeurs,
Mâles ou femelles,
tout fut bien venu,
car alors la bagatelle,
n'avoit point encore reçeu,
les raffinements charnels,

la Nature seule agissoit,
et les plaisirs sensuels
on ignoroit ;
Les femmes comme les hommes,
ne prenoient nulle precaution,
de cacher leur mirliton,
Et voicy justement comme,
la femme plus curieuse que l'homme,

ne pouvant demeurer en repos,
voyant que l'un l'avoit plus gros,
L'autre plus long,
se mit dans l'imagination,

de satisfaire sa curiosité ;
Que les femmes ont de subtilité,
quand elles ont quelque chose en tête,
Celle-cy, maligne bête,
trouva un de ses voisins,
qu'elle crut propre à ses desseins,
elle le tira à part,
et luy dit qu'à l'Ecart,
Elle avoit une confidence à luy faire ;
ce voisin debonnaire,
l'assura de luy etre fidel,
J'ay dans l'idée, luy dit-elle,

d'eprouver si dans la Jouissance,
cette difference,
de grosseur ou de longueur,
n'emousseroit pas mon ardeur.
Elle trouva dans le changement,
tant d'agrements,
qu'elle ne s'en lassa pas ;
De dire le nom de cette Catin,
grand seroit mon embarras,
car du soir au matin,
je ne me souviens pas,
Mais je sçais cependant bien,

que ses filles pour le deduit,
ont conservé le même appetit,
et qu'elles ont transmis,
avec le secours de leurs amis,
dans le sang de leurs descendantes,
les passions dominantes,
dont elles furent nourries.
C'est de là que sont sorties,
touttes les Grivoïses et les Putains,
qui rejouissent le sexe masculin,
et qui parfois,
le mettent aux abois,

Et luy causent du chagrin ;
Partout elles se sont rependües,
croyant être mieux foutües,
en Orient,
comme en Occident,
dans la principauté de Gales,
comme en Portugal,
en Allemagne,
comme en Espagne,
en Angleterre,
comme en Bavierre,
en Irlande,

comme en Hollande,
en Silesie,
comme en Italie,
dans les terres Australles,
comme sur celles Papalles,

Chacune y prend ses Ebats ;
Mais laissons là ces differents Etats,
qui ne nous regardent pas,
Et ne nous en embarrassons pas ;
Parlons seulement des pays,
à notre Souverain soumis,
Les unes sont Flamandes,

Grandes Friandes,
Les autres Champenoises,
Les autres Picardes,
Les autres Bourguinottes,
Aimant à siffler la Linotte ;
Les autres Lyonnoises,
Les autres Savoyardes,
Les autres Charoloises,
d'humeur Gaillarde,
Les autres Comtoises,
Grandes Gaillardes,
Les autres Normandes,

de vit les plus Gourmandes ;
Trop longue seroit l'Enumeration,
des pays et de la condition,
des femmes et des filles
qui en cela plus habilles
que ne fut jamais leur mere,
sans se mettre le cul parterre,
font de leurs Cons,
avec les Garcons,
par devant ou par derriere,

Un continuel usage,
Et en jouant de la croupiere,

ont le double avantage,
de gagner sur nous,
partie, revange, le tout,
Les deux moitiés et le tout du tout ;
Celle dont l'histoire suit,
est Charoloise,
de grand appetit ;
Le soleil qui luit,
n'a rien vû de plus accompli,
pour les graces et pour l'Esprit,
Quant au Deduit
Elle sçait tirer d'un Vit,

tout le suc et le fruit ;
jamais avec plus d'adresse,
et de delicatesse,
personne n'a patiné une couille,
et sucé une andoüille,
Une main blanche, potelée,
alerte et deliée,
sçait ranimer la vigueur
du Fouteur,
Lorsqu'elle se trouve alterée ;
et jamais amant
Elle ne renvoye,

à moins que son vit ne ploye,
ce qui arrive rarement,
car son unique soin,

du soir au matin,
est de l'entretenir dur et ferme,
comme un terme.
Tous ces talents,
Et d'autres qu'on ne dit pas,
Joints à ces divins appas,
luy ont fait des amants,
dans tous les Etats,
mais pas un n'a êté assés hardy,

Pour en devenir le mary ;
d'en dire la raison,
ce ne seroit pas l'Embaras,
mais ce seroit Indiscretion,
que le lecteur prudent n'exige pas,
Ainsy sur cela bouche close,
et parlons d'autre chose,
qui puisse rejouir,
en instruisant.
Pour y parvenir,
il faut expliquer galament,
ce que c'est qu'une grivoise,

du premier rang,
qui comme la framboise,
donne un gout charmant,
à tout ce qu'elle fait
et à ce qu'elle dit ;
Cet ouvrage sera parfait
Si on y reussit.
Une grivoise pour meriter ce Nom,

doit avoir de l'Esprit,
Car son minois et son con,
quoyque jolis,
ne peuvent luy attribuer ce titre,

Il faut d'autres qualités,
dont on feroit un chapitre,
Si elles êtoient bien detaillées ;
Les plus essentielles,
Sont l'Independance,
de faire la sourde oreille,
à la medisance,
du quand dira ton,
ne faire aucun cas,
Satisfaire ses passions,
Sans nul fracas,
User des plaisirs avec choix,

et delicatesse,
d'une facheuse yvresse
Jamais ne sentir le poids,
conserver toujours
une guayeté egale,
dans les plaisirs de l'Amour
comme à ceux de la table,
à l'interest n'être point sensible,
regarder le bien comme chose inutile,
C'est le portrait admirable,
d'une grivoise,
aussy aimable,

Que la Charoloise.

Le collateur de cette histoire à jugé à propos d'en faire faire la narration à la Grivoise même, afin que tout partant de sa source y soit plus naturel et se ressente de la Liberté et de l'independance qui luy a fait meriter ce titre.

Histoire de la Grivoise Du temps.

L'on m'a toujours dit que j'êtois née sur la fin du siecle dernier quelques jours avant la Saint Jean. Je ne le puis cependant le croire, car je me trouve encore si jeune et tant de feu pour les plaisirs que je ne puis comprendre que j'aye cinquante ans et plus. Il est vray que ma mere a conservé le même gout jusqu'à sa mort ; comme on se ressemble quelquefois de plus loing, je ne devrois pas être si surprise qu'une autre qui se trouveroit chargée de memes passions que moy, quoyque sa mere eut toujours vecu dans une grande regularité. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'existe, que je jouis d'une santé parfaite, que je fais tout ce que je puis pour m'y maintenir, n'ayant ny chagrin ny soucy. Sans rien ajouter à la verité, je puis dire que je descends d'un sang tres illustre puisque, sy mes ayeux avoient eu autant de conduite que de courage et de valleur, ils auroient êté Roys de plus d'un Royaume. Mais laissons là les morts et les refflections, songeons aux vivants, ce sont eux qui m'ont toujours occupée et divertie, car à peine avois-je l'age de raison que je recherchois avec empressement à joüir avec les jeunes gens plustost qu'avec les demoiselles de mon âge ; et mon gout a toujours êté si decidé pour eux que je n'hesitois point à choisir les plus grands et les mieux faits. Ma Gouvernante et les filles que j'avois aupres de moy s'en apperçurent aisement et, par une contradiction naturelle aux

Gouvernantes et aux filles qui ont inspection sur les jeunes personnes, elles en avertirent ma Mere, qui trouvant dans ce qu'elles leur dirent de la conformité avec les sentiments qu'elle avoit eus elle-même dans sa jeunesse, ne leur donna pas la satisfaction de les remercier de leur attention, à quoy elles s'attendoient cependant, et se contenta de leur dire : Laissés la se divertir, elle est dans un âge si tendre encore qu'elle ne connoit ny le bien ny le mal, et si l'on s'opposoit ouvertement aux jeux innocents qui la divertissent avec ces enfants, cela luy donneroit des idées qu'elle n'aura peut-être pas de dix ans d'ycy. Elles se retirerent et ne me dirent rien pour lors des bons offices qu'elles avoient cherchés à me rendre aupres de ma mere. Je ne les ay sceu que longtemps apres d'elle même, parce qu'elle me trouva comme je fourrois la main dans la culotte d'un jeune homme qui êtoit aupres de moy qui avoit environ treize ans, j'en pouvois avoir pour lors sept ou huit. Cette demarche de ma part fit tant d'impression sur l'esprit de ma mere, quoyque peu scrupuleuse, qu'elle m'envoya peu de jours apres avec une de mes sœurs qui êtoit mon ainée au Couvent. Cette surprise de ma mere me fit dans ce moment un grand tort, car j'allois m'eclaircir de la difference qui se trouve entre les filles et les garçons, que je n'ay appris que quelques années apres par une religieuse qui devint amoureuse de moy, et qui, malgré les surveillantes que nous avions autour de nous, trouva le secret de m'emmener dans sa chambre, où elle me fit d'abord manger des confitures et des biscuits de touttes especes, ensuitte s'êtant jettée sur son lit elle m'y attira adroitement, me prit entre ses bras et mils fois m'embrassa, peut-être même davantage. Elle mania partout comme elle voulut, mais cela ne satisfaisant pas entierement sa passion, elle tira un tiroir où elle prit un petit instrument couvert d'un velours couleur de chair,

dont un bout êtoit fait comme un bigareau, mais au moins une fois aussy gros, elle me le mit dans la main en me priant d'en faire sur elle l'usage qu'elle me montra en me conduisant la main avec les siennes. Je retins si bien ce qu'elle me fit faire que je luy rendis tous les services qu'elle pouvoit attendre de moy. Je luy demanday pourquoy elle avoit là de petits cheveux ; elle me l'expliqua en me disant qu'avant deux ans j'en aurois aussy. J'avois environ douze ans. Le travail que je fis sur elle eut tout le succes qu'elle souhaittoit. Je la vis plusieurs fois sans mouvements, et je ne puis nier que son etat me causa une emotion que je n'avois jamais ressentie. Elle s'en apperçut et en fut charmée, elle recommença ses caresses, elle me baisa le cul, les fesses, et sa langue me causa des chatoüillements si vifs que je ne pus retenir les ris qu'ils me provoquerent ; ils furent si violents que craignant qu'ils ne fussent entendus, elle me quitta, me tira de dessus son lit qu'elle racommoda sur le champ, elle me renvoya ensuitte apres m'avoir recommandé le secret, non seulement sur ce qui s'êtoit passé entre nous deux, mais encore sur ce que j'avois êté dans sa chambre. Comme j'allois rentrer dans nôtre appartement où j'êtois parvenüe sans être vüe de personne, j'apperçus la porte du jardin ouverte, j'y entray ; comme je n'y vis personne, je songeois à m'en retourner lorsque j'apperçus ma sœur et nôtre Gouvernante qui y decendoient. Elles me demanderent d'où je venois, je leur dis que je venois de faire le tour du jardin où il n'y avoit personne, ce qui me determinoit à rentrer ; mais comme elles y venoient, que je serois de leur compagnie, si elles le trouvoient bon, elles y consentirent, je les suivis et en fus quitte pour une legere mercuriale parce quelles ignoroient le sujet de mon absence. Elles se promenerent fort longtemps. J'êtois si occupée de ce qui m'êtoit arrivé avec la Religieuse que je marchois dix ou douze pas

devant elles ou derriere pour y reflechir. Notre Gouvernante s'apperçut la premiere de ma rêverie, elle m'en demanda le sujet, je le deguisay comme l'on peut croire et m'excusay sur un grand mal de teste ; cependant pour eviter les nouvelles questions, je me meslay dans leur conversation et nous revinmes touttes les trois ensemble à nôtre appartement. Je n'y fus pas plustost que je passay dans ma chambre où je me jettay sur mon lit : je pensois à tout ce qui m'êtoit arrivé en me tâtant la partie à laquelle je m'efforçois de voulloir trouver des petits cheveux. Ma Gouvernante êtant restée avec ma sœur, ne me voyant point paroitre, passa dans ma chambre ; quoyqu'elle prit la precaution de marcher le plus doucement qu'elle put, pour me surprendre, je l'entendis assés à temps pour contrefaire la dormeuse, elle y fut trompée et s'en retourna aupres de ma sœur à qui elle dit que je reposois. Ma sœur luy dit : J'ay envie d'en faire autant et de m'aller mettre à côté d'elle. Notre Gouvernante luy ayant dit que cela pourroit m'eveiller et qu'il convenoit mieux qu'elle allat se reposer dans sa chambre, elle y passa et je demeuray seule dans la mienne, où je me rappellay de nouveau tout ce que j'avois fait. Cet instrument avec lequel j'avois diverti cette Religieuse ne me sortoit point de l'idée, non plus que les ravissements ou je l'avois vüe ; ces refflections me causerent à la fin une emotion qui se termina par un sommeil profond. Ma sœur s'êtant eveillée avant moy passa dans ma chambre où elle m'eveilla sans aucune precaution. Moy qui me crus pour lors encore avec ma Religieuse, je luy dis : hé bien, fais-je bien, êtes-vous contente, vous fais-je du plaisir, Ma sœur qui avoit trois ans plus que moy comprit bien que ses paroles avoient un sens qui n'êtoit que trop intelligible ; mais ne pouvant s'imaginer qui elles regardoient, elle me tira le bras si fort qu'elle m'eveilla tout à fait. Je ne fus pas peu surprise de la voir, et ce qui

augmenta mon etonnement c'est que je me souvins parfaitement que je venois de parler. Quand elle me vit eveillée, elle me demanda l'explication des paroles que j'avois proferées. Je demeuray interditte. Cependant, m'etant remise, je luy dis que je ne sçavois point ce qu'elle me voulloit dire, et qu'apparament je rêvois. Ma sœur me repetta plusieurs fois les paroles que j'avois proferées ; quelques instances qu'elle me fit pour en avoir l'explication je ne luy avoüay rien et demeuray toujours ferme sur ce que je rêvois, si il êtoit vray que j'eus parlé ainsy, et que ces paroles mêmes me paroissoient sans ordre et sans suitte. Quoy qu'elle parut se contenter de ce que je luy disois, il luy resta dans l'idée des soupçons qu'elle se resolut d'eclaircir en examinant ma conduitte de tres pres. Sans cependant en rien dire à nôtre Gouvernante nous vecumes ensemble comme à l'ordinaire. La Religieuse qui m'aimoit eperdüement ayant êté quelques jours sans me voir vint à nôtre appartement ; comme c'êtoit une fille de condition et tres aimable, ma sœur la reçeut parfaitement bien, luy fit beaucoup d'amitiées et la pria de faire colation, ce qu'elle accepta. Je fus de la partie et me trouvay à table à côté d'elle. Je luy fis aussy beaucoup d'honnestetés, mais comme j'avois peur qu'on s'apperçut de nôtre intelligence, je me menageay si bien que ma sœur ne s'en apperçut en aucune façon malgré toutte son attention ; et cette Religieuse prit si bien son temps pendant que ma sœur êtoit allée dans sa chambre où nôtre Gouvernante la suivit, qu'elle m'embrassa deux fois et me donna un petit papier qu'elle me dit de serrer promptement et de ne le lire que quand je serois seule. Quand ma sœur et nôtre Gouvernante rentrerent, elles nous trouverent dans les memes places où elles nous avoient laissées, parlant de choses indifferentes ; entre autres cette religieuse me demandoit si je ne m'ennuyois pas dans le

Couvent, sur ce que je luy repondis que non, elle me dit : « Mademoiselle, vous êtes bien heureuse, je voudrois pour une pinte de mon sang en pouvoir dire autant. » Ma sœur luy demanda pourquoy. « C'est, repondit la Religieuse, parceque je m'y ennuye beaucoup et que quand je m'y ennuyerois encore cent fois davantage, il faut que j'y reste toutte ma vie. — Il est vray, repartit ma sœur, que le terme est long, mais vous deviés consulter votre gout avant de faire vos vœux. — J'ay êté mise icy, Mademoiselle, des l'age de six ans ; à peine en avois-je quatorze qu'on m'a fait faire mes vœux. Je ne sçavois en verité point pour lors à quoy je m'engageois puisque je ne sçavois pas seulement ce que j'êtois, mais la nature peu à peu ne me l'a que trop appris, et me fait sentir à present tout le poids de ma captivité. » Ma Gouvernante plaignit son sort et luy disoit qu'il falloit continuellement prier Dieu, et qu'elle s'apperceveroit incessamment que le Seigneur n'est jamais sourd aux ferventes prieres d'une âme sincere et humiliée. Ces conseils, tout salutaires qu'ils paroissent, au lieu de consoler nôtre Religieuse, l'affligerent si fort qu'elle se mit à pleurer, ce qui engagea ma sœur à la prendre dessous le bras et à la mener promener avec elle. Cette Religieuse la refusa d'abord, disant qu'elle seroit mise en penitence par Madame l'Abbesse si elle sçavoit qu'elle eut fait cette demarche sans luy en faire part et sans sa permission. Ma sœur la rassura en luy disant qu'elle en faisoit son affaire aupres de Madame l'Abbesse et qu'au pis aller ce seroit elle qui acquitteroit la penitence si on luy en imposoit quelqu'une pour ce sujet. Cette assurance de ma sœur la tranquillisa et la determina à faire tout ce qu'on souhaittoit d'elle. Nous nous promenames donc le reste de l'apres-midy. Ma sœur et la Religieuse alloient toujours devant et quand je les joignois elle me renvoyoit avec ma Gouvernante. J'aurois bien souhaitté

être de leur conversation ou du moins l'entendre, c'est à quoy je ne pus parvenir. M'etant souvenüe du billet que la Religieuse m'avoit remis, je demanday permission à nôtre Gouvernante de me retirer un moment à nôtre appartement pour un besoin pressant que je suposay ; elle me l'accorda et me dit de revenir sur mes pas, qu'elle alloit m'attendre sur un banc qu'elle me montra. Je courus à nôtre appartement et m'enfermay dabord dans la garderobe. Je decachettay mon billet et y lus ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Si vous aviés goutté autant de plaisir que moy dans nôtre entrevüe, vous n'auriés pas demeuré jusqu'à present sans chercher les moyens de m'en procurer une seconde ; mais vôtre indifference pour moy, ma charmante, me donne lieu de craindre que je ne sois la dupe de l'amour et de la tendresse que j'ay pour vous. Si vous voullés me persuader le contraire, mon adorable maitresse, vous vous trouverés demain entre dix et onze du matin, à la porte du jardin, ou au pied du petit escalier qui conduit à ma chambre, j'ay mils choses à vous dire qui vous prouveront mieux que tout ce que je pourrois vous ecrire que je suis, Mon adorable Maitresse, « Votre meilleure et vôtre plus tendre amie. »

L'on croira aisement que c'est là la premiere lettre galante que j'aye reçue de ma vie et qu'elle me fit un plaisir infiny. Je la relus plusieurs fois et avec tant d'attention que je l'appris par cœur, de façon que je ne l'ay point encore oubliée. Je m'en retournay joindre nôtre Gouvernante que je trouvay seule ; ma sœur et la Religieuse s'etant ecartées d'elle avoient gagné le fond du jardin. Je luy demanday d'abord où elles êtoient ; elle me dit qu'elle n'en sçavoit rien. Je luy demanday si elle souhaittoit que j'aille les chercher ; comme elle m'en laissa la maitresse, je courus d'abord

au bosquet fort touffu de charmille où il y avoit differents cabinets. J'en omis quelqu'un et malheureusement celuy où elles êtoient. Je fus pres d'une heure à ma perquisition et arrivay encore devant elles à l'endroit où êtoit nôtre Gouvernante qui fut bien surprise de me voir revenir toutte seule. Je l'assuray avoir parcouru tous les cabinets du jardin, comme je le croyois, sans les avoir vües, et qu'il y avoit apparence qu'elles êtoient rentrées sans qu'elle s'en fut apperçüe. Notre Gouvernante êtoit d'un embonpoint qui ne luy permettoit pas de faire de grandes courses, mais l'inquiettude que luy causoit l'absence de ma sœur luy fit prendre la resolution de faire le tour du jardin avant de rentrer. Je fus obligée de la suivre, ce que je faisois fort indifferemment, comptant que cette seconde perquisition estoit beaucoup plus inutile que la premiere. Nous n'allions pas bien vite, et nôtre Gouvernante affectoit de me parler d'un ton haut pour être entendue de ma sœur en cas que nous passions à portée d'être entendües. Elle me repeta plusieurs fois qu'elle n'auroit jamais plus aucune complaisance pour nous, puisque nous êtions capables d'en mesuzer au point de la jetter dans une inquiettude mortelle pour elle. Je luy dis : « Mais, Madame, je n'ay aucune part à l'absence de ma sœur, pourquoy faut-il que je patisse de la faute qu'elle fait. — C'est que, me dit-elle, si vous l'aviés suivie et qu'elle ait eu envie de regagner l'appartement, je crois qu'elle vous auroit envoyé m'avertir de son retour. — Si elle êtoit rentrée, n'a-t'elle pas sa femme de chambre qu'elle auroit pû nous envoyer. — Votre refflection, Mademoiselle, est fort juste et ne fait qu'augmenter ma peine ; mais il ne nous faut point rebuter de la chercher. » Ma sœur qui avoit entendu une partie de la conversation lorsque nous avions passé aupres de l'endroit où elle êtoit, ayant vu la routte que nous tenions, avoit gagné le couvent par un autre che-

min, avec la Religieuse, et elle envoya sa fille de chambre au devant de nous, à qui elle ordonna de dire à nôtre Gouvernante qu'il y avoit une grande heure qu'elle nous cherchoit. Cette fille s'acquitta si bien de sa commission, que ny moy ny nôtre Gouvernante qui êtoit une femme d'experience nous ne soupçonnames point qu'elle nous joüoit ; et comme elle soupçonna que malgré cette precaution nôtre Gouvernante pourroit luy faire quelques reproches, elle renvoya adroitement la religieuse dans sa chambre, afin qu'elle ne fut point temoin de la scene à laquelle elle s'attendoit, et qu'en verité elle meritoit bien. Nous arrivames touttes les trois à l'appartement ; ma sœur y êtoit seule pour lors, qui commença à dire à nôtre Gouvernante d'où elle venoit, et à quoy elle s'êtoit amusée jusqu'à present. Cette raillerie de la part de ma sœur ne fut point du tout du gout de ma Gouvernante, qui luy dit ; « Mademoiselle, je viens d'un endroit où ny vous ny moy ne retournerons pas de sitost, je vous promets. — Pourquoy donc, luy repartit ma sœur. — parceque, luy repondit-elle, je n'ay pas envie de galoper tous les jours trois heures apres vous. Outre la fatigue, il y auroit de quoy me faire crever d'inquiettude. Où est cette Religieuse qui êtoit avec vous, Mademoiselle. — Elle est retournée à sa chambre, luy dit ma sœur. — J'en suis fachée, repartit-elle, je l'aurois remerciée de son attention pour moy et des bons conseils qu'elle vous a sans doute donné, mais je ne crois pas qu'elle se trouve à portée de vous en donner sitost, car la porte de cet appartement luy sera toujours fermée. » Ma sœur, qui vit que nôtre Gouvernante êtoit en colere, ne repondit rien et laissa ainsy tomber la conversation. Quand elle vit qu'elle avoit fini, elle demanda à souper ; en attendant qu'il vint, elle passa dans sa chambre où elle se deshabilla. Comme elle avoit eu chaud, elle changea de chemise ; ce fut la premiere fois que je vis

que les femmes et les filles gatoient leur chemise de sang. J'en fus si surprise que je fis un cri, mais ma sœur me reprit et me dit qu'elle n'avoit aucun mal, et qu'incessamment j'en aurois autant. Quoyqu'elle eut sa femme de chambre qui l'habilloit, elle prenoit si peu de precaution et d'attention à ce qu'elle faisoit, qu'elle laissa tomber par terre sa chemise avant que sa femme de chambre luy eut passé l'autre dans la teste, de sorte que j'eus tout le temps de voir qu'elle avoit des petits cheveux dans le meme endroit où j'en avois vû à la Religieuse. Je ne fis pas semblant de m'en appercevoir. Comme elle se rhabilloit je luy demanday pourquoy elle avoit renvoyée sitost la religieuse ; elle me dit ingenuement sa raison, et m'ajoutta : « Je ne voudrois pas pour beaucoup qu'elle eut êté temoin de ce que m'a dit nôtre Gouvernante, elle n'auroit jamais ôsé remettre le pied icy, et je suis bien aise qu'elle y vienne, et de pouvoir par nôtre compagnie adoucir un peu sa situation qui est bien plus triste que la nôtre. » L'on vint nous appeller pour souper, ce qui interrompit nôtre conversation. Nous nous rendimes à la salle où nous trouvames nôtre Gouvernante dejà à table, quoyqu'elle [eût] êté aussy se changer de linge depuis les pieds jusqu'à la teste, qui nous dit : « Eh bien, Mesdemoiselles, avés-vous resolu de me faire attendre autant pour un peu que vous avés fait à la promenade. » Ma sœur luy dit : « Non, Madame, nous voyla. — Je vous assure, repondit elle, que je n'aurois pas la même patience et que si vous n'aviés pas paru, j'allois commencer, — Madame, repartit ma sœur, vous êtes la maitresse, et vous nous auriés fait plaisir. — Mademoiselle, reprit nôtre Gouvernante, il me paroist que vous avés aujourd'huy le bec plus afilé qu'à l'ordinaire. Je ne sçais si vous avés êté sifflée, mais en tout cas vôtre maitresse perdra le fruit de ces leçons et ne les continuera pas. » Comme ma sœur s'apperçut bien que nôtre

Gouvernante êtoit de mauvaise humeur, elle ne dit pas un mot, nous soupames à la muette. Aussytost que ma sœur eut soupé, elle se leva pour s'aller coucher et je me disposois à la suivre lorsque nôtre Gouvernante me dit : « Mademoiselle, restés là, s'il vous plaist, un instant. Mademoiselle vôtre sœur a tant couru qu'elle a besoin de repos sans doute ; mais comme vous n'êtes pas dans le même cas, vous attendrés bien que j'aye achevé de souper pour que je puisse m'aller coucher en meme temps que vous. » Je me rassis et ne dis rien. Quand elle eut fini, elle se leva et passa dans la chambre de ma sœur qu'elle alla pour voir dans son lit où elle la croyoit couchée. Mais ma sœur qui s'en douttoit s'êtoit couchée dans mon lit. Je ne puis bien depeindre la surprise de nôtre Gouvernante quand elle ne trouva point ma sœur dans son lit ; elle courut aussytost au sien où elle ne la vit pas non plus, ensuitte elle fut au mien où elle la trouva heureusement, car sans cela je crois qu'elle seroit morte. Ma sœur, qui entendoit ses plaintes et ses lamentations, s'etouffoit de rire et contrefaisoit cependant la dormeuse. Notre Gouvernante, l'ayant tirée par le bras, luy demanda pourquoy elle avoit changé de lit ; ma sœur luy dit qu'elle l'avoit fait sans y penser, qu'il n'y avoit aucun mal à cela, que je n'avois qu'à coucher dans le sien, pour cette nuit. « Si vous ny trouvés aucun mal, Mademoiselle, je veux que vous repassiés tout à l'heure dans vôtre lit, ou nous allons voir beau jeu. » Ma sœur, craignant les menaces de nôtre Gouvernante, ayant mis une robe de chambre, passa dans son lit. Quand elle fut sortie du mien, je m'y mis et m'endormis presque aussytost, ce qui fit que je n'entendis rien de ce que nôtre Gouvernante dit à ma sœur. Le lendemain je m'éveillay des le matin et me trouvay la main où j'avois grande envie de me trouver des petits cheveux. Je resvois à touttes les caresses que j'avois reçeues à cette partie

de ma religieuse, au rendez-vous de laquelle je comptois aller. D'abord que j'entendis nôtre Gouvernante se lever, je me jettay à bas du lit, je priay Dieu tout haut comme à l'ordinaire, apres quoy je demanday à déjeuner. Notre Gouvernante m'en fit apporter et me dit : « Il faut laisser reposer Mademoiselle tant qu'elle voudra ; la fatigue de sa promenade d'hyer authorise son assoupissement, mais je ne crois pas qu'il luy arrive sitost d'en prendre tant. » Je luy dis qu'il estoit vray qu'elle s'êtoit promenée beaucoup plus longtemps qu'à son ordinaire, mais que c'êtoit la compagnie qui l'y avoit sans doute engagée, puisque c'êtoit la premiere fois que pareille chose luy êtoit arrivée depuis que nous êtions dans le couvent. « J'en conviens, me dit-elle, Mademoiselle, et j'admire la bonté de votre cœur. Vous cherchés à excuser Mademoiselle vôtre sœur, et si vous êtiés à sa place, elle seroit peut-être la premiere à vous blamer et à dire qu'il faut vous corriger. — Cela pourroit être, elle croiroit faire son devoir, comme mon cœur me dit que je fais le mien. — Je suis bien aise, continua-t-elle, de vous voir de pareils sentiments, il seroit à souhaitter pour Mademoiselle vôtre sœur qu'elle en eut de semblables. — Il me semble que voicy dix heures qui sonnent, si vous le trouvés bon, je m'en vais aller à notre tribune entendre la messe qu'on va dire. — Je le veux bien à condition qu'aussytost qu'elle sera finie vous reviendrés sur vos pas. Surtout si vous rencontrés la religieuse d'hyer, ne l'ammenés point icy. — Vrayment, Madame, je n'ay garde. J'ay bien entendu ce que vous avés dit à son sujet et que vous ne voulliés pas qu'elle mit les pieds icy davantage ; cela suffit pour me donner de l'aversion pour elle. Cependant, si je la rencontrois, je ne luy en parlerois pas, parceque ce n'est point à moy à entrer dans de pareilles discutions. — Allés-vous en à la messe, la voila qui sonne, vous êtes trop aimable

pour une demoiselle de vôtre âge et trop raisonnable. » Elle n'eut pas laché cette parole que je courus à mon rendés-vous. Je passay d'abord par la porte du jardin où je ne vis personne, ensuitte je courus au pied de l'escalier qui conduisoit à la chambre de ma religieuse ; n'y voyant personne, je montay à sa chambre, elle en sortoit pour me venir joindre. Comme j'arrivois à sa porte, elle me fit des caresses encore plus fortes et plus vives qu'elle n'avoit fait la premiere fois, elle m'assura qu'elle avoit êté bien fachée de s'être engagée avec ma sœur, que cela l'avoit privée du plaisir de me voir comme elle l'auroit souhaitté. Elle m'ajoutta que c'êtoit uniquement pour me voir qu'elle êtoit venüe au logis. Comme elle ne me parloit point de son [...] et que j'avois envie de m'eclaircir de bien des choses : « Ecoutés, luy dis-je, je n'ay qu'un moment à être icy, parceque ma Gouvernante me croit à la messe et qu'elle m'a recommandé de m'en revenir aussytost qu'elle seroit finie. Ainsy voyons ce que vous avés à me dire. » Aussytost elle me prit entre ses bras, me jetta dessus son lit et recommença les caresses qu'elle m'avoit faites la premiere fois. Elle essaya même à m'y mettre le doigt du milieu, mais j'êtois encore si serrée, et elle avoit si peur de me faire du mal qu'elle le retira aussytost que je luy dis qu'elle me faisoit du mal. Sa langue me divertissoit beaucoup, et elle la faisoit agir avec tant de vivacité qu'elle me causoit un engourdissement general de tous les sens ; je restay même un moment sans pouvoir parler, ce qui la fit cesser. Elle me dit : « Ah çà, à present, il faut que vous me mettiez vos doigts dedans, car un ne suffiroit pas, et que vous alliés et veniés comme vous avés fait la derniere fois. » Je luy demanday où êtoit l'instrument dont je m'êtois servi, elle me dit : « Mademoiselle votre sœur me l'a pris hyer, et je n'ay jamais pu le ravoir. » Je luy demanday si elles s'êtoient diverties ensemble, elle m'avoua que

ouy, mais elle m'assura en même temps qu'elle ne luy avoit parlé de moy en aucune façon. Je luy demanday pourquoy elle luy avoit pris cet instrument, elle me dit que c'êtoit pour en faire son profit et s'en servir quand elle en auroit envie. Je luy promis que je feroys tout mon possible pour le luy attraper et pour luy rendre. « Vous me feriés, me dit-elle, un grand plaisir, car je n'ay que cela pour me divertir lorsque la nature le demande. Votre sœur s'en est servie hyer si violemment qu'elle s'est fait venir le sang. » Pendant cette conversation, j'allois et fourrois toujours mes doigts, j'avois commencé par en mettre deux, ensuitte trois ; à force d'aller et de venir ma main y entra toutte entiere. Il est vray qu'elle y êtoit serrée et que je l'avois petite. Quand cette religieuse fut contente, elle me remercia en me faisant les plus tendres caresses et me recommandant surtout le secret. Comme je commençois à en sentir les consequences, il estoit inutile de me le recommander. Je la quittay avec promesse de la revoir le plus tost que je pourrois, mais je luy dis que je ne luy conseillois pas de revenir sitost au logis parceque je craignois que nôtre Gouvernante luy fit mauvaise mine, à cause de l'absence de ma sœur et de l'inquiettude qu'elle luy avoit causée. Je rentray au logis tranquilement. Ma sœur se levoit et nôtre Gouvernante luy faisoit encore une morale sur sa promenade de la veille. D'abord qu'elle me vit rentrer, elle luy dit : « Madame, vous ne vous lassés pas de me chapitrer depuis hyer au soir pour avoir êté peut-être une heure absente de vous, et vous ne dites rien à ma sœur qu'il y a peut-être deux heures qui se promenne toutte seule comme une ecervelée au soleil. — Mademoiselle vient de la messe et n'a employé que le temps qu'il luy faut pour y aller et revenir ; elle est bien differente que vous, elle a cherché toutte la matinée à vous excuser, et vous faites ce que vous pouvés pour la faire paroitre

coupable. — Et vous, Madame, pour l'excuser. — Elle n'a pas besoin d'excuse, Mademoiselle, sa conduite est trop reguliere, et il seroit à souhaitter que vous luy ressembliés. Depechés, je vous prie, vôtre toillette, afin que je vous conduise à la messe. — Ma sœur y a été toutte seule, j'iray bien aussy. — Non, Mademoiselle, vous n'irés point et vous ne quitterés plus mes côtés. Je sçay ce que j'ay souffert d'inquiettude pendant vôtre absence, et j'eviteray avec tant de soin les occasions que vous me jouiés un pareil tour que je ne crois pas que vous puissiés y reussir. — Madame, vous me faites un crime d'une chose bien innocente, cette Religieuse me contoit ses chagrins, nous croyions que vous nous suiviés, nous marchions sans reflection. Quand nous nous sommes trouvées au bout du jardin, nous nous sommes retournées, croyant vous trouver à quelques pas. Ne vous voyant point, nous avons cru que vous aviés regagné le couvent, ce qui nous a determinées à en faire autant par le plus court chemin. Quand je ne vous ay point trouvé, j'ay pensé que vous êtiés à nous chercher, j'ay envoyé sur le champ ma femme de chambre au devant de vous, qui a eu touttes les peines du monde à vous joindre, et vous me faites un crime capitale de la chose du monde la plus innocente. — Il est vray, Mademoiselle, que c'est moy qui ay tort et que je devrois vous remercier de m'avoir fait courir pendant plus d'une heure plus vite que je n'ay fait de ma vie et me mettre en etat de gagner une fluxion de poitrine ou quelque pluresie. — Je serois bien fachée, Madame, que cela fut arrivé, mais je vous jure en verité que ce que j'ay fait n'a certainement point êté à cette intention. Si cependant le malheur vous en eut voulu et que vous eussiés êté accablée par quelques unes de ces maladies facheuses, il auroit bien falu s'en consoler ; et je vous avoueray ingenüement que je suis plus aisé à consoler qu'une autre, la guayeté ne laisse

à mon esprit aucune porte ouverte par où puisse penetrer le chagrin jusqu'à mon cœur. Et si jamais je suis femme comme j'ay bonne envie de la devenir, mon mary doit s'attendre du soir au matin à m'entendre chanter, rire et boire. — En verité, Mademoiselle, je vous meconnois à de semblables discours, je ne voudrois pas pour un doigt de ma main que Madame vôtre mere les entendit. Il est certain que non seulement elle vous feroit enfermer dans un couvent à perpetuité, et peut-être serois-je assés malheureuse pour qu'elle me fit mettre à l'hôpital pour le reste de mes jours, croyant que ce seroit moy qui vous aurois donné de pareils principes. — Ah ! Madame, vous connaissés mal ma mere ; tout ce que je dis là ne sont que des vetilles au prix des discours qu'elle tient à tous les Messieurs qui vont la voir ; et ils la connoissent si bien sur ce ton que c'est à qui en dira des plus belles et des meilleures. Quoyque je fus encore jeune lorsque je suis venüe icy, il me semble que j'en sçavois davantage que je n'en sçay à present, et que j'en ay oublié la moitié, dont bien me fache, car rien n'est plus rejouissant que de sçavoir repondre sur touttes sortes de matieres. — Il y en a, repartit notre Gouvernante, que des Demoiselles comme vous doivent ygnorer toutte leur vie ou du moins en faire le semblant. — Pour moy, dit ma sœur, je n'ygnoreray jamais rien de ce que je pourray apprendre, et c'est bien malgré moy si je n'en sçais pas davantage. Heureusement que je suis encore jeune et en etat d'apprendre, et j'ay dejà vû plusieurs Messieurs, auparavant que de venir icy, qui m'ont offert de me montrer tout ce qu'une jeune personne doit sçavoir, mais malheureusement ma mere nous a envoyé icy où nous demeurerions un siecle entier sans sçavoir seulement comment se fait un enfant. — Mademoiselle, dit nôtre Gouvernante, si vous ne voullés pas changer de discours, je vais en ecrire à Madame

vôtre mere et, si elle n'y remedie pas sur-le-champ, je me retireray, car j'aime mieux vous quitter que d'être temoin d'un derangement tel que celuy où vos sentiments vous feront tomber incessamment. — Madame, dit ma sœur, je voudrois bien sçavoir en verité si dans vôtre jeunesse vous avés toujours êté aussy retenüe que vous le paroissés à l'heure qu'il est, que touttes les passions sont eteintes chés vous, et que la jalousie de voir que vous n'êtes plus l'objet de la complaisance des hommes vous porte à vous opposer autant que vous le pouvés, que celles qui les meritent y soient sensibles. — Mademoiselle, vous poussés ma patience à bout, je m'en vais de ce pas chez Madame l'Abbesse avec Mademoiselle vôtre sœur luy rendre un compte exact de ce que vous venés de me dire. — Madame, vous me ferés plaisir plus que vous ne pensés, car vous entendés bien que si Madame l'Abbesse suit vôtre avis, elle ne manquera pas d'ecrire à ma mere qu'elle ne peut plus me garder, ma mere me fera revenir aussytost et c'est ce que je demande, pour lors que je feray tout ce que je voudray, et ma mere a toujours trop aimé le plaisir et l'aime encore trop pour m'empêcher d'en prendre. — Quand vous serés entre ses mains et que je ne seray plus chargée de vôtre conduite, je n'auray aucuns reproches à me faire, au lieu que je serois responsable non seulement de ce qui pourroit vous arriver, mais encore des mauvais principes que vous donneriés à Mademoiselle. — Madame, allés-vous-en où vous voudrés et me laissés tranquile, je suis trop grande à present pour être ainsy sermonnée du matin au soir pendant que je ne fais rien et n'ay aucuns plaisirs dans ce monde que d'avoir une conversation enjouée qui vous deplaist parce qu'elle me divertit. » Notre Gouvernante sortit et s'en fut chés Madame l'Abbesse où elle m'emmena, elle rendit ma sœur beaucoup plus coupable qu'elle n'êtoit. Quand elle eût fini de par-

ler, Madame l'Abbesse luy dit : « Madame, il est inutile d'ecrire à Madame leur mere parceque j'ay reçeu hyer une lettre d'elle par laquelle elle marque qu'elle viendra à la fin du mois prochain pour les retirer d'icy parce qu'on luy demande l'ainée en mariage, et j'allois envoyer chez vous tout à l'heure pour vous en faire part. — Madame, dit nôtre Gouvernante, vous m'apprenés là une nouvelle bien gratieuse ; ce n'est pas que je ne me trouve parfaitement bien icy, mais je vous diray naturellement que les sentiments de cette Demoiselle me font peur et que j'aimerois mieux en avoir dix comme celle-cy à gouverner qu'une seule comme elle. — Il faut pourtant bien, Madame, que vous alliés jusqu'au bout. — Je le compte bien, Madame, dit nôtre Gouvernante, mais je suis bien aise de vous prevenir sur les mauvaises inclinations de cette Demoiselle, qui n'est sensible à aucune des remontrances que je luy fais, et qui au lieu de profiter de ce que je luy dis et de mes conseils, tombe tous les jours dans des fautes plus grossieres. — Madame, prenés patience, le terme est court et vous en serés bientost debarrassée. J'iray tantost à votre appartement, et je luy diray mon avis sur sa conduite et sur le peu d'attention qu'elle a pour ce que vous luy dites. — Vous ne sçauriés, Madame l'Abbesse, me faire un plus grand plaisir que de la bien morigener. — Ne vous mettés pas en peine, je suis persuadée qu'elle ne sera point insensible à la mercuriale que je luy feray. — Madame, je vous seray tres obligée. J'ay l'honneur de vous souhaitter le bonjour. » Nous nous en revinmes tout de suitte au logis, je fis un signe à ma sœur de passer dans sa chambre, je luy dis tout ce que j'avois entendu, elle fut si transportée de joye quand je luy dis que notre mere devoit nous venir chercher à la fin du mois prochain pour la marier qu'elle ne put se moderer et courut le demander à notre Gouvernante, ce qui m'attira des re-

proches sanglants de sa part d'abord qu'elle me vit. Comme ma sœur fut un peu de temps à jaser avec notre Gouvernante, j'eus tout le temps de chercher partout où je crus pouvoir le trouver l'instrument qu'elle avoit pris à la Religieuse. Mes perquisitions pour ce jour-là furent inutiles, car elle l'avoit pour lors dans sa poche. Elle revint me rejoindre, fort contente de ce que notre Gouvernante luy avoit confirmé ce que je luy avois dit tant sur nôtre retour que sur son mariage. Elle me dit : « Quand je seray une fois mariée, je n'auray plus besoin de cet engin-là », en me montrant celuy de la religieuse que je reconnus d'abord, « pour me divertir, et je te le donneray. » Moy feignant d'en ygnorer l'usage, je la priay de me le montrer, elle me le confia apres m'avoir fait promettre de le luy rendre sur le champ, ce que je fis apres luy en avoir demandé l'utilité. Elle me dit qu'apres notre diné elle me l'expliqueroit. Moy qui avois autant d'envie qu'elle de tout sçavoir et de n'ygnorer de rien, je luy demanday s'il falloit bien du temps pour apprendre cela. Elle me dit qu'il falloit au moins une demi heure. « Hé bien, luy repondis je, je m'en vais sçavoir si nous avons encore assés de temps avant diner pour que vous puissiés me l'apprendre. — Je le veux bien, me dit-elle, mais assurés-vous aussy de ce que fait notre Gouvernante, car nous serions perdües si elle nous surprenoit à jouer à ce jeu. » Je l'assuray que je prendrois sur cela les plus sures precautions, j'allay d'abord à la cuisine où j'appris que nous ne dinerions qu'à l'heure ordinaire, qu'ainsy nous avions encore une bonne heure, comme je m'en revenois, notre Gouvernante qui me vit passer et me gronda fort sur l'indiscretion que j'avois eue de dire à ma sœur nôtre retour à Paris et son mariage. Je m'excusay le mieux que je pus mais croyant beaucoup me peiner elle me dit qu'elle ne me menneroit plus nulle part. Je luy demanday excuse en faisant

semblant de pleurer. Elle m'embrassa et me dit qu'elle oubliroit volontiers le passé pourvu qu'à l'avenir je ne rendis jamais compte de rien à ma sœur. Ma paix faite, je me retiray dans la chambre de ma sœur qui en m'attendant s'êtoit jettée sur son lit de repos où elle se servoit de son instrument. Elle me demanda d'abord si j'êtois seule ; luy ayant dit ouy, elle me dit : « Viens voir à quoy sert l'instrument que je t'ay montré. Cet instrument a la figure et ressemble à celuy que les hommes ont et avec lequel ils font des enfants aux femmes et aux filles en les faisant joüir. Cela vous cause un plaisir infini et, quand on n'a point les originaux, on se trouve bien heureuse d'avoir ces sortes de copies. Fais-moy le plaisir de le prendre dans ta main et de le faire agir ; quand tu m'auras satisfaite je le prendray à mon tour et je te feray goutte un plaisir que tu n'as pas encore senti. » Je fis ce que ma sœur vouloit ; elle se demennoit et se secouoit elle-meme avec beaucoup plus de violence que ma Religieuse qui me paroissoit cependant bien amoureuse. Quand elle fut contente, elle me fit mettre sur le lit à sa place, me troussa et voulut m'enfoncer cet engin. Elle ne put en venir à bout. Elle me fit cependant beaucoup de mal, que je souffris assés patiemment, parce qu'elle me dit que c'êtoit le seul moyen de devenir bientost grande fille et en etat d'être mariée, et que j'avois grande envie d'être l'une et l'autre. Quelque chose qu'elle fit, elle ne me causa pas le meme plaisir que ma religieuse me faisoit ressentir avec sa langue, mais j'eus seulement une emotion qui me provoqua une humidité legere à la partie, dont elle s'apperçut quoyqu'elle fut modique, ce qui fit qu'elle cessa et me dit : « En voyla assés pour aujourd'huy, demain nous en ferons encore autant si nous en trouvons le môment ; et avant qu'il soit quatre jours, cet instrument te servira tout comme à moy. » Je le luy vis serrer et resolus sur le

champ de le luy prendre si je le pouvois sans qu'elle s'en apperçut. Nous dinames, apres quoy nous allames heureusement nous promener, ce qui nous fit eviter la visitte de Madame l'Abbesse qui vint pour nous voir pendant que nous êtions à la promenade. Nôtre Gouvernante, ayant oublié qu'elle luy avoit promis d'y venir, n'avoit fait aucune difficulté de nous accompagner. Ma sœur ne la quitta point, ny moy non plus, de façon qu'elle fut fort contente de nôtre sagesse, et que nous rentrames touttes les trois en fort bonne union au couvent. Je guêtois le moment de passer dans la chambre de ma sœur pour y prendre son instrument qui pour lors êtoit l'unique objet de mes desirs, mais il se passa quelques jours sans que je pus y parvenir, ny sans que ma sœur put trouver occasion de m'en faire faire usage. Les contretemps qui nous en empêcherent se succederent si bien que je ne croyois plus y revenir. Enfin impatiente de demeurer ainsy dans l'inaction, je courus chez ma religieuse que je trouvay comme elle alloit entrer au chœur. Sitost qu'elle m'apperçut, elle rebroussa chemin, elle monta vite à sa chambre où je la suivi. Nos caresses furent reciproques et si vives qu'en moins d'un quart d'heure nous nous mimes touttes les deux sur les dents ; et je diray de bonne foy que, si elle ne m'avoit pas fait prendre un peu de ratafiat, je n'aurois jamais eu la force de regagner nôtre appartement, ce que je fis un moment apres. Mais ma sœur, ayant senti mon halaine, voulut sçavoir absolument où j'avois bu des liqueurs. Plustost que de dire que c'êtoit chez ma Religieuse, je luy dis, au contraire, que c'êtoit Madame l'Abbesse qui m'en avoit fait boire un petit coup, parceque j'êtois bien sure qu'elle n'yroit pas luy demander. Je me debarrassé par là de ces questions pour le moment ; mais je fus bien surprise quand, aussitost que nous fumes avec nôtre Gouvernante, elle luy dit : « Madame, que dites-vous

d'une petite yvrognesse comme Mademoiselle, qui pue l'eau-de-vie comme un Suisse et qui en a bu toutte la matinée tant qu'elle en est encore etourdie. » Ce discours surprit d'autant plus notre Gouvernante qu'elle me voyoit fort tranquile ; cependant elle me demanda ce que voulloit dire ce qu'elle entendoit. Je commençay par luy dire que je n'en sçavois rien, sur quoy ma sœur reprit la parolle et me dit : « Quoy ! osés-vous dire, Mademoiselle, que vous n'ayés bu des liqueurs ce matin ! — Je conviendray, luy dis-je avec beaucoup de douceur, de tout ce que vous voudrés, mais cela ne prouvera point que je sois une yvrognesse comme vous le dites, et au contraire que j'ay de la retenüe puisque je n'en ay point pris comme vous dites pour me mettre hors de raison. » Notre Gouvernante me demanda ensuitte où j'avois bu ces liqueurs, je luy dis comme j'avois fait à ma sœur que c'êtoit chez Madame l'Abbesse qui m'en avoit fait boire un petit coup ; elle me fit sur cela plusieurs questions auxquelles, quoy qu'embarrassantes, je repondis si bien et si precisement qu'elle dit à ma sœur : « Mademoiselle, je souhaitte ardemment que vous ne fassiés jamais de plus grande faute que celle dont vous accusés Mademoiselle vôtre sœur ; vous ne serés point sujette à aucune penitence. » Ma sœur, qui ne cherchoit à m'accabler que pour occuper notre Gouvernante à me gronder afin d'être plus tranquille, fut obligée de se taire et de changer de conversation, ce qui me fit grand plaisir par la crainte continuelle où j'êtois que quelque malheureux hazard ne vint à decouvrir mon mensonge. La journée se passa sans qu'il fut decouvert, et le lendemain on n'en parla plus. Je restay donc tranquile de ce côté, mais j'êtois tourmentée par l'impatience que j'avois de me voir en possession de l'instrument de ma religieuse, dont ma sœur jouissoit depuis plusieurs jours. Je sçavois l'endroit où je le luy avois vu mettre. Je le

luy aurois pris [à l']aveuglette, mais il s'agissoit d'entrer dans cette chambre sans que personne le vit et d'en sortir de même. A force de veiller ce moment, je le trouvay et couru au tiroir où je ne trouvay rien. J'estois dans une colere infinie d'avoir differé si longtemps et gardé tant de mesure. Cependant, ne perdant point courage, je fis une perquisition si exacte par toutte la chambre que je le trouvay à la fin sous le chevet de son lit. Je le mis aussitost dans ma poche et sortis tout de suitte aussy rouge que si j'avois fait un mauvais coup. J'aurois bien voulu essayer à m'en servir dans le moment, mais cela n'êtoit pas praticable, à moins que de voulloir m'exposer à être surprise par ma sœur ou nôtre Gouvernante, ce que je craignois tant que je ne pus sur cela satisfaire mon envie et que je fus forcée d'attendre à la nuit. Ma sœur, qui vint se coucher en meme temps que moy et qui se servoit de cet instrument pour s'endormir, ne fut pas peu surprise quand elle ne le trouva plus où elle l'avoit mis. Elle vint aussitost à mon lit, me demanda si je ne l'avois point vû ; sur ce que je luy dis que non d'un ton assés tranquile, elle me dit : « Ah ! ma chere sœur, nous sommes perdües, car si ce n'est point ma femme de chambre qui l'a pris, ce ne peut être que nôtre vieille damnée de Gouvernante qui ne m'en dira mot mais qui le gardera jusqu'à ce que ma mere vienne icy, et qui luy donnera en luy faisant mon panegerique ; et j'ay tout lieu de craindre que cela ne soit cause qu'elle ne nous laisse encore icy quelques années. » Je fus fort touchee de touttes ces raisons. Je fis de mon mieux pour la consoler, mais je garday le bon bout de mon côté et luy dis seulement que le meilleur conseil que je pouvois luy donner êtoit de faire ses efforts pour en avoir un autre. A quoy elle me repondit : « Cela n'est pas aussy aisé que vous l'imaginés, et quand j'en aurois un autre, notre vieille n'auroit pas moins celuy qu'elle m'a

pris et ne le montrera pas moins à ma mere. — Moy à vôtre place, dis-je à ma sœur, si ma mere venoit à m'en parler, je nierois le fait formellement et luy dirois que c'est un tour dont elle se sert pour me rendre odieuse aupres d'elle, que je ne sçay point la propriêté de cet instrument ny de quel usage il peut être. Si vous soutenés bien cela, elle en aura toutte la honte, et je suis persuadée que cela determinera nôtre mere à nous retirer plustost et à nous debarrasser de cette vieille. » Ma sœur me dit : « Je sçay bien que je n'ay point d'autre party à prendre que celuy-là, mais je crains bien que mon visage ne me trahisse par la rougeur que je suis sure qui m'y montera. — Je n'en doutte pas, mais vous avés à dire à cela, qu'un innocent rougit plus souvent qu'un coupable, et en tout cas que vous l'aviés trouvé le matin, que vous n'en aviés fait aucun usage, ignorant entierement à quoy il est propre. — Ma chere sœur, me dit-elle, tout cecy se dit à merveille entre nous deux, mais toy qui veux te mesler de me donner des conseils, tu serois plus morte qu'en vie si ma mere, en te presentant ce bijou, te demandoit quel usage tu en voullois faire, et pourquoy tu l'avois mis sous le chevet de ton lit. — Il est vray que ces questions pourroient m'embarrasser, mais au surplus, nôtre mere sçait mieux l'usage de cet instrument que nous, et les mouvements de la nature à nôtre âge ; par consequent il n'est pas naturel qu'elle même, qui dans son temps en a ressenty les effets et qui peut-être les ressent encore actuellement, voullut de propos deliberé nous chagriner pour une faute aussy legere et dont peut-être a-t-elle êté coupable devant nous. — Je conviens de tout cela, mais est-ce que tu ne sçais pas que l'ecrevisse qui va à reculons veut que sa fille marche en avant. — Pardonnés moy, ma sœur, je le sçay et n'ygnore point non plus la sage reponse de la fille. — Ouy, mais vous ne seriés pas en etat d'en faire une pareille à

notre mere. — Cela est vray, et elle n'est pas en etat de me faire aucun reproche dans le cas present, puisque ce n'est point à moy le bijou et que j'en ignorois entierement la forme et l'utilité avant que vous me l'ayés montré. » Notre conversation dura un peu trop longtemps pour ne pas devenir suspecte à notre Gouvernante qui dit d'un ton superieur : « Eh bien, Mademoiselle, avés vous envie de passer la nuit. Pour moy, qui suis bien aise de vous voir coucher avant moy, je vous prie de revenir à votre lit. » Cet ordre qui interrompit nôtre conversation obligea ma sœur à se retirer sans mot dire, ce qui me fit un grand plaisir, car je me trouvay en un instant en liberté de me servir de cet heureux bijou. La Religieuse et ma sœur qui avoient voulu s'en servir sur moy, avoient agi d'abord avec trop de precipitation, ce qui les avoit empêché de parvenir à leur but ; moy j'en usay plus prudament, je profitois des mouvements de la nature qui travailloit elle-même à se donner peu à peu la satisfaction qu'elle desiroit, mais les chatoüillements que je me causois ayant epuisé mes forces et mes plaisirs, je m'endormis peut-être une heure apres en laissant entre les levres de ma partie ce bienheureux instrument. Je dormis jusqu'au lendemain matin sans m'eveiller. Mon premier soin fut de me tâter, je ne trouvay rien de changé à mon etat, sans penser où j'avois laissé le bijou en m'endormant. Ma main le rencontra entre mes cuisses encore tout poissé de la liqueur que le plaisir qu'il m'avoit causé m'avoit fait repandre avec une telle abondance que ma chemise en êtoit toutte empezée. Je commençay par essuyé le mieux qu'il me fut possible aux rideaux de mon lit qui êtoient de serge verte l'objet de mes plaisirs, ainsy que je l'avois vu faire à la Religieuse qui m'avoit dit que la serge êtant plus rude que le linge êtoit plus propre pour cela. Quand j'eus fini, je le mis dans ma poche entortillé dans une feuille de

papier blanc, ensuitte je tournay ma chemise, je la frottay entre mes mains le plus qu'il me fut possible. Je diminuay la roideur dont elle êtoit, mais je ne pus en ôter les taches qui êtoient un peu teintes de sang. Comme c'êtoit le jour que nous devions changer de linge, je craignois que ma Gouvernante ne s'en apperçut, ce qui ne manqua pas d'arriver par l'indiscretion de ma femme de chambre qui m'ayant apporté celuy que je devois prendre, prit celuy que je quittay. Ce ne fut pas sans s'apercevoir de ce qui y êtoit ; elle m'en garda le silence, mais elle ne fut pas sortie de ma chambre qu'elle alla joindre notre Gouvernante à qui elle montra ma chemise en luy disant qu'elle croyoit que j'allois bientost estre grande fille. Cette Gouvernante donnant dans ce discours, et qui n'avoit d'autre mechanceté dans le fond que de s'opposer autant qu'elle le pouvoit à ce que ma sœur et moy faisions de contraire à la bienseance, aux bonnes mœurs et à nôtre santé, courut aussitost à ma chambre où je fus avant elle, car je la devançay, ayant suivi ma femme de chambre pour sçavoir ce qu'elle feroit de mon linge, si elle le serreroit sans en parler, ou si elle en parleroit, ce qu'elle fit. Nôtre Gouvernante etant donc arrivée à ma chambre me trouva debout et presque habillée, elle me dit : « Mademoiselle, je sçay que vous êtes incommodée ou du moins que vous l'allés être incessamment, ainsy il est à propos que vous vous teniés au lit. Je vais dire à vôtre femme de chambre de le faire, et pendant ce temps vous faire faire une bonne rotie au vin avec force sucre, de la canelle et du macis, que vous mangerés toutte chaude aussitost que vous serés couchée. Cela aidera la nature à se decharger des excrements dont les filles et les femmes sont surchargées. Quand une fois cela aura pris son cours, vous ne vous en porterés que mieux, et en serés beaucoup plus belle. » Quoyque je scus à merveille ce qu'elle me voulloit

dire, je luy demanday l'explication qu'elle me fit au mieux, cependant avec des termes si bien menagés que la pudeur la plus austere n'en pouvoit être allarmée. Je fis tout ce qu'elle souhaittoit pour qu'elle ne put prendre aucun soupçon de la verité. Elle sortit un moment apres, envoya ma femme de chambre sur le champ faire mon lit tout de suite, fit faire la rotie et un instant apres me l'apporta. Il y en avoit plein une grande ecuelle d'argent. Ma sœur, attirée par l'odorat que cette rotie avoit repandüe, vint aussytost à ma chambre, elle me trouva comme je commençois à la manger. Comme elle me vit au lit, elle demanda d'abord quelle êtoit mon incommodité, notre Gouvernante luy dit : « Vous êtes bien heureuse d'en être quitte. — Comment, repartit ma sœur qui avoit environ trois ans plus que moy, est-ce que cette morveuse voudroit dejà devenir grande fille. — J'y vois, continua notre Gouvernante, beaucoup d'apparence, car la chemise qu'elle a quittée ce matin est toutte teinte et je luy fais prendre cette rotie pour l'echauffer et ayder la nature à agir avec plus de force et plus de facilité. — C'est fort bien fait, Madame, mais si vous voulliés je l'ayderois, car il n'est pas possible qu'elle mange une rotie aussy copieuse qu'est celle-là. » Comme elle vit qu'effectivement je pouvois en manger au moins la moitié sans luy faire tort n'etant pas possible qu'elle en vint à bout, elle y consentit. Je n'en fus point fachée, elle s'assit sur mon lit, me fit mils contes en me disant que j'êtois l'accouchée et qu'elle voulloit être la sage-femme ; elle auroit poussé ses plaisanteries plus loing, mais notre Gouvernante luy imposa toujours silence quand elle voulloit s'emanciper. Quand la rotie fut mangée, nôtre Gouvernante se retira et emmena ma sœur avec elle, me disant qu'il falloit dormir jusqu'à midy et qu'elle ne voulloit pas que je me leve de deux ou trois jours ; mais que, parceque je ne m'ennuye [pas], elle feroit

apporter le diner et le souper dans ma chambre, que nous mangerions toutte les trois ensemble à l'ordinaire. Quoyque j'aimasse naturellement assés le lit, cette contrainte ne fut point de mon gout, et si je n'avois eû peur de m'exposer à une visitte, j'aurois desabusé ma Gouvernante en luy disant que malheureusement en m'essuyant je m'êtois egratignée un peu, ce qui m'a fait repandre quelque goutte qui meslée parmi les restes de mon urine la jettoient dans l'erreur où elle êtoit. Cette excuse auroit eu don et moy ma liberté, mais comme je l'ay dejà dit, je craignois qu'elle ne voulut voir ma blessure, j'aimay donc mieux ne rien dire et prendre mon mal en patience. Ce qui me desoloit le plus, c'est que ma sœur ne resta pas seule un moment avec moy ; la crainte que ma Gouvernante avoit qu'elle ne m'apprit quelque malice fit qu'aussitost qu'elle sortoit elle l'obligeoit de la suivre. Le troisieme jour de ma detention, il s'eleva un grand bruit dans le couvent qui se termina par la nouvelle de l'arrivée de notre mere qui venoit pour nous chercher. Ma sœur courut aussytost au devant d'elle et nôtre Gouvernante aussy ; j'en aurois fait volontiers autant, notre Gouvernante luy dit le sujet qui m'en empêchoit. Notre mere luy dit : « J'en suis fachée car je comptois vous remmenner tous demain sans ce contre-temps. » Notre Gouvernante luy dit qu'il n'y avoit aucun inconvenient à craindre, ma mere luy repondit : « Je vous crois, Madame, cependant, si cela ne se decide pas en aujourdhuy ou demain je m'en retourneray et vous envoyeray chercher dans trois semaines d'icy. » Ma sœur qui êtoit presente dit à ma mere : « Vous pourriés bien m'emmenner avec vous ; je n'ay aucune incommodité qui m'en empêche. — Je le crois, luy dit ma mere, et en suis bien aise, cependant vous ne sortirés point d'icy l'une sans l'autre, ainsy point de sollicitations inutiles à ce sujet. » Ma mere dit cela d'un ton si sec à ma sœur

qu'elle vit bien qu'elle ne devoit esperer aucune grace à ce sujet, ce qui la determina à chercher tous les moyens imaginables pour avancer nôtre depart. Elle trouva heureusement notre religieuse, elle luy dit le chagrin où elle êtoit et le seul secret qu'elle avoit imaginé pour en sortir. Cette fille luy dit : « Vous pouvés compter sur moy si je puis vous servir. » Ma sœur luy ayant compté en peu de mots de quoy il s'agissoit, elle luy demanda d'abord si j'êtois d'accord avec elle de faire ce qu'il faudroit pour tromper tout le monde. Ma sœur l'ayant assurée que ouy avant seulement de m'avoir parlé, notre religieuse luy promit de luy remettre avant deux heures deux pigeons tout en vie auxquels on couperoit la gorge dans ma chemise, que cela seroit plus que suffisant pour faire croire que tout seroit arrivé. Cela s'executa ainsy que cela s'êtoit projetté apres le diner. Notre Gouvernante, aussytost qu'elle le sçut, courut en avertir ma mere qui dinoit avec Madame l'Abbesse. Cela luy fit grand plaisir, et elle dit : « Puisque cela est ainsy, nous pourrons partir demain sur l'apres-midy. » Notre Gouvernante vint toutte joyeuse nous rapporter cette nouvelle. Ma sœur ne se sentoit pas de joye. J'aurois des ce moment voulu me lever, mais nôtre Gouvernante ne voulut pas me le permettre. Elle me dit qu'il suffiroit que je me leve au moment qu'il faudroit partir, elle me fit prendre touttes sortes de potions. Comme ce qu'elle me donnoit à prendre êtoit fort gracieux je n'hesitay point ; si cela ne me fit aucun bien, au moins je ne me suis point apperçu que cela m'ait fait aucun mal. Ma sœur, au comble de sa joye de l'heureux succes de son stratageme, ne sçavoit sur quel pied danser et disoit encore plus de folies qu'elle n'en faisoit. Quand ma mere eût achevé de diner avec Madame l'Abbesse elles passerent ensemble dans ma chambre où ma mere me fit quelques railleries. Madame l'Abbesse en rit sous cape et ne me

dit mot, sinon que j'étois de bonne heure au nombre des grandes filles, à quoy je luy repondis, contrefaisant la pleureuse : « Dame, ce n'est pas ma faute, c'est la nature qui fortiffiée et excitée par tous les remedes que nôtre Gouvernante m'a fait prendre, a agy d'elle-même. — Mademoiselle, si l'on vous a fait prendre quelque chose, c'est que cela non seulement vous êtoit utile, mais encore necessaire, et je vous trouve bien heureuse à vôtre âge d'en être quitte à si bon marché ; ainsy vous ne devés faire aucun reproche à vôtre Gouvernante et au contraire la bien remercier des soins qu'elle a pris de vous. Si vous continués à vous bien porter, nous partirons demain sur l'apres-midy. » Je repondis à ma mere que je ferois tout ce qu'elle souhaittoit et que nôtre Gouvernante sçavoit bien que je n'avois jamais rien refusé de tout ce qu'elle m'avoit ordonné. Ma mere me quitta ; comme ma Gouvernante la suivit, je restay seule. Un moment apres ma sœur revint et me dit que la crainte qu'elle avoit que si l'on voyoit cela arresté sitost, cela ne retardat nôtre depart, qu'elle avoit encore envie d'avoir un couple de pigeons qu'on egorgeroit le lendemain des le matin encore dans ma chemise. Je consentis à tout ce qu'elle voulut, elle me quitta pour aller trouver notre Religieuse qu'elle chargea de cette commission, qui s'en acquitta comme elle l'avoit fait la premiere fois. Ma sœur, le lendemain matin, executa de son côté ce qu'elle avoit projetté. Nôtre Gouvernante, aussytost qu'elle fut eveillée vint me voir ; elle me demanda en quel etat j'êtois ; je luy dis en luy montrant un chauffoir que je tiray d'entre mes jambes que je baignois dans le sang : « Tant mieux, me dit-elle, nous pouvons à present crier victoire, nous ne coucherons pas ce soir icy. » Elle dit à ma femme de chambre de m'aller chercher un bon bouillon et luy ordonna ensuitte de composer tous ses coffres parceque nous partirions l'apres-midy sans faute. Cette fille qui

êtoit bien aise de sortir du Couvent ne se le fit pas dire deux fois et tout fut prêt avant midy. Des que notre Gouvernante sçeut que ma mere êtoit eveillée, elle luy annonça l'evacuation qui s'êtoit faite chez moy ; elle l'apprit avec joye et luy dit qu'immediatement apres mon diner il falloit qu'elle me fit habiller et me garnir de façon que je ne pus recevoir aucune facheuse impression de l'air. Cela s'executa comme elle l'avoit ordonné, mais j'avoüeray que ma modestie n'a jamais tant souffert que ce jour-là quand je vis cette vieille gouvernante me trousser la chemise et me bricoler une serviette entre les jambes. Ma sœur qui survint dans ces entrefaites me fit mils plaisanteries qui ne me plaisoient guerre et, quelque chose que put luy dire nôtre Gouvernante, elle ne put la faire finir. Ma sœur qui sentoit son independance prochaine êtoit d'un enjoüement extraordinaire. Quand je fus accommodée la Gouvernante me dit qu'il falloit me tranquiliser. Je luy demanday la permission d'aller dire adieu à ma religieuse, elle me la refusa, je la priay de trouver bon que ma sœur alla luy dire que comme je ne pouvois sortir et que nous allions partir je la priois de venir un moment pour que je pûs luy dire adieu ; elle y consentit. Ma sœur y courut, mais elle ne revint pas aussytost que je l'aurois souhaitté, ce qui me fit croire qu'elles faisoient ensemble ce que j'y aurois fait si j'y avois êté. Au bout d'une grande demie heure, ma sœur revint avec la religieuse qui me sauta d'abord au col et me fit touttes les caresses qui luy êtoient permises devant ma Gouvernante. Comme on vint avertir que ma mere venoit, nôtre Gouvernante et ma sœur allerent au devant d'elle, je restay donc un moment seule avec ma Religieuse, je profitay de ce moment pour luy remettre l'instrument que ma sœur luy avoit pris, elle le serra et m'en remercia. Ma mere qui arriva dans ce moment interrompit ce qu'elle m'auroit dit à ce sujet.

Elle la trouva fort aimable, luy fit beaucoup d'amitié et d'offres de service. Cette fille qui avoit beaucoup d'esprit ne manqua pas une si belle occasion et luy dit : « Madame, je suis icy contre mon gré, l'on m'y a fait faire des vœux avant que j'eus l'age d'en connoitre la consequence ; si par vôtre credit je pouvois en être relevée, je bornerois ma fortune et mon bonheur à celuy d'être toutte ma vie aupres d'une de Mesdemoiselles vos filles. » Ma mere luy demanda qui elle êtoit ; ayant appris qu'elle êtoit née demoiselle, elle luy promit de travailler à ce qu'elle souhaittoit, elle me recommanda même de l'en faire souvenir. L'heure de nôtre depart êtant arrivée, nous nous embarquames dans deux carrosses à six chevaux, et je dois dire que je ne regrettay de cette maison que ma chere Religieuse, dont ma mere auroit obtenu certainement la liberté si ses parents n'êtoient pas venus la supplier instamment de ne s'en point mesler parceque, si elle sortoit du couvent, comme elle se trouveroit la presomptife heritiere d'une succession considerable qui leur êtoit echüe et qui êtoit partagée, cela occasionneroit des proces qui ruineroient deux ou trois familles de cette maison. Ma mere se rendit à ces raisons sans trop en examiner la realité, ce qui fit que nôtre religieuse resta dans son couvent où j'ay bien de la peine à croire qu'elle fasse son salut, à moins que Dieu ne la touche de sa Grace. Quand nous fumes arrivées au logis nous fumes accablées de tant de visittes que ma mere fut obligée de faire dire que nous n'y êtions pas. Ma Gouvernante prit soin de me defaire ce qu'elle m'avoit accommodé. Comme elle ne vit rien d'extraordinaire à la serviette, elle me dit : « Mademoiselle, vous en voila quitte pour deux ou trois mois d'icy car, dans les commencements, aux jeunes personnes cela ne vient pas tous les mois. — Tant mieux, luy dis-je, je voudrois bien que cela ne revienne jamais tant cela est malpropre et m'incommode. — C'est,

Mademoiselle, un mal necessaire pour votre santé et, si cela vous manquoit, vous seriés toujours languisante et auriés peut-être la jaunisse pour toutte vôtre vie. » Ma sœur qui survint fit changer nôtre conversation dont je fus fort aise, nôtre Gouvernante nous laissa ensemble et alla à ses affaires ; ma sœur me dit qu'elle alloit être mariée incessamment et qu'elle epouseroit un homme dont la sœur epouseroit nôtre frere. Je luy demanday sur cela si on ne parloit point de me marier aussy. Elle me dit que non, qu'au contraire il luy paroissoit que j'avois du temps à attendre pour m'y preparer. — « Oh bien, luy repondis-je, si on ne songe point à me marier, j'y songeray moy-même, et sans en rien dire je tateray de l'orriginal dont vous m'avés fait goutter de la copie » Ma sœur me dit de bien prendre garde à ce que je ferois sur cela parce qu'il ne falloit pour ainsy dire rien pour faire un enfant et que si ce malheur m'arrivoit, je serois assurement renfermée pour le reste de mes jours dans un couvent. Je luy repondis que je prendrois si bien mes mesures et mes precautions que je ne courerois aucun risque. Elle me dit : « Ce sont vos affaires, mais je crois qu'il seroit plus avantageux pour vous de vous divertir encore quelque temps comme nous faisions au Couvent que de faire quelque honteuse demarche qui vous deshonnorera à perpetuité si elle vient à être sçeüe. » Je luy repondis en fille determinée que je ne craignois aucun des evenements de la vie à cet egard et qu'il falloit que je satisfisse absolument ma curiosité à ce sujet. Elle m'offrit de nous divertir ensemble ; comme je vis dans ces yeux qu'elle en avoit grande envie, je consentis à ce qu'elle voulut. Elle me fit d'abord mettre sur elle et m'embrassant ; par les reins elle me faisoit aller et venir à sa fantaisie, ensuitte elle se mit sur moy et se tremoussa tant qu'à la fin le plaisir la suffoquant elle m'inonda le bas du ventre et la partie de l'effusion de

son amour, apres quoy elle se laissa aller en riant sur moy comme si elle êtoit morte. Je me debarrassay de dessous elle avec beaucoup de peine. Cependant ayant repris ses sens elle descendit de dessus mon lit que nous raccommodames le mieux qu'il nous fut possible. Quelqu'un qui y auroit bien pris garde se seroit bien aperçu que la façon que nous luy avions donnée estoit simplement un relevé. Quelques jours apres notre retour on nous donna touttes sortes de Maitres, entre autres un à danser, un de musique et un de basse de viole pour ma sœur. Moy à la place de la basse de viole je demanday à apprendre à jouer de la flutte allemande. Le maitre qui me fut donné pour cet instrument êtoit petit dans sa taille, mais bien pris, et avoit des talents infinis tant pour dessiner le paisage que l'architecture de touttes sortes de mignatures ; il estoit laid de sa figure, mais hardy et ne douttant de rien. C'etoit justement l'homme qu'il me falloit pour me montrer tout ce que je voullois sçavoir. Nous prenions ma sœur et moy ordinairement nos leçons ensemble, excepté celle de la basse qu'elle prenoit dans sa chambre, et moy celle de la flutte dans la mienne. Il y avoit toujours ma Gouvernante qui êtoit presente ou du moins une femme de chambre, ce qui m'empêchoit de faire aucune tentative. Cependant je m'apercevois tous les jours que le feu augmentoit dans les yeux de mon maitre et, comme il êtoit debout devant moy en me montrant sur la flutte les mouvements que je devois faire avec mes doigts sur la mienne pour en tirer les sons qu'il me demandoit, j'apperçus aupres de la brayette de sa culotte une certaine grosseur qui montoit vers sa ceinture qui paroissoit s'enfler de moment en moment. Si j'avois êté seule je me serois eclaircie sur le champ, mais la chose pour lors n'êtoit pas praticable et, malgré l'impression et l'emotion que me causerent les mouvements reiterés que je remarquay à cette

partie, je sçus me contenir ; et quand il voulut se retirer, je luy dis : « Monsieur, on m'a dit que vous sçaviés parfaitement bien dessiner le paysage ; comme je serois bien aise d'en apprendre quelque chose, je vous prie la premiere fois que vous vienderés icy de m'apporter tout ce qui est necessaire pour commencer. » Il me promit de le faire et s'en acquitta exactement. Mon dessein dans cette proposition êtoit que lorsqu'il seroit assis aupres de moy pour me montrer je pourrois porter ma main sans être vüe sous la table sur ce qui m'avoit tant flatté la vüe et l'imagination. Ah ! qu'il est bien vray à dire que les filles ont plus de malice qu'il n'est permis de l'imaginer pour parvenir à leurs fins. Le jour de cette leçon venu le maitre arriva. Nous passames dans la chambre ordinaire. Il commença par la leçon de la flutte et je remarquay avec plaisir les mouvements de sa culotte. Comme j'avois peur qu'ils ne disparussent, je pressay cette leçon et le priay de commencer à me montrer à dessiner. Il demanda une table qu'on apporta sur le champ, couverte d'un tapis de velours vert ; il etala ses papiers, ensuitte il me fit placer comme je devois être. Il m'avoit apporté outre le papier, du crayon, de l'encre de la Chine, des plumes de corneille, un canif et un porte crayon d'argent des plus propres. Je luy demanday à combien montoit cette depense, il ne voulut jamais me le dire ; je priay ma Gouvernante de le luy demander afin de le satisfaire, elle le fit, mais elle n'en fut pas plus avancée. Il luy dit que c'etoit une bagatelle qui viendroit avec autre chose à laquelle il ne falloit pas penser à present. Il se mit à côté de moy, debout à la verité, et se baissoit pour me montrer comme il falloit que je fis pour imiter ce que j'avois devant moy. Malgré touttes les peines et l'attention qu'il se donna, comme j'avois autre chose dans l'esprit, je ne pus parvenir à rien faire comme il le souhaittoit. Voyant qu'il se fatiguoit ainsy de-

bout à se pencher pour me conduire quelquefois la main à faire un trait, je luy dis de s'asseoir à mon côté ; il le refusa d'abord. Cependant à la fin il prit une chaise et se mit un genoux dessus. Cette attitude ne convenant point à mes intentions, je le forcay à s'asseoir. Aussitôt qu'il le fut, je portay la main sur ce que j'avois vu, que je trouvay d'une consistance dure, solide, d'une grosseur et d'une longueur fort au dessus de la copie qu'en avoit notre religieuse. Sentant ma main à cet endroit, il me dit tout bas : « Mademoiselle, menagés cet instrument, c'est avec quoy je travaille en figures naturelles. » Mon emotion devint si grande qu'apres avoir retiré ma main je demeuray pres d'un demy quart d'heure les yeux fixés sur mon ouvrage sans pouvoir rien faire. Tout autre que notre vieille gouvernante se seroit apperçüe du desordre où j'êtois. Comme il le vit bien, il me dit : « En voyla, Mademoiselle, assés pour aujourd'huy, les premieres leçons ne doivent point être trop longues parce qu'elles fatigueroient trop les ecolieres et pourroient même les rebuter, ainsy je m'en vais prendre congé de vous jusqu'apres demain. » Ce mot de congé me tira de la lethargie où j'êtois, je luy dis : « Monsieur, vous êtes bien pressé, voyés ce que je vais faire, je suis persuadée que vous en serés plus content que de tout ce que j'ay fait jusqu'à present. » Il eut la complaisance de se rasseoir et me vit travailler. Avec un leger sourire qu'il donna à mon ouvrage il le trouva fort passable. Ma mere qui passa dans ma chambre fut charmée de le voir. Je luy dis : « Madame, c'est Monsieur qui non seulement me montre à joüer de la flutte, mais encore à dessiner le paysage, et c'est luy qui m'a tout avancé jusqu'à ce porte crayon. — Sans doutte, me dit-elle, que vous l'avés satisfait, Mademoiselle. — Non, Madame, Monsieur n'a jamais voulu me dire tout ce que cela coutoit. — Tenés, Monsieur, voila quatre louis. Je suis bien aise d'être venüe

icy dans ce moment pour montrer à Mademoiselle comment l'on doit payer les petits services qu'on nous rend. — Et moy, Madame, fit le Maitre à dessiner, d'être le temoin de vôtre generosité. — Monsieur, continua ma mere, ne menagés rien pour la rendre habile et vous en ressentirés des effets plus essentiels. » Il fit une humble reverence et se retira ; ma mere examina mon ouvrage qu'elle trouva assés bien pour un commencement, elle fit venir ma sœur à qui elle demanda pourquoy elle n'apprenoit pas comme moy à dessiner, ma sœur luy repondit que c'êtoit bon pour moy qui êtois un enfant et qui n'avoit que cela à songer, mais qu'elle, etant mariée dans peu de jours, les affaires du menage l'occupoient d'avance. « Cela ne doit pas vous embarasser, luy dit ma mere. Vous ne devés avoir d'autre soin, etant mariée, que de plaire à votre mary, de bien boire, manger, dormir et vous divertir. — Je m'acquitteray, je crois, dit ma sœur, sans beaucoup de peine que je m'acquitteray de tous ces soins-là. Le plus difficile, je pense, est de plaire toujours à un mary, car on dit qu'ils se degoutent aisement. — Cela est vray, mais il faut, ma fille, pour prevenir ce malheur, caresser votre mary incessamment et, pour une caresse qu'il vous fera, luy en rendre cinquante. — Comment, je ne serois donc toutte la journée occupée qu'à cela. — Ce doit être là, ma fille, vôtre unique occupation. — Elle devient bien fatiguante, je comptois n'employer à cela que mon temps perdu. — Qu'appelés vous, Mademoiselle, vôtre temps perdu. — J'entends, Madame, le temps que je mets à m'endormir, celuy que je perds la nuit lorsque je me reveille et que je passe sans dormir, et enfin celuy que je reste le matin au lit lorsque je suis eveillée, sans rien faire. — Je conviens que ce temps peut être employé à caresser vôtre mary, mais il y a encore des precautions à prendre, car il peut arriver que lorsque vous vous eveillée la nuit, il dorme fort

profondement et que si, vous l'eveillés, pour lors vos caresses ne luy soient fort à charge et ne le mettent de mauvaise humeur ; c'est à quoy vous devés prendre garde sur les yeux de vôtre tête, parceque pour fruit de vos caresses vous ne retireriés que des brusqueries qui sont toujours desagreables à essuyer. — Il est vray Madame que si je m'appercevois que mes caresses ne plussent point à mon mary, et qu'au contraire elles luy fussent à charge, je ne continuerois pas longtemps à luy en faire. — Vous auriés tort Mademoiselle, parceque peu à peu vous le rammeneriés à vous ; au lieu que si vous tenés votre fier de votre côté comme luy fait du sien, vous ne vous reverrés jamais ensemble dans la parfaite union où l'on doit vivre dans le mariage, et cette union est beaucoup plus difficile à conserver qu'on ne pense. — C'est ce que j'imagine, je me flatte cependant que je la conserveray avec mon mary. — Je le souhaitte, ma chere fille ; surtout souvenés vous, pour y parvenir, qu'il faut beaucoup de docilité et de circonspection sur votre conduite, car plus une femme est aimable et jolie plus elle doit avoir de menagement et d'egards sur sa conduite, la moindre demarche equivoque est un crime capital si son mary est jaloux. Jugés par là du reste. — Madame, je crois cela, mais il faut à un mary un sujet legitime pour être jaloux. — Le plus ordinaire sujet est la beauté de la femme et l'amour qu'il a pour elle, joint à la crainte qu'il a de ne pouvoir satisfaire tous ses desirs. La beauté de la femme luy fait penser que tout le monde doit l'aimer comme il le fait. La crainte qu'il a de ne pouvoir par ses caresses appaiser son appetit luy fait penser qu'elle profite de touttes les occasions qui luy sont offertes pour la satisfaction de ses plaisirs ; cela acheve de luy troubler la cervelle. Tous les hommes qui approchent de sa femme sont pour luy des loups ravissants, elle ne sçauroit parler à qui que ce soit que ce ne

soit dans son esprit quelque rendés-vous qu'elle donne ou qu'elle reçoive, de sorte que cette femme, qui devroit être le seul objet de ses plaisirs, devient sans sçavoir souvent pourquoy celuy de sa plus crüelle aversion. — Si je tombois dans pareil cas, je ferois de mon mieux pour m'en consoler, et mon mary pourroit bien en toutte seureté dire un eternel à Dieu à mon amitié. — Mademoiselle, ce ne sont pas là les sentiments que vous devés avoir si vous voullés eviter ce malheur. Il faut que vous ayés beaucoup de complaisance pour luy et que vous conveniés de tout ce qu'il souhaitte, etant toujours prette à le satisfaire. En voilà assés pour aujourd'huy, je ne puis vous en dire davantage parce qu'il y a icy des oreilles que je serois bien fachée d'etourdir. » Comme je compris que ce discours ne pouvoit regarder que moy, je pris la parole et dis à ma mere : « Madame, vous pouvés dire tout ce que vous jugerés à propos, rien ne peut augmenter ny diminuer dans mon esprit le degout que j'ay pour le mariage que je regarde comme le plus dur esclavage auquel une fille puisse être assujetie ; et dussay-je encourir votre colere et tout ce qui s'ensuit, jamais je ne prenderay ce party. — Il faudra donc, Mademoiselle, repartit ma mere, vous resoudre à passer le reste de vos jours dans un couvent. — Madame, je prefererois la mort à la necessité de prendre un engagement avec un homme, mais quoyque je ne sois pas dans le dessein d'en prendre aucun, il n'est pas impossible que je ne reste dans le monde et que je n'y menne une vie fort gratieuse. — Vous ne sçavés pas, Mademoiselle, combien la reputation d'une fille est delicate et combien ses moindres actions donnent lieu à la medisance. — Madame, j'espere que, tant que je seray comme je suis sous vos yeux, personne n'osera attaquer la mienne. — Je le croys, mais si je venois à manquer, que deviendriés-vous. — J'espere, avant que ce malheur m'arrive, at-

teindre un age qui me mette au-dessus des discours du vulgaire, et pour lors je donneray carriere à mes desirs. — Voilà, Mademoiselle, des sentiments qui ne font pas l'eloge d'une vertu bien reguliere et qui au contraire sentent sa grivoise. — Je n'entends point ce que veut dire Madame le terme de grivoise. — Une grivoise, Mademoiselle, est une fille qui ne se soucie de rien, qui satisfait ses plaisirs et ses passions quand elle en trouve l'occasion, qui ne prend aucun chagrin et qui ne songe qu'à se rejouir. — Voilà, Madame, l'etat selon moy le plus heureux de la vie. Elle n'est point assujetie à se conformer à la bonne ou à la mauvaise humeur d'un mary, et touttes les personnes qu'elle voit se font un plaisir de se conformer à sa guayeté, à son enjouement, et à luy procurer tous les plaisirs qu'elle paroist souhaitter. — Mademoiselle, vous me paroissés en avoir bien appris au couvent, je ne vous croyois pas si sçavante. — Madame, les religieuses n'ygnorent [rien] comme elles n'ont presque rien à faire, elles se cathechisent les unes les autres, et les plus habiles font une compilation des avis differents et prennent toujours pour les meilleurs ceux qui sont les plus conformes à leurs inclinations. — Vous devés sentir sur ce pied là, Mademoiselle, combien elles sont sujettes à se tromper. — Cela, Madame, peut arriver, j'en conviens et n'en doutte même point, mais la vie independante qu'elles regardent comme le plus parfait bonheur est plutost une preuve de leur dicernement que de la prévention de leurs sentiments. — Il me paroist, Mademoiselle, que vous êtes de leur avis sur cela, et comme vous ne connoissés pas assés bien la soumission continuelle à laquelle une fille doit être assujetie pour la volonté de ses pere, mere et superieurs, je m'en vais incessamment vous renvoyer incessamment dans un couvent où vous ne trouverés personne qui pense que l'independance soit l'etat le plus heu-

reux de la vie. — Madame, vous êtes la maitresse, vous me trouverés toujours soumise à vos intentions, pourvu que vous ne voulliés point me marier. — Mademoiselle, vous êtes encore trop jeune pour vous pouvoir decider sur cet êtat. Quand vous aurés passé quelques années dans le couvent dont je viens de vous parler, vous serés trop heureuse de vous jetter dans les bras d'un mary pour en sortir. — C'est-à-dire pour sortir de l'Enfer, je courerois au purgatoire : cela pourroit être, car la necessité n'a point de loy, mais je compte trop sur vos bontées, Madame, pour pouvoir penser que vous me reduissiés jamais à une extremité si facheuse. — Vous avés raison, Mademoiselle, soyés sage seulement et vous ne me trouverés jamais contraire à vos inclinations. » Elle se retira apres cette conversation dont je fus fort aise, car je craignois beaucoup de luy laisser voir à decouvert les veritables sentiments de mon cœur qui n'aspiroit qu'à posseder l'instrument de mon maitre à dessiner, dont j'avois senti avec ma main des mouvements qui m'en avoient causé dans toutte la nature d'extraordinaires. Le jour de ma leçon de flutte et de dessin arriva. Si j'avois êté absolument ma maitresse, ç'auroit êté celuy d'une leçon plus serieuse, mais il me falloit conformer au temps et esperer que quelque heureux hazard me fourniroit le moment de prendre cette leçon à la derobée. Cette idée fortiffioit mon esperance. Mon maitre arriva comme je pensois à faire naitre des occasions favorables à mes intentions. Il commença par la flutte, alors le feu qui paroissoit dans ses yeux ne m'annonçoit que trop celuy qu'il ressentoit. D'ailleurs je voyois à tout moment au travers de sa culotte les mouvements de son instrument ; comme j'etois extremement curieuse de les sentir avec la main, je le priay de faire sa leçon de flutte courte, à condition que nous ferions celle du dessin un peu plus longue. Je dois dire avec verité que ce

garçon n'avoit aucune volonté et qu'il n'avoit d'autre aprehension que de me plaire. Je le fis asseoire à ma gauche pour que je pus plus facilement porter ma main gauche sur la cuisse droite tout le long de laquelle êtoit collé son instrument. A peine fut-il assis aupres de moy que j'y portay la main. Aussytost qu'il la sentit, ses mouvements redoublerent et il me dit tout bas : « J'ay dejà eu l'hônneur de vous dire, Mademoiselle, que je vous supliois de menager cet instrument, parceque c'est le seul que j'aye pour travailler en figures naturelles. » J'entendois à merveille ce qu'il me voulloit dire, mais je ne pouvois retirer ma main, et il me sembloit qu'elle y êtoit attachée pour ainsy dire malgré moy. Il me parloit haut comme si je travaillois sur ses exemples, et souvent je luy repondois tout de travers, mais heureusement pour nous notre Gouvernante êtoit un peu dure d'oreille et elle n'entendoit pas la moitié de ce que nous disions, de sorte que nous parlions assés librement ensemble, liberté qu'il ne prit que parceque je l'y forçay moy même. Je luy dis meme un jour que si son instrument en figure naturelle êtoit aussy adroit que les autres dont il sçavoit si bien se servir, je serois charmée de faire mon apprentissage avec luy. Il me repondit : « Mademoiselle, je suis bien mortiffié de ne pouvoir profiter de vôtre bonne volonté pour moy, mais si je m'exposois à pareille chose, il est sur que si cela venoit à être sçeu, je ne pourrois eviter la corde. — Vous êtes, luy repondis-je, un innocent, soyés discret, satisfaites-moy, et comptés qu'avant qu'il soit peu je vous metteray hors d'etat de ne rien craindre. » Je parlois pour lors comme je pensois, et si j'avois êté ma maitresse dans ce moment, malgré l'aversion naturelle que j'ay eu toutte ma vie pour le mariage, j'aurois êpousé ce garçon qui, malgré ses talents, êtoit d'une figure bisarre. Cela doit faire voire les ecarts que la passion fait faire dans les temps où l'on n'est point

capable de reflection. J'êtois à peu de chose pres dans ce cas, mais heureusement pour nous deux il conserva toujours assés de raison pour ne me rien laisser faire qui put donner du soupçon de ma passion pour luy. J'eus cependant, tout le temps que sa leçon dura, ma main sur son instrument et, sur la fin, je luy dis qu'à la premiere leçon je voullois absolument y toucher à nu. Il me dit que je serois toujours la maitresse de luy et de tout ce qui en dependoit. Il me dit en sortant : « Mademoiselle, comme c'est apres-demain fête, si vous le trouvés bon et Madame votre Gouvernante, je vienderay demain afin que vous ne perdiés point de temps et que l'intervale qui se trouveroit entre le jour de la fête et celuy des deux leçons ne vous fasse oublier ce que vous sçavés. » Ma Gouvernante aplaudit à cette proposition et moy aussy sans aucune difficulté. Elle flattoit trop mes desirs pour en faire ny bonne ny mauvaise. Quand il se fut retiré, il m'avoit aidé à un petit paysage qu'il m'avoit dit de montrer sans affectation à ma mere si l'occasion s'en presentoit. Comme elle sçeut que mon maitre êtoit avec moy, elle y vint, mais pour lors il êtoit sorti, elle me dit : « Il me paroist, Mademoiselle, que votre maitre vous neglige et qu'il fait ses leçons fort courtes. — Madame, reprit ma Gouvernante, je puis vous assurer qu'il a été plus d'une heure avec Mademoiselle, le nez sur le papier et sans quitter. — Voyons donc, reprit ma mere, où vous en êtes. » Aussitost je luy montray mon dernier ouvrage qu'elle trouva si bien qu'elle l'emporta chez [elle] pour le montrer à touttes les personnes qui l'iroient voir. Ce morceau me fit un honneur infini et procura de tres bonnes pratiques à mon maitre ; mais comme il en avoit beaucoup plus qu'il n'en pouvoit faire, il ne se pressa pas de les avancer comme il me faisoit. Il est vray qu'outre les peines qu'il se donnoit, j'avois naturellement du gout et beaucoup d'envie d'apprendre, ce qui fit

que j'y reussis heureusement. Il vint le lendemain comme il l'avoit dit ; nous commençames par la flutte comme à l'ordinaire, que je fis la plus courte que je pus et, quoyque cet instrument me plut infiniment, l'autre sans se faire entendre avoit pris sur moy un tel ascendant que je ne pouvois pour ainsy dire pas m'en passer. D'abord que nous eumes cessé la flutte, nous nous mimes à la table du dessin. A peine eût-il arrangé mes papiers que je portay ma main à l'endroit ordinaire ; je fus extremement surprise de n'y rien trouver, il l'avoit placé directement tout le long de sa brayette pour que j'eus plus de facilité à le trouver si, comme je luy avois dit, je voullois le manier à nud. Je ne luy eus pas plutost temoigné par mes regards ma surprise de n'avoir rien trouvé que, sans faire semblant de rien, il me conduisit à sa brayette qui êtoit toutte ouverte. Je fourray la main, et empoigné d'abord ce respectable instrument qui, sans exagerer, êtoit beaucoup plus gros que mon poignet. Je fis de vains efforts pour le sortir de là ; il estoit si roide et si long qu'il êtoit retenu par la tête au bas de la brayette. Mais l'amour n'abandonne pas ceux qui s'abandonnent à ses soins. Ma mere ayant recommandé à nôtre Gouvernante de l'avertir lorsque mon maitre à dessiner viendroit, nous fumes tout d'un coup fort surpris de l'entendre se lever et sortir de ma chambre. Je la suivis sans bruit pour voir où elle alloit, je la vis decendre le grand escalier et traverser la cour pour aller à l'appartement de ma mere ; je revins sur mes pas le dire à mon maitre et prendre son instrument qui me pleura des larmes de joye dans la main. Je luy demanday ce que cela voulloit dire, il me l'expliqua en gros et me dit de luy montrer où êtoit allée nôtre Gouvernante. Il me dit en m'embrassant : « Mademoiselle, si vous êtes sure de l'avoir vue entrer là, nous avons plus de temps qu'il n'en faut pour prendre sans rien risquer une leçon d'amour.

Bien entendu que vous etes sure qu'il n'y a personne dans cet appartement. — Oh ! pour cela, luy dis-je, il est certain que nous y sommes seuls ; aussy vous pouvés faire tout ce que vous voudrés. — Sur ce pied, Mademoiselle, il faut que vous me tourniés le derriere, que vous vous appuyés fortement sur cette table et que vous ayés continuellement la vüe attachée sur la porte de Madame votre mere, pour en voir sortir votre Gourvernante, et sur celle-cy pour voir si personne n'y vient non plus. » Comme je luy dis qu'il pouvoit compter sur moy pour cela, il me troussa et se mit en faction. Il y alla d'abord fort doucement, mais quand il l'eut bien ajusté au milieu des levres et qu'à force de tâter il sentit l'endroit où il devoit entrer, il me serra avec ses deux mains le bas du ventre qu'il me poussoit contre luy si fort que, poussant son instrument avec force, à la troisieme secousse, il y entra. Quoyque je me fus preparée il y avoit dejà quelque temps, je ne pus soutenir cet assaut sans laisser echapper un cri qui, heureusement, ne fut entendu de personne. L'affaire à peine êtoit finie que je vis ma Gouvernante sortir de chez ma mere. J'en avertis mon maitre ; il m'emporta en m'embrassant aupres de la table où nous travaillons. Je ne puis dire, pendant le peu de temps que nous eumes, lequel de nous deux reçeut le plus de caresses. Ce qu'il y a de vray, c'est que j'etois au comble de ma joye et que j'ay toujours conservé pour cet homme une veritable amitié. Quand notre Gouvernante arriva, elle nous trouva où elle nous avoit laissé et n'auroit jamais imaginé ce qui s'etoit passé. Elle me dit en arrivant : « Mademoiselle, Madame votre mere m'a chargé de vous dire que, si votre leçon finissoit avant qu'elle vint icy, il falloit que nous allions avec Monsieur à son appartement pour parler à quelques dames qui ont envie d'apprendre de luy. » Je luy dis que je ferois ce qu'elle voudroit, que même je quitterois sur le

champ. Ma Gouvernante me dit : « Mademoiselle, ce n'est pas là l'intention de Madame ; au contraire elle m'a dit qu'elle n'avoit à faire au plus que pour un quart d'heure et que, si vôtre leçon duroit encore ce temps, elle y viendroit avec les Dames qui sont avec elle. — Sur ce pied, luy dis-je, nous l'attendrons icy. Monsieur, je vous prie, dis-je à mon maitre, donnés moy un morceau nouveau qui puisse vous faire honneur et à moy aussy. » Je n'eus pas parlé que je fus obeie ; il me traça legerement ce que je devois remplir à l'encre de la Chine, de façon que ce dessin fut achevé avant que ma mere arrive. Il faut que je dise icy que malgré la laideur de mon maitre, de laquelle je ne pouvois disconvenir en moy même, quoy que mon amour fit tout ce qu'il put pour me pallier ces deffauts, je l'aimois à la fureur ; et aussitost que j'eus couvert les traces qu'il m'avoit fait pour mon dessin que j'etois bien aise de faire voir à ma mere et à sa compagnie, je luy dis : « Monsieur, vous m'avés donné une leçon aujourd'huy qui m'a touché jusqu'au cœur, quand me donnerés-vous la seconde. — Helas, me repondit-il, tout à l'heure, mon adorable maitresse, si cela êtoit possible. » En meme temps il me prit adroitement la main gauche par dessous la table et me fit sentir qu'il êtoit en bon etat. J'êtois encore si neuve sur cela pour lors que je croyois que les hommes êtoient toujours dans cet etat, mais j'en fus desabusée ce jour-là ; car un moment apres il vint un laquais qui precedant l'arrivée de ma mere nous dit qu'elle arrivoit. J'avois pour lors la main sur cet instrument que je sentis diminüer pour ainsy dire à vüe d'œil et se retirer de façon qu'il m'echappa. Je ne pus m'eclaircir sur le champ de ce changement subit, mais je me proposay bien de m'en instruire à la premiere occasion. Ma mere arriva avec sa compagnie. Mon maitre, qui s'êtoit levé avant qu'elle fut entrée, luy fit d'abord sa reverence et aux autres dames qui

l'accompagnoient. Ma mere luy dit aussytost : « He bien, Monsieur, êtes vous content de vôtre ecoliere. — Madame, luy repondit il, elle fait tant de progres dans ce qu'elle apprend que j'ay tout lieu de craindre qu'incessamment elle n'ait plus besoin de moy. — Cela est bon, dit ma mere à mon Maitre pour flatter vôtre Écoliere ; mais ce n'est pas les discours que j'ecoute, je veux voir des faits. — C'est, Madame, ce que je souhaitte. Voicy un dessin que Mademoiselle a commencé ce matin, qui n'est point encore achevé à la verité, mais qui est plus que suffisant pour prouver son gout et sa capacité. » Ma mere ayant pris ce dessin le montra aux dames avec lesquelles elle êtoit qui me louerent beaucoup. Plusieurs de ces dames demanderent à mon maitre combien il prenoit par mois ; comme il avoit reçeu des preuves de la generosité de ma mere, il n'hesita point à dire : « Madame pour le premier mois m'a donné quatre louis d'avance ; j'espere qu'elle continuera ainsy, et je ne prends point d'ecolieres à moins. » Touttes ces Dames repondirent : « Madame est la maitresse de vous donner ce qu'elle voudra, mais vous ne devés pas trouver mauvais, Monsieur, que nous disions que vous faites payer vos leçons un peu trop cher pour nous. — Madame, repartit mon maitre à celle qui venoit de parler, vous savés que les prêtres vivent de l'autel, les avocats de leurs cabinets, les nottaires de leurs plumes, et moy, Mes Dames, je vis avec mes instruments », en leur montrant d'une main un porte-crayon, de l'autre une flutte allemande. — Comment, dit une de ces Dames, est-ce que vous savés aussy joüer de la flutte. » Pour les convaincre de la verité il prit sa flutte et en joua un air que tout le monde ecouta avec admiration. Quand il eut finy, il reçeut les applaudissements qu'il meritoit, et on me demanda si j'apprenois aussy à jouer de cet instrument. Je repondis que oui, on me demanda si j'êtois

bien sçavante, je dis qu'il n'y avoit que trois semaines que j'avois commencé, mais que cela ne s'apprenoit pas aussy vite qu'à dessiner, que cependant, si elles voulloient risquer de m'entendre anonner un air, je le jouerois. Il s'êtoit attaché à m'en faire jouer et me l'avoit fait repetter si souvent à touttes mes leçons que je le sçavois par cœur, et le jouois passablement bien. Je priay mon maitre de prendre sa flutte pour m'ayder. Comme il sçavois que je n'en pouvois pas jouer un autre que celuy-là, il commença par un prelude charmant et ensuitte l'air que je sçavois ; je le suivis si bien que tout le monde en fut surpris. Quand j'eus fini, je reçeu des applaudissements sans nombre et une des Dames ayant tiré mon Maitre à part luy demanda si les quatre louis qu'on luy donnoit par mois êtoient pour me montrer à jouer de la flutte et à dessiner. « Non, Madame, luy repondit tout haut mon Maitre, les quatre louis m'ont êté donnés pour le dessin seul. La flutte est une affaire separée : je prends pour douze leçons deux louis. — Monsieur, dit-elle, il est malheureux pour vous que vous soyés si cher car, avec la capacité que vous avés, vous gagneriés ce que vous vouderiés si vous voulliés un peu baisser vos prix. — Il y a, Madame, des Maitres, comme du vin au cabaret, à tout prix. Lorsque j'y vais, ce qui m'arrive rarement, je prends toujours du plus cher, persuadé que je suis qu'il doit être meilleur. Vous trouverés des Maitres de flutte à un louis par mois et même d'autres fort au-dessous, mais au bout de quatre mois vous ne serés pas en etat de joüer un air comme fait Mademoiselle qui n'apprend que depuis trois semaines. Il en est de même du dessin. » Quand mon Maitre eut cessé de parler, ma mere dit : « Mesdames, le maitre a raison, il a des talents, il s'en fait payer, cela est juste et raisonnable ; on doit s'estimer heureux quand il ne nous amuse point ; ainsy c'est à vous de voir si ces prix vous conviennent ou

non. » Elles repondirent touttes : « Sa capacité nous enchante, mais sa cherté nous en fait perdre le gout. Sur ce pied, Mesdames, nous n'avons plus que faire icy ; ainsy retournons-nous-en faire une partie de Berriby. — Ah çà, Monsieur le Maitre, d'ici à huit jours vous n'avés que faire de revenir icy, parce qu'apres demain je marie une de mes filles et que, pendant cette huitaine, on sera toujours icy dans la joye et vous ne pourries pas trouver le moment de donner vos leçons. — Cela suffit, Madame, je me conformeray à vos ordres. » Ma mere et ces Dames s'êtant retirées, mon maitre me dit : « Mademoiselle, si vous voullés, comme je vais être du temps sans venir icy, je vous donneray aujourd'huy une seconde leçon tant de flutte que de dessin. » J'en demanday la permission à ma Gouvernante qui aprouva la proposition de mon maitre. Il commença par la flutte, apres quoy nous nous mimes à dessiner. D'abord que je fus assise je portay ma main gauche à l'endroit ordinaire ; n'y ayant rien trouvé, j'en demanday la raison tout bas à mon maitre qui me dit, sur le même ton, que la crainte qu'il avoit eue quand ma mere êtoit entrée l'avoit fait retirer dans sa coquille, mais que, si je voullois monter ma main vers le hault de sa brayette, je l'en aurois bientost fait sortir. Effectivement j'y portay la main, je trouvay ce pauvre miserable deperi de plus des trois quarts ; mais aussitost qu'il sentit ma main, je m'apperçus qu'il renfloit et en un moment il se trouva dans toutte sa longueur, ce qui me fit un grand plaisir. Mon maitre me disoit, tout bas : « Que vais-je devenir, mon adorable maitresse, je vais être huit jours sans vous voir. — Ne m'en parlés pas, luy disois-je, je ne sçais lequel est le plus à plaindre de nous deux ; mais pour moy je vous avoueray que ce temps me paroitra bien long. Cependant je pense que, si vous avés de l'esprit et un peu d'hardiesse, nous pourrons nous voir

tous les soirs. » Il me dit qu'il s'exposeroit aux plus grands dangers pour avoir ce bonheur. « He bien, luy dis-je, ecoutés bien et retenés ce que je m'en vais vous dire : il y a une porte que vous voyés dans la ruelle de mon lit à gauche, cette porte entre dans une petite garderobe où il y a une chaise percée et où il ne peut tenir au plus que trois personnes. Cependant il y a une autre porte par laquelle la fille qui a soin de ma garderobe la va vuider par un petit escalier derobé qui aboutit aupres des lieux communs de la maison. Quand cette fille a fait son affaire, ce qui arrive tous les matins, elle referme cette porte, repasse par ma chambre par où elle y a entré et s'en va à son affaire pour jusqu'au lendemain. — J'entends bien tout cela, me dit mon maitre, mais à quoy cela aboutit-il. — Cela, repris-je, aboutit à vous faire connoitre que, si vous avés assés d'esprit pour trouver ce petit escalier, vous pourrés, apres que vous serés entré, fermer la porte sur vous et parvenir en montant à la porte de ma garderobe où j'entreray plusieurs fois de suitte pour voir si vous y êtes, et aussytost que je vous y trouveray, je vous feray entrer dedans où nous ferons ce que vous vouderés ; ou bien vous attenderés que tout le monde soit retiré et, quand j'auray êté un moment couchée, j'iray vous ouvrir, et vous pourrés venir coucher avec moy. » Cette proposition, toutte delicate qu'elle êtoit, ne luy parut pas telle, tant il êtoit aveuglé par sa bonne fortune, et il me dit : « Le seul inconvenient que je trouve, Mademoiselle, à ce que vous me proposés est que quelqu'un me voye entrer dans cette porte et la ferme sur moy et n'aille sur le champ avertir qu'on a vu entrer un homme entrer dans cette porte et la fermer sur luy, que c'est sans doutte un voleur qui veut se cacher pour attendre le moment de faire son coup. » Quoyque cette observation fut fort juste, je le rassuray en luy disant qu'il ne falloit pas qu'il s'ex-

posa à entrer dans cette porte avant dix heures du soir. « He bien, Mademoiselle, si vous voullés, des ce soir, nous essayerons si cela peut reussir. » J'y consentis, il me remercia beaucoup et me quitta, parce qu'il commençoit à être tard et qu'il avoit peur que des leçons trop longues ne devinssent à la fin suspectes. Je le vis partir avec peine, mais l'esperance de le revoir bientost me consola. En s'en allant il s'orrienta si bien qu'il trouva sans peine la porte en question, il la remarqua sans affectation et s'en alla ensuitte. L'heure que je luy avois indiquée êtant arrivée, il se rendit à la porte du petit escalier qu'il monta à tatons parce qu'il faisoit extremement noire. À peine fut-il en hault que j'entray dans ma garderobe avec une lumiere à ma main. J'ouvris l'autre porte et ne fus pas peu surprise de l'y trouver ; il fut charmé quand il me vit, il entra dans ma garderobe dont la porte qui êtoit dans ma chambre êtoit fermée. Aussitost qu'il en eut vu la construction, il me dit qu'il falloit eteindre ma bougie et parler extremement bas, crainte que quelqu'un ne vint à ecouter. Je luy proposay d'attendre que j'eus soupé et qu'il coucheroit avec moy ; malgré toutte l'envie qu'il en pouvoit avoir, il ne voulut point y entendre. Il me dit que pour aujourd'huy il falloit faire comme nous pourrions, que le lendemain nous ferions mieux. Il êtoit si transporté d'amour qu'il me tira sur luy, et m'ayant assise sur son ventre, il fit si bien qu'il trouva le moyen de me le mettre. Il est vray que ce ne fut pas sans peine et sans beaucoup de travail de sa part et de la mienne. J'appris pour lors ce que c'êtoit que l'ejaculation de la semence. Celle qu'il fit dans mon corps êtoit si chaude qu'il me sembloit qu'elle me brusloit jusqu'au cœur. Je ne sçais si ce fut elle qui me causa des fremissements par tous les sens que je ne pus luy cacher. Quand je luy eus dit ce que je sentois, il me demanda d'abord si j'êtois reglée, je luy dis que non :

« Tant mieux, me dit-il, car si vous l'êtiez, ce que vous avés ressenti là seroient des symptômes qui feroient croire que vous deviendriez grosse, et dorenavant, comme il est essentiel de prevenir un pareil accident, je ne lacheray plus rien que je ne sois dehors. J'approuvay pour lors cette precaution, parceque j'ignorois encore que le poisson avoit beaucoup plus de gout avec la sauce que quand il êtoit à sec. J'entendis du monde entrer dans ma chambre, je sortis precipitamment de ma garderobe que je fermay, et y trouvay un laquais qui vint m'avertir pour souper ; je luy dis que je le suivois. Comme je vis qu'il s'en retournoit, j'ouvris la porte de la garderobe et fis sortir mon maitre par celle où il êtoit entré ; je courus me mettre à table où on êtoit dejà. L'on parla beaucoup du mariage de ma sœur dont le jour êtoit fixé au surlendemain de celuy où nous êtions, qui se trouvoit un jeudy. Je concluds, en pensant au plaisir qu'elle auroit, que je pourrois bien en avoir autant et meme peut-être davantage. Ma mere, qui êtoit fort guaye, luy dit des badineries de touttes especes, et à son exemple toutte la compagnie, mais elle n'en parut pas plus decontenancée, ce qui fit dire à quelqu'un : « Je crois que Mademoiselle donnera bien la revange à Monsieur. » Cela piqua ma sœur qui, s'adressant à celuy qui avoit parlé : « Non seulement à luy, mais encore sans peine à deux autres comme vous. » Cela imposa silence et chacun se tut. Ma mere qui remarqua le silence que l'on gardoit dit pour le rompre : « Vous faites connoitre par ce que vous dites, Mademoiselle, que vous êtes douée d'un grand appetit. — Madame, ce n'est pas mon intention, mais bien de faire connoitre que je ne crois pas Monsieur capable de grand'chose. » Ces parolles êtoient trop intelligibles pour n'être point entendues de tout le monde ; cependant personne ne fut assés hardi pour les relever. La conversation changea tout d'un coup.

Le souper fini, je revins à ma chambre avec ma Gouvernante qui couchoit dans une chambre toute à côté de la mienne. Ma sœur, qui êtoit charmée d'avoir battu, à ce qu'elle croyoit, le Monsieur qui avoit voulu l'attaquer, passa dans ma chambre pour me demander ce que je pensois de ce qu'elle avoit dit. J'approuvay en apparence son discours quoyqu'en moy même je le trouvasse bien hardy pour une personne qui à peine avoit seize ans. Comme elle vit que j'entrois dans son sentiment, elle me dit : « S'il s'avise demain de me parler comme il a fait aujourd'huy, je le rembareray de façon que je suis persuadée qu'il ne s'y exposera de sa vie. — Vous êtes la maitresse, ma sœur, de faire sur cela ce que vous souhoitterés, mais cependant je crois qu'il est plus à propos de laisser oublier cette affaire ; vous devés être satisfaite, et je suis certaine qu'il est mortiffié de ce qui luy est echapé et de la façon dont vous l'avés meprisé par vos discours. Vous en apprendrés je suis sure demain des nouvelles. » Ma sœur se rendit à mes discours et me dit qu'elle ne m'en parleroit pas davantage. Apres cela elle me dit : « Va, ma chere sœur, dans trois jours d'icy je t'aprendray bien des choses, je te diray tout ce que m'aura fait mon mary et comment se font les enfants. — Vous me ferés grand plaisir, luy repartis-je, car l'idée que vous m'en avés donnée me paroist bien imparfaite. — Il est pourtant certain que l'instrument des hommes ressemble en tout point à celuy que j'ay perdu et dont je me suis servy pour te divertir. — Il est vray que cet instrument est fort rejouissant, mais si celuy des hommes n'avoit pas d'autres vertus, ils ne feroient pas des enfants aux femmes et aux filles d'abord qu'ils leur touchent. — Vrayment, me dit ma sœur, cela n'est pas douteux, mais c'est qu'il sort de l'instrument des hommes une liqueur qui, en se meslant avec celle que nous lachons de nôtre côté dans l'exces du plaisir, la vivifie et nous

laisse le depost de leur amour qui en peu de jours augmente et devient un enfant. — Voilà, luy dis-je, ce que j'ignorois, mais je m'imaginois cependant bien quelque chose d'approchant, et ce qui fortiffioit mes sentiments sur cela c'est qu'ayant vu couvrir deux ou trois des chiennes de ma mere par Medor, j'avois toujours remarqué, lorsqu'il se separoit de la chienne à laquelle il demeuroit ordinairement longtemps attaché, qu'il sortoit du bout de son instrument quelques goutes d'eau et qu'un moment apres cet instrument qui luy pendoit entre les cuisses peu à peu se retiroit et rentroit dans son fourreau, de façon qu'il n'en paroissoit presque plus rien. — La même operation, me dit ma sœur, se fait par les hommes, mais à cette difference pres qu'ils ne restent point liés comme les chien à leurs femelles et qu'ils peuvent se retirer quand ils veulent. » Notre Gouvernante, que notre longue conversation impatientoit quoyqu'elle n'en entendit pas un mot, se leva doucement et vint dire à ma sœur : « Mademoiselle, il est deux heures sonnées, il est temps de vous aller reposer et de laisser reposer les autres. » Ma sœur luy dit qu'elle n'avoit point envie de dormir. « Je n'en doute point, repondit notre Gouvernante, mais Mademoiselle a besoin de reposer et moy aussy ; d'ailleurs je ne suis point faite pour ecouter touttes vos sornettes. » Ma sœur voulloit luy repondre, mais je l'en empêchay en l'assurant que je tombois de sommeil, mais que, si elle voulloit, j'irois le lendemain à la pointe du jour la trouver dans sa chambre. Cette seule promesse la fit retirer et m'en debarassa ; car, quoyque ce qu'elle me disoit m'instruisit et me fit plaisir, j'aurois êté mortiffiée que nôtre Gouvernante eut rendu compte à ma mere de ces visittes nocturnes qui certainement n'auroient point êté de son gout parce qu'elle n'ygnoroit point de quoy les jeunes personnes sont capables quand l'une ou l'autre, comme

l'on dit des vaches, est en chasse. Quand elle fut partie, je reflechis à tout ce qu'elle m'avoit dit, j'y reconnus beaucoup de verité et me disois en moy-meme : elle va se marier, elle seroit bien sçavante, et j'en sçais plus qu'elle. Cependant je reprenois aussytost ; il faut que je cache ma science si je veux apprendre quelque chose, car outre que cette science me deshonnoreroit à mon âge dans le monde, c'est qu'on se cacheroit de moy pour parler, et je ne sçaurois que ce que je sçais à present, qui n'est pas encore grand'chose. Le sommeil m'ayant surpris, je dormis le plus heureusement du monde toutte la nuit et même jusqu'au jour. Je comptois toujours tenir mon Maitre par son instrument dont j'admirois autant la grosseur que la longueur, et il me paroissoit si long et si gros que je croyois luy dire : C'est avec juste raison qu'on dit que l'ouvrage de l'hômme et de la femme est celuy de Dieu, car si Dieu n'y mettoit pas la main, jamais tout cela ne pourroit m'entrer dans le corps, puisque je ne puis seulement y fourrer mon doigt sans me faire des douleurs epouvantables. J'en êtois à ces reflections lorsque ma sœur, tourmentée par sa passion, vint me tirer par la main et m'eveilla, en me disant : « Est-ce comme cela que vous deviés venir au petit jour. » Je m'excusay le mieux qu'il me fut possible, elle voulut m'emmenner dans son lit, mais je ne voulus pas et luy dis : « Vous voyla icy toutte portée, et nous y pouvons faire comme dans le votre tout ce que vous souhaittés. » Elle se mit donc dans mon lit, elle me mania comme elle voulut, et je fis tout ce qu'elle desira : tantost je faisois l'hômme, tantost elle se mettoit sur moy et faisoit des soupirs êtonnants. Notre Gouvernante s'êtant eveillée par hazard se jetta à bas de son lit et êtant entrée dans ma chambre, ayant vu remuer les rideaux de mon lit ainsy qu'elle me l'a dit, s'en approcha avec une crainte mortelle que ce ne fut tout autre chose que

ce qu'elle trouva ; car ayant tiré d'abord le grand rideau, elle fut fort surprise de voir ma sœur qui s'êtoit jettée sur le champ à côté de moy. Notre Gouvernante luy fit une mercuriale des plus violentes et la menaça même de le dire à notre mere. A force de prieres nous obtinmes qu'elle n'en parleroit point ; ma sœur fut obligée de s'en retourner dans sa chambre toutte nüe en chemise et nue pied. Quand nôtre Gouvernante la vit partie, elle me dit : « Mademoiselle, je vous [ay] promis que je n'en parlerois point à Madame votre mere, je vous tiendray parole, mais vous ne trouverés pas mauvais qu'aussitost que vous serés couchée je ferme votre porte à double tour et en emporte la clef dans ma chambre pour interrompre un semblable commerce. » Je luy dis qu'elle êtoit la maitresse et, pour luy prouver mon innocence, qu'elle me feroit même plaisir. Effectivement par cette precaution elle me mettoit en quelque façon hors de surprise pour mon maitre qui, je comptois, devoit venir la nuit suivante. Elle se retira enfin dans sa chambre, fort contente de la soumission où je luy paru être sur ce qu'elle voulloit fermer ma porte. Apres qu'elle se fut en allée, je restay encore un moment au lit et reflechis beaucoup sur les evenements et les hazards continuels auxquels on êtoit continuellement exposé, il n'y avoit que pour ce qui me regardoit personnellement que je n'en craignois aucun. Je me levay peu de temps apres, je sonnay, ma femme de chambre vint, me coiffa et m'habilla tout de suitte, je fus voir ma sœur qui me demanda ce que m'avoit dit nôtre Gouvernante pour faire finir cette conversation. Je luy repondis qu'elle êtoit sortie aussitost qu'elle. « Cette vieille sorciere, continua ma sœur, m'a fait manquer mon coup et m'a empêchée de goutter le plaisir que j'allois ressentir au moment même qu'elle a tiré le rideau, mais elle me le payera ou le Diable l'emportera ». Je luy dis : « Ma sœur, vous n'avés plus que

faire à elle, vous voilà demain Dame et Maitresse, oubliés cela ; si vous luy faisiés quelque peine, cela retomberoit sur moy, et ce seroit moy qui en patirois. » Cette refflection la toucha, et elle me promit qu'elle ne luy feroit rien.

Je luy demanday si elle se sentoit de l'inclination pour celuy qui alloit devenir son mary, elle me dit naturellement que non et que ce seroit les façons qu'il auroit avec elle qui decideroient de son sort. Je luy demanday l'explication de ces paroles, à quoy elle me repondit : « Quoy ! pauvre innocente, tu n'entends point cela, he bien, voilà ce que cela signifie. S'il me baise bien il ne sera point cocu, mais si je ne suis pas contente, il peut compter qu'au moins je prendray un substitut qui remplira le vuide de ses fonctions amoureuses. — Oui, mais c'est offenser Dieu, vous luy prometterés la foy et la fidelité et vous manquerés, ma chere sœur, à l'une et à l'autre. Il vaudroit mieux ne vous pas marier que mener une vie semblable ; au moins quand vous n'êtes engagée à rien, vous êtes maitresse de vos actions. — Ah ! ma sœur, tu ne sçais pas de quelle utilité est le mariage, pour une femme qui aime le libertinage, c'est une couverture universelle à ses egarements. Qu'elle fasse un enfant avec un amy, son mary en est toujours le pere et on ne peut en chercher ny nommer d'autre. — A vous en entendre, ma sœur, le mariage, au lieu de prevenir les crimes, il les authorisent. — Cela est, ma sœur, incontestable, il y a plus de la moitié des Dames de condition et de Paris qui ne se seroient jamais mariées sans la facilité qu'elles ont esperé trouver d'entretenir un commerce amoureux avec beaucoup de facilité avec leurs amants. — La corruption du siecle est epouvantable, dis-je à ma sœur. Est-ce qu'une femme ou une fille, quand l'une a un homme et l'autre un amant, est-ce qu'elles ne doivent pas être contentes. Il me semble pour moy que dans l'un ou l'autre cas je

la serois, — Ma sœur, quand tu y seras tu feras comme les autres. — Peut-être pis, luy repondis-je, mais au moins je ne me marieray jamais et si je prends un amant, ce sera toujours à l'essay ; et tant tenu, tant payé, jusqu'à ce que j'en trouve un constant. — C'est bien raisonné, mais s'il te fait un enfant, qu'en feras-tu. — J'en feray ce que ceux qui en font sont accoutumés d'en faire. — Mais cela se sçaura, que te dira ma mere, mon frere, mes sœurs, et toy même quels reproches ne te feras-tu pas. — Je ne m'en feray jamais aucuns à ce sujet, car j'espere ne me point trouver dans le cas, et si j'y êtois malheureusement, je cacherois si bien mon etat que personne n'en auroit aucune connoissance que celle à laquelle je me confierois comme à moy même. — En suposant que cette personne vous soit fidelle, elle ne peut pas vous accoucher elle meme, il faut donc qu'elle vous trouve une sage femme ; autre confidence ; il faut faire baptiser cet enfant ; le pere absent, un nom suposé, tout cela donne des soupçons, on vous voit absente ou malade ; quand vous reparoissés vous êtes pasle, la gorge vous est augmentée, ou diminuée, tout cela se remarque et à force de perquisitions on decouvre ce que vous avés toujours cru bien caché, au lieu qu'un mary vous epargne touttes ces inquiettudes. — S'il vous ôte celles-Là, ma chere sœur, il vous en cause bien d'autres ; vous êtes destinée au mariage, vous aimés cet etat, je souhaitte qu'il fasse vôtre bonheur ; pour moy il ne fera jamais le mien, je veux vivre toutte ma vie independante. Il survint des Dames pour faire des compliments à ma sœur sur son mariage qu'elle reçeut à merveille, et dont elle les remercia avec beaucoup d'esprit et de politesse. Il y eut une de ces Dames, quand elle eut fini, qui me dit : « Je souhaitte avoir dans peu de temps, Mademoiselle, l'honneur de vous faire un pareil compliment. — Madame, je vous suis obligée, luy repondis-je, de la

bonne intention où vous me paroissés être pour moy, si vous connoissiés cependant bien la mienne, je me flatte que vous ne me souhaitteriés point de mary. — Que dites-vous là Mademoiselle, ce seroit un crime epouvantable qu'une terre aussy belle que la vôtre demeura sans être cultivée et sans raporter du fruit aussy admirable que vous. » Je la remerciay de son compliment d'une façon polie mais capable de luy faire sentir qu'elle ne me faisoit aucun plaisir de le continuer sur le ton qu'elle l'avoit pris. Elle l'entendit si bien qu'elle changea aussytost de conversation. Comme l'heure de diner s'approchoit, ces Dames se retirerent et nous passames chez notre mere avec laquelle nous mangions toujours, à moins qu'elle ne fut priée de quelque grand repas, ce qui arrivoit tres rarement. Notre mere êtoit une tres aimable femme, tant par les graces du corps que de l'esprit, et par dessus cela êtoit d'un enjouement et d'une guayeté que rien ne pouvoit alterer. Il y avoit toujours douze à quinze couverts à diner et à souper pour ceux qu'elle admettoit à sa table. Elle êtoit fort difficile pour le choix, et je luy ay vu remercier plusieurs fois des personnes qui ne meritoient pas cet affront en leur disant, les voyant se disposer à se mettre à table : « Monsieur, ces couverts sont retenus pour des dames qui vont arriver dans l'instant, ce sera, si vous le trouvés bon, pour une autre fois. » Cette petite disgression n'a pas grand raport à sa guayeté, mais je me suis trouvée engagée à la faire pour faire voir qu'elle êtoit sujette au choix des convives qui mangeoient à sa table. Revenons à sa guayeté. Quand tout le monde se fut assis, il y eut des Messieurs qui servirent le potage à tous ceux qui y êtoient, ma mere prit la parole et dit : « Messieurs et Mesdames, dites-moy, je vous prie, quelle est la chose la plus aisée à perdre et la plus difficile à retrouver. » Personne ne voullut s'expliquer sur cela et chacun la pria de le dire elle meme. Elle

dit : « Messieurs, c'est un Pucelage, qu'un petit morceau de chair comme cela, en montrant un bout de boudin blanc qu'elle faisoit agir dans sa main, fait perdre et qu'on ne sçauroit jamais retrouver. Par exemple apres demain, Mademoiselle, dit-elle en parlant à ma sœur, vous ne serés plus ce que vous êtes aujourd'huy. » Ma sœur, qui n'êtoit pas plus honteuse qu'elle, luy repondit : « Pourvu que cela ne me fasse point de mal, je ne m'en soucie guere. — Comment veux-tu que cela t'en fasse, j'ay êté mariée à treize ans, tu en as seize, et je n'y ay trouvay que du plaisir. — Ce que vous me dites me console sur le mal que je m'attendois à souffrir. — Tu en auras moins, ma chere enfant, qu'à avaler une noix confite. » Les Messieurs en assurerent ma sœur et les Dames luy dirent que c'êtoit le mal joly qui n'est pas plustost passé qu'on l'oublie. Ma sœur prit beaucoup sur elle pour ne point repondre à touttes les polissonneries qu'on luy dit. Cependant elle ne put resister à celles que luy fit un Monsieur qui passoit pour un des galants de notre mere. Quand on eut deservit les potages et hors d'œuvres, on servi les entrées ; à un des bouts de la table on mit un gros cochon de lait farcy et bien risolé ; ce Monsieur se saisit de la queüe qu'il presenta sur une assiette bien blanche à ma sœur en luy disant : « Au moins, Mademoiselle, celle-cy ne vous fera aucun mal. — Ny la vôtre non plus, Monsieur. » Il sentit le poids de cette parolle à laquelle il n'osa repondre, je n'en ay jamais sçu la raison, mais tout le monde sçait qu'il est remply d'esprit et qu'il n'auroit point êté embarassé de sa reponse, mais ma mere repondit à sa place : « Mademoiselle, il ne faut jurer de rien. » Ma sœur fut si piquée de voir que ma mere prenoit son party contre elle, qu'elle repartit sur le champ : « Il est vray qu'on le dit, mais je jurerois bien de cela. » Ma mere quoyque fort vive se calma et changea la conversation. Le reste du diner se passa à

beaucoup chanter, rire et boire ; ma mere qui faisoit des chansons avec beaucoup de facilité en fit plusieurs qu'on repeta en rondeaux. Apres le diner on prit le caffé, de là on passa au jeu. Nous nous retirames, ma sœur et moy, dans son appartement, nous y fumes dans le moment accablées de monde qui vinrent luy faire des compliments. Comme la plupart de ces gens-là et leurs compliments nous êtoient fort inconnus de nous, nous repassames pour nous en deffaire dans la sale de jeu où heureusement ils ne nous suivirent point. Ma sœur me dit un moment apres de monter à ma chambre, qu'un moment apres que je serois partie elle me suiveroit et que nous nous enfermerions jusqu'au souper. Je fis ce qu'elle souhaittoit quoyque je craignis beaucoup que sa visitte ne me fut à charge, mais je n'osay la refuser parceque cela auroit pû ou l'indisposer contre moy ou luy donner quelque soupçon. Elle ne se fit pas attendre longtemps. D'abord qu'elle fut entrée elle ferma ma porte, apres quoy elle me dit : « Ma chere sœur, je suis à deux doigts de l'instant qui doit faire mon bonheur ou mon malheur. Tout le monde m'assure un sort fort heureux, et moy je pense tout differemment ; d'abord mon mary n'a rien qui puisse à l'exterieur prevenir en sa faveur ; si son merite est caché, je n'en sçais rien, mais j'en doute, car à le voir il est mince, delicat et ne paroist avoir ny force ny vertu. Si cela est, ma chere sœur, je seray de touttes les femmes la plus malheureuse, car il faut que je t'avoue que je ne me marie que dans l'esperance d'estre baisée par mon mary, et s'il n'en fait rien que deviendray-je. — Avés-vous oublié, ma chere sœur, ce que vous me disiés tantost, que le mariage estoit une couverture universelle. — Non seulement je ne l'ay point oublié, mais je compte bien me servir du privilege qu'il donne aux personnes qui y sont engagées. Ce qu'il y a à craindre, c'est que nous autres grands nous sommes

environnés d'espions et de flatteurs ; si l'une de ces deux pestes decouvre quelque chose ou soupçonne la moindre action qui puisse être contraire à l'intention de celuy qui l'employe, il ne dormira pas qu'il ne l'en ait averti. Cela met un mary en allarme, tout ce qu'une femme fait luy devient suspect, et des lors elle est dejà coupable quoyqu'elle n'ait peut-être pas encore seulement sucé son doigt. — Convenés donc à present, ma chere sœur, qu'une vie independante est cent fois plus heureuse que le mariage le mieux assorti. Car enfin moy, fille maitresse de mes volontés, si je veux me divertir, je puis choisir parmy ceux qui m'offrent leurs services sans crainte qu'il en fasse des railleries qui tost ou tard parviennent au mary et causent des chagrins infinis à la femme. Si celuy qui me baise est assez coquin pour s'en vanter, la plupart des gens à qui il en parlera le blameront et n'en croiront pour ainsy dire rien. Si cela me revient je suis à même de nier le fait et de dire que c'est un coquin qui ayant voulu me suborner et n'ayant pu en venir à bout se vante de ce qu'il n'a pû obtenir ; des ce moment je ne le vois plus ny de pres ny de loing, et je fais choix d'un autre. — Mais si vous vous trouvés grosse. — He bien, si je suis grosse, j'accouche et je me debarasse incessamment de l'enfant. — Mais cela fait du bruit. — Point du tout, quoyque je n'y aye jamais passé et que mon appartement soit fort petit, je suis sure que si ma Gouvernante et ma femme de chambre êtoient dans mes interêts, j'accoucherois icy sans que ma mere et vous qui en êtes plus pres en sachiés rien. — Tu parles, ma sœur, de cela comme les aveugles font des couleurs, tu ne sçais pas que les douleurs de l'accouchement vous arrachent malgré vous des cris qui decelent votre maladie. — Cela peut arriver, mais la raison doit vous faire moderer ces cris, d'ailleurs on tient touttes les portes bien fermées. Si on ne veut pas accoucher

chez soy, on supose un voyage ou une partie de chasse de quelques jours ; à son retour on supose une maladie qui vous a retenue au milieu du chemin et mils autres incidents que l'on peut faire naitre qui peuvent derober la connoissance parfaite du fait. — Je conviens de tout cela, mais un mari vous epargne la peine de chercher tous ces detours. — Mais aussy il vous cause bien d'autres chagrins, et pour le tromper il vous faut souvent prendre bien d'autres detours. — Je n'en doutte point. J'aurois voulu il y a deux mois penser comme toy, je sçaurois il y a long-temps tout ce que je sçauray demain, car j'ay trouvé les plus jolies occasions du monde de me divertir et avec les plus aimables cavaliers du monde qui, si ils ne sont pas d'aussy gros seigneurs que mon pretendu, du moins sont de grandes et illustres Maisons. — Vous avés eu tort de les refuser, ç'auroit êté autant de pris sur l'ennemy. — J'avois peur qu'il ne s'en apperçoive et de devenir grosse. — Pour s'en appercevoir cela ne se peut ; quant à la grossesse, il auroit toujours êté le pere de votre enfant ; la sage femme ou l'accoucheur auroient dit que votre enfant seroit venu à sept mois. Pour moy si je parviens à un âge de pleine liberté, je vous avoueray que je ne laisseray jamais echaper une occasion de me divertir honnêtement, c'est-à-dire sans donner dans la crapule. Je choisiray dans le grand, non pas dans la premiere jeunesse dont l'amour n'est jamais qu'un feu volant, mais depuis l'age de vingt-cinq ans jusqu'à trente-cinq et même quarante, car apres ce temps on ne doit pas esperer grand service d'un homme, à moins qu'il n'eut rien fait dans sa jeunesse. — Comment, ma sœur, tu en sçais plus que moy, tu parles au mieux sur ce sujet, et tout ce que tu dis est authorisé par la raison et l'experience, qui peut t'avoir appris tout cela. — Ce sont, luy repartis-je, des livres et de bonnes amies. — Tu ne sçais donc cela que par theorie. —

Non, mais je le sçauray bientost par pratique. — Comment, tu le sçauras bientost par pratique. Ouy assurement, aussitost que je seray grande fille, je profiteray de la premiere occasion que je trouveray, je ne vous ressembleray pas, je ne veux point me trouver dans le cas de me repentir comme vous d'avoir perdu le plus beau et le meilleur de mon temps. — Prends garde au moins que ma mere ne le sache, elle te feroit enfermer pour le reste de tes jours dans un couvent. — Comme ce sont mes affaires, c'est à moy à y prendre garde. — Écoute, ma sœur, j'ay un besoin pressant d'aller à la garderobe, Veux-tu bien me permettre que je passe dans la tienne. » Je luy dis : « Vous êtes la maitresse, mais attendés moy un moment que j'aille voir si elle est propre. » J'y courus aussytost avec une lumiere, craignant que mon maitre ne fut à la porte ce qui arriva car aussytost qu'il m'eut entendu ouvrir la porte de ma chambre que je refermay sur moy, il gratta à celle où j'êtois, je l'ouvris doucement et luy dis : « Ne remués pas, ma sœur va passer icy un moment pour y faire ses besoins, quand elle en sera sortie, j'y reviendray un instant apres pour vous tirer de votre cachot. » Dès que je luy eus dit cela, je me retiray et appelay ma sœur qui se mit sur la chaise. Elle me dit : sçais tu bien que, dans un cas de necessité, on feroit fort bien cacher icy un homme. — Ouy, cela pourroit arriver, mais aussy il seroit pris comme dans une souriciere. — Mais il me semble, repartit-elle, que voyla une porte. — Cela est vray, luy dis-je, c'est par où la fille de garderobe va vuider ma chaise, mais je ne sçay point où elle va aboutir, et je ne compte pas m'en servir pour cet usage. » Mon Maitre qui entendoit cette conversation et qui avoit peur qu'il ne prit envie à ma sœur d'approfondir où alloit cette porte, seroit sorti s'il n'avoit entendu au pied de l'escalier une fille qui disoit à un homme qui la baisoit : « Pour Dieu, mon amy, depê-

chez-vous, si ma maitresse rentroit et qu'elle ne me trouve pas, je serois perdüe. » L'homme luy disoit : « Tu ne m'aime pas ; tu ne pousse point, il n'y est presque pas. — Tu ne te sens donc pas, mon amy, il est long comme le bras ; d'ailleurs, nous ne sommes pas si bien ici que sur le lit de ma maitresse. — Cela ne m'empêchera pas de decharger. — Ah ! je n'en peux plus, descends vite que je me sauve, à demain. Des que ma sœur eut fini, nous rentrames dans la chambre et nous reprimes notre conversation qui fut interrompue aussitost par un laquais qui vint nous avertir qu'on avoit servi. Je dis à ma sœur que je la suivois, je fus tirer mon prisonnier de sa place où il avoit eu une double peur ; il me conta l'avanture cy-dessus avec beaucoup de precipitation, je luy demanday s'il voulloit aller faire un tour d'une heure ou une heure et demye et revenir ensuitte, ou rester dans ma garderobe dont je prendrois la clef pour qu'il ne put y être surpris. Il me dit qu'il aimoit mieux la liberté et qu'il avoit eû trop peur pour se renfermer de nouveau. Je le laissay se retirer et arrivay encore assés à temps pour me mettre à table avec toutte la compagnie qui fut fort enjouée. Ma sœur, qui auroit dû être la plus guäye, fut toujours la plus triste. Notre mere et notre compagnie ne purent la faire sortir de la melancolie qu'elle fit paroitre. Cela calma pour quelque temps la guayeté, mais quand on eut bu quelques coups de vin de Champagne, chacun donna l'essor à sa joye. Le soupé dura jusqu'à deux heures apres minuit. Je pensois continüellement à mon pauvre Maitre, mais je ne pouvois quitter pour l'aller tirer d'inquietude, j'y courus aussitost que cela me fut possible. Le sommeil l'ayant accablé, il s'êtoit endormi sur les marches de l'escalier. Et moy en ouvrant la porte avec precipitation je luy donnay un coup si rude à la teste qu'il me fit une peur epouvantable par le cri affreux qu'il jetta ; j'en pensay tomber à la

renverse. Ma femme de chambre, qui êtoit pour ainsy dire derriere moy, me demanda ce que j'avois, je luy dis que c'êtoit un yvrogne qui êtoit venu apparemment cuver son vin dans cet escalier, et que son ronflement m'ayant engagée à ouvrir cette porte que j'avois poussée avec force en dehors, je l'avois blessé à la teste, ce qui luy avoit fait jetter le cri qui m'avoit fait tant de peur. Elle me dit : « Si vous voullés, mademoiselle, je vais avertir du monde pour le faire mettre dehors. — Quand il m'a vüe, luy dis-je, il n'a pas demandé son reste, il s'est enfui aussitost. — Il faut assurement, me dit cette fille, que ce soit quelque domestique de la maison et qui en sache bien les êtres, car la porte d'en bas est presque toujours fermée et il n'y a pas plus de quatre heures qu'en passant aupres je l'ay tirée tout contre, et pour lors certainement il n'y avoit personne, car j'aurois bien entendu le ronflement d'un ivrogne. — Cependant celuy-là êtoit si saoul qu'il êtoit couché en travers de l'escalier lorsque je luy ay poussé la porte contre la tête. » Je rentray dans ma chambre apres avoir bien fermé mes portes de la garderobe, ma femme de chambre me coucha et aussytost qu'elle se fut retirée ma Gouvernante entra et me dit : « Mademoiselle, ne trouvés pas mauvais que je vous enferme comme j'ay eû l'hônneur de vous le promettre, ce n'est pas que je me mefie de vous, mais c'est que je crains que Mademoiselle votre sœur ne vous corrompe. Elle sera mariée demain, Dieu merci ; je m'en rejouis parceque Madame votre mere en sera debarassée et moy aussy, mais je plains bien son pauvre mary. — Mais, ma chere Gouvernante, sur quoy fondés-vous les prejugés que vous avés contre elle. — Sur quoy je les fonde, Mademoiselle, c'est sur ces actions. Est-ce que vous croyés que je ne me suis pas aperçüe de tout son manege, et croyés vous que je doutte de ce qu'elle a fait le jour qu'elle s'est perdüe avec cette religieuse dans

le couvent. J'en sçais plus que je n'en veux dire, nous en voila quitte, le meilleur conseil que je puisse vous donner est, quand elle sera hors d'icy, de la voir le moins que vous pourrés parce qu'elle ne peut vous donner que de mauvais conseils egalement contraires à la religion et sa vertu. » Je luy dis : « Ma chere Gouvernante, ce n'est pas que j'aye envie de suivre aucun de ses conseils, mais vous parlés aussy avec trop de passion pour que je puisse suivre les vôtres à la lettre. — Mademoiselle, vous êtes la maitresse de faire sur cela tout ce qu'il vous plaira, mais comme je suis femme d'honneur je serois au desespoir de vous donner aucuns conseils qui fut contre l'honneur et la probité dont je fais profession. — J'en suis bien persuadée, mais convenés, ma chere Gouvernante, que vous avés pour ma sœur une aversion dont vous n'estes pas absolument maitresse. — Mademoiselle, je puis vous dire avec verité que je n'ay nulle aversion pour elle ; mais que je hais ses deffauts, c'est de quoy je ne puis disconvenir. — Comme la voila à present hors de dessous votre ferule, n'en parlés pas, ma chere Gouvernante, ce sera à son mary à la morrigener ; il est tard, allés vous coucher et me laissés dormir. — Je vous souhaitte, Mademoiselle, une bonne nuit. » Aussitost que je luy eus entendu fermer ma porte et la sienne aussy, j'allay allumer une bougie à mon mortier dans la cheminée. J'entray ensuitte dans ma garderobe dont j'ouvris la porte de dessus l'escalier. J'y cherchay en vain mon maitre. Il avoit eu si peur de sa derniere avanture qu'il s'êtoit retiré avec une ferme resolution de ne se jamais exposer à pareil accident, ainsy qu'il me le dit quelques jours apres. J'eus beaucoup de peine à m'endormir, craignant toujours qu'il ne luy fut arrivé quelque chose. A la fin, le sommeil m'accablant, je m'endormis sur le matin, et ma Gouvernante êtant entrée dans ma chambre à sept heures fut fort

surprise de me trouver endormie. Comme je l'êtois, elle se reprochoit de troubler mon repos, mais comme c'êtoit un jour de ceremonie où je devois absolument paroitre et qu'il falloit que je fus prête des le matin, elle n'hesita pas longtemps à m'eveiller et à me dire qu'il falloit que je me leve pour qu'on me coëffe et qu'on m'habille plus magnifiquement que je ne l'avois êté de ma vie. L'on sçait assés la vanité des jeunes personnes et la joye que leur causent les ajustements neufs et magnifiques, pour que je m'epargne la mortification d'avouer que j'avois cette folie plus qu'une autre. Elle n'eut pas achevé que je fus sur pied. Je trouvay à ma toilette, outre ma femme, deux coeffeuses du premier ordre qui me presenterent differentes coeffures pour choisir. Je pris celle qui me parut la plus belle, et elles convinrent que j'avois choisi la plus riche. Quand je fus coiffée, elles garnirent mes cheveux, et ma garniture de diamants qu'elles attacherent avec beaucoup de soin, apres quoy elles se retirerent chés ma mere à qui elles remirent le reste des diamants qu'elle leur avoit confié. Aussytost il entra un tailleur qui m'apporta un corps qu'il me mit sur le champ. La couturiere qui attendoit que je l'eus sur le corps pour m'essayer un habit troussé d'une etoffe d'or et argent entra dans le moment, elle m'attacha auparavant sur le devant de mon corps une piece de la meme etoffe d'or toutte brodée en or et en argent et garnie par dessus d'une quantité de diamants si grande qu'à peine voyoit-on l'etoffe et la broderie. Quand j'eus mis mon manteau je fus surprise de voir l'eclat que j'avois ; il est vray que la joye de me voir ainsy me donnoit une vivacité dans les yeux que l'on avoit beaucoup de peine à suporter. Il est aussy vray que je n'ay jamais tant entendu louer ma beauté que ce jour-là. J'allay d'abord chez ma mere qui m'embrassa plusieurs fois en me disant : « Je voudrois, ma chere Louison, que ce fut aujourd'huy

ton tour, mais tu ne perderas rien pour attendre. » Je luy repondis : « Et moy, ma chere mere, j'en serois bien fachée, car je serois prête d'entrer dans un esclavage pour lequel j'ay une horreur infinie et auquel je ne me soumetteray jamais. — Vous ferés, ma fille, quand il en sera temps, ce qui conviendra, et je vous deffends de parler comme cela devant vôtre sœur ; allés la voir et voyés si elle est encore aussy triste qu'hyer. » Elle fut fort etonnée de me voir presque aussy magnifique qu'elle. Quoyqu'elle fut extremement jolie, je puis dire sans me flatter que tous les yeux êtoient fixés sur moy et qu'ils ne passoient sur ma sœur que pour revenir incessamment sur moy. L'heure de nôtre depart pour la ceremonie arriva, nous decendimes pour monter en carrosse, il s'eleva des cris joyeux et des vœux dont j'êtois le principal objet. Ma vanité en fut extremement flattée ; je disois en moy meme : puisque tout le monde me trouve si jolie, il est sure que, quand je seray ma maitresse, je ne manqueray point d'amoureux et pourray me satisfaire comme je voudray. La ceremonie fut bientost faite. Aussytost qu'elle fut finie, nous revinmes au logis où l'on servit un des plus grands repas qui se soit servi en France depuis bien longtemps, dont le detail seroit trop long, et que je n'ay pas assés de memoire pour le conter. Tout ce que je me souviens bien, c'est que je me trouvay placée à côté d'un de mes cousins germains qui, quoyque plus jeune que moy, me trouva fort de son gout et me fit mils compliments sur ma beauté et mils protestations d'un amour eternel. Je luy repondis d'un ton à ne pouvoir être entendu que de luy : « Ce que vous me dites là, cousin, autant en emporte le vent ; cela est bon pour le discours, mais ne croyés pas que j'en croye un mot. » Il me dit : « Que faut-il que je fasse pour vous le prouver, ma charmante cousine. — Je veux, luy dis-je, pour le croire voir des faits et non des paroles. » Comme

l'un ou l'autre nous êtions interrompus à tout bout de champ, nous en restames là. Le diner dura jusqu'à pres de six heures ; comme c'estoit dans la belle saison, la chaleur êtant tombée, on entra dans le jardin pour y prendre l'air. Mon cousin ne me quitta point, il se trouva d'autres personnes qui voulurent se mesler à nôtre conversation, mais peu [à peu,] il sçeut les ecarter, de sorte que nous trouvant seuls sous les orrangers il me fit pour lors une declaration en forme. Je la reçeus toujours en badinant et luy demanday pourquoy il avoit attendu si tard à s'expliquer ; il me dit qu'il y avoit longtemps qu'il m'aimoit, mais qu'il n'avoit osé venir au logis aussy souvent qu'il auroit souhaitté, à cause que j'avois une sœur ainée à laquelle je devois naturellement ceder le pas, et pour laquelle il n'avoit jamais eu les memes sentiments que pour moy. Comme la brume tomboit, tout le monde rentra et nous fumes obligés d'en faire autant ; il m'assura qu'aussitost que les fêtes du mariage de mon frere et de ma sœur seroient finies il viendroit au logis me renouveller touttes ces protestations. Je luy dis que je serois toujours charmée de le voir. Quand tout le monde fut rentré on proposa une partie de pharaon afin que tout le monde put en être. Il me dit : « Ma chere cousine, si vous voullés bien nous meslerons nos interêts ensemble et peut-être que nous ferons fortune. » J'y consentis sous condition que je voullois ponter ; il en convint, et me demanda combien j'avois d'argent. Je luy dis : « Je crois avoir cinquante louis dans cette bourse, comptés-les. » Il les y trouva, il y en mit autant et me dit qu'il me souhaittoit une grande fortune, que pour luy il alloit se mettre d'un autre côté afin qu'on ne soupçonna rien de nôtre societté. Je jouay d'abord assés malheureusement pour perdre plus de la moitié de mon fonds, mais sur les deux ou trois dernieres tailles je jouay si heureusement et fis des parolis et sept elle va,

que je gagnay plus de cinq cents louis. J'avois tant d'argent quand le jeu finit que je ne sçavois où le mettre ; je priay un gentilhomme de m'accompagner jusqu'à mon appartement où je fus sans que mon cousin s'en apperçut. Quand il ne me vit plus il s'informa ce que j'estois devenüe, et ayant appris que j'êtois à mon appartement, il vint pour m'y joindre dans le temps que j'en sortois pour me rendre au souper qu'on alloit servir. « He bien ! ma chere cousine, avés-vous fait fortune, me dit-il. — Et vous, Monsieur, qu'avés-vous. — Je me suis entretenu sans pour ainsy dire rien faire, car je ne me suis trouvé que quatre louis de guain. — Sur ce pied j'ay mieux fait que vous, car j'en ay gagné plus de cinq cents ; ainsy comme vous êtes de moitié avec moy, venés que je vous donne votre part. » Il ne voulut point absolument et me dit que c'êtoit un fonds dont je me servirois la premiere fois que l'on joueroit et qu'il s'êtoit bien doutté que ses interêts seroient mieux entre mes mains qu'entre les siennes. Nous rentrames dans la salle où l'on devoit souper, nous nous trouvames encore à souper à la même place, dont je ne fus point faché, car j'estois dejà sensible à ses politesses. Je luy demanday, quand j'en trouvay le moment, pourquoy il n'avoit pas voulu entrer chez moy. « Ma chere cousine, j'y aurois êté avec grand plaisir, me dit-il, mais comme je n'aurois pu vous rien dire de ce que j'ay à vous dire à cause du Gentilhomme qui vous accompagnoit, j'ay mieux aimé me priver de ce plaisir ; mais si apres souper l'occasion s'en presente, j'iray volontiers. » Je luy dis qu'il seroit trop tard, que cette demarche de sa part pouroit être suspecte à ma Gouvernante qui avoit soin de m'enfermer tous les soirs à la clef qu'elle emportoit sous le chevet de son lit. Je luy dis qu'il valloit mieux qu'il me vint voir sur les dix heures du matin le lendemain, il me le promit. Le souper fini, les nouveaux mariés se retirerent chez

eux, il êtoit pres de trois heures quand je vins me coucher. Ma Gouvernante qui s'êtoit endormie dans un fauteuil se reveilla en sursault à mon arrivée et par la mauvaise habitude qu'elle avoit de gronder elle me dit : « Voyla, mademoiselle, une belle heure pour venir vous coucher, je vous assure que si vous ne voullés pas changer ce train de vie je seray obligée absolument d'en avertir Madame votre mere. » Je luy dis : « Comment, Madame, est-ce que vous êtes folle, est-ce que vous ne sçavés pas que ma sœur n'est point encore chez elle et que ma mere n'a pu encore renvoyer la moitié de son monde et que si je ne m'êtois pas esquivée comme j'ay fait je ne serois pas venüe icy de plus de deux heures. » Le bon sens luy êtant revenu pendant que je luy tenois ce discours, elle me demanda cent fois pardon et pour toutte grace la permission de m'embrasser, ce que je la laissay faire. Elle me dit cent fois au moins : « Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu sous le ciel une vierge aussy belle que vous. Et l'homme qui vous aura pour femme sera le plus heureux mortel de l'Univers ; car outre votre beauté incomparable, il aura la meilleure et la plus sage de touttes les femmes. » De ce jour j'eus deux femmes de chambre ; l'on me deshabilla avec beaucoup de precaution à cause des diamants dont j'êtois parée. Quand je fus prête à me mettre au lit, ma Gouvernante les envoya se coucher, me coucha ensuitte et m'embrassa en me disant : « Quoique Madame votre sœur ne soit plus icy, ne soyés point surprise que je vous enferme, je crains trop qu'il ne vous arrive quelque malheur ; vous êtes trop belle et je mourerois pis qu'enragée s'il vous en arrivoit un tant que j'auray le bonheur d'estre aupres de vous et qu'on put m'en imputer la faute. » Je luy dis qu'elle me faisoit plaisir et que je luy êtois obligée de cette precaution ; elle sortit, m'enferma et s'alla coucher. Un moment apres j'allumay la lumiere, j'allay à

ma garderobe voir si je n'y trouverois pas mon pauvre Maitre. Je l'y cherchay en vain, il n'y êtoit point revenu ; cela me causa une inquiettude mortelle, car je l'aimois malgré sa laideur. Il avoit à mon sens de l'esprit, de la vivacité et beaucoup d'adresse dans tout ce qu'il faisoit. Je m'endormis cependant peu de temps apres parceque la fatigue de cette journée m'accabla. Il êtoit neuf heures que je n'êtois point encore levée. Ma Gouvernante êtoit cependant dans ma chambre et n'avoit point vu la veille l'or qui êtoit compté sur une table de marbre. Elle me demanda aussytost que je fus eveillée ce que c'êtoit que cet argent là. Je luy dis : « C'est mon guain d'hyer au soir. — Mais, me repondit, Mademoiselle, cela n'êtoit point hyer icy quand vous êtes venu vous coucher. » Je luy dis : « Il y avoit plus de quatre heures qu'il y êtoit quand je suis venue me coucher, car je l'ay gagné avant souper et l'ay a porté icy tout de suitte avec un gentilhomme qui m'a accompagnée, que je ne connois que de vüe ; mais un de mes cousins que vous connoissés bien, qui êtoit de moitié avec moy, doit venir ce matin partager sa moitié. Mais comme il ne sçait pas le compte, prenés toujours ces vingt louis là, ma chere Gouvernante, en attendant que je puisse faire mieux. Et vous, mesdemoiselles, en voila chacune dix. » Elles me remercierent beaucoup ; je les priay de surceoir leurs remerciments et de m'habiller promptement, ce qu'elles firent, mais mon cousin arriva avant que je le fus entierement. L'on m'avoit aporté un habit neuf d'une etoffe toutte argent qui avoit encore plus d'eclat que celuy de la veille. Je le priay de passer un moment dans ma chambre pour me donner le temps d'achever mon habillement, il le fit, et je ne le fis pas attendre longtemps. Ma Gouvernante qui êtoit une fine mouche l'avoit suivi ; il luy demanda d'abord ce que c'êtoit que cet or là, ma Gouvernante luy dit : « Monsieur, c'est de l'argent

que Mademoiselle a gagné hyer au pharaon, dans lequel elle m'a dit que Monsieur avoit part pour moitié. — Sur ce pied, reprit-il, je me flatte qu'elle ne trouvera pas mauvais que je vous fasse part de mon guain, voila cinquante louis que je vous prie d'accepter. — Monsieur, je sçais trop le respect que je vous dois pour manquer à l'obeissance. » Je parus au moment que ma Gouvernante finissoit de ramasser ses cinquante louis, je ne fis pas semblant de m'en être aperçue. Elle ne me vit pas plutost assise qu'elle passa dans sa chambre. D'abord que je ne la vis plus, je dis à mon cousin : « Monsieur, je vois bien que vous venés de faire une folie et que vous avés donné de l'argent à ma Gouvernante, avouésmoy la verité ou je m'en vais le compter. — Je serois faché, ma chere cousine, de vous causer cette peine, je luy ay donné cinquante louis. — Monsieur, puisque vous avés fait cette folie sans que je vous le dise, il faut que je vous en conseille une autre, c'est d'en donner vingt à chacune de mes deux femmes de chambre. — C'êtoit bien, me repondit-il, mon intention et meme davantage. — Monsieur, aprenés de moy qu'à ces sortes de gens il vaut mieux donner peu et plus souvent parceque leurs bienfaits leur sont toujours presents. — Je profiteray de votre avis, ma chere cousine, parceque je le crois bon. » Mes femmes de chambre qui parurent un moment apres reçeurent avec grand plaisir les vingt louis d'or qu'il leur donna. Aussytost qu'elles l'eurent remercié, elles decamperent ; je leur dis d'avoir soin de m'avertir quand ma mere seroit prête pour aller chez mon frere et chez ma sœur, parceque je devois l'y accompagner. Quand nous nous trouvames seuls, je ne sçaurois dire les protestations d'amitié que mon cousin me fit ; il ne cessa de jurer qu'il n'auroit jamais d'autre femme que moy, et moy que je ne me marierois jamais. Mes serments l'etonnerent à un point etonnant parce qu'il ignoroit ma façon de

penser, enfin il me recommença tant ses serments qu'il me força à luy declarer les miens. Je luy dis que j'avois une aversion etonnante pour le mariage, que cependant je sentois bien que j'avois le cœur sensible, mais qu'il falloit attendre que mon cœur se decidast, et que tout ce que je pouvois luy promettre c'êtoit de luy donner la preference si je prenois un parti. Il me parut fort content de cette promesse et me promit à son tour qu'il attendroit patiament l'execution de ma parole, quand il faudroit attendre dix ans. Il m'embrassa dix ou douze fois coup sur coup et me remercia en termes qui me prouvoient sa sensibilité aussy bien que son amour. Ma Gouvernante entra comme il se levoit de mes genoux. « Monsieur, je ne viens point icy pour vous deranger parceque je n'ignore point que Mademoiselle est votre cousine germaine. Cette qualité donne des prerogatives et des libertés que je ne serois pas bien aise de voir prendre à d'autres, fussent aux premiers Princes de l'Europe. — Madame, dit mon cousin, vos bons sentiments pour moy sont que je vous prie de recevoir, Madame, ces cinquante louis. — Monsieur, vous êtes trop bon et trop genereux pour que Dieu ne benisse pas vos jours et touttes vos actions. Je n'aurois rien à souhaiter dans la vie, si je vous voyois le mary de Mademoiselle, et je suis persuadé que vous seriés content et tres heureux tous les deux. — Mon cousin, reprisje, n'ecoutés point ce que vous dit Madame, quoyqu'elle soit la meilleure femme du monde ; mais malgré l'aversion qu'elle sçait que j'ay pour le mariage, elle veut absolument que je me marie, et je suis persuadée que si elle en êtoit la maitresse, je le serois des demain. — C'est assurement, repondit elle, Mademoiselle, bien la verité, et à Monsieur. » En disant cela elle sortit de ma chambre et alla à la sienne porter à son petit tresor les louis qu'elle venoit de recevoir. Quand elle fut sortie, je dis à mon cousin : « Il faut

que nous partagions à present cet argent [par] moitié, parceque je veux l'ôter de là, sans quoy de l'air dont vous y allés, non seulement le guain mais encore le principal seroit bientost consommé. — Serrés le si vous voullés, mon adorable cousine, mais je ne veux point en rien rembourser que notre societté ne soit absolument finie et qu'il n'y ait plus de jeu. » Sur cela je le mis dans mon petit coffre et il n'en fut plus question. Il me renouvella ses caresses et ses protestations et me dit : « Plut à Dieu avoir fait avec vous cette nuit ce que Monsieur … a fait à Madame votre sœur. » Je luy repondis : « Vous n'en seriés pas plus avancé à present, mon cher cousin ; peut être même que l'amour que vous dites avoir pour moy seroit dejà diminuée de moitié. Tous les biens qui sont à nous nous sont pour l'ordinaire indifferents, et nous envions souvent celuy d'autruy quoy que d'un prix fort au dessous. Ne voit-on pas tous les jours des hommes qui ont les plus belles femmes les abandonner pour des miserables qui n'ont pas la moitié des agrements des femmes qu'ils ont. De là vient la quantité de mauvais mariage que l'on voit et qu'il y a si peu d'union entre les hommes et les femmes qui sont mariés ensemble. — Mon amour pour vous, ma chere cousine, n'est point pour entrer en comparaison avec ceux dont vous voullés parler, il est fondé sur une beauté sans pareille et sur vôtre merite infini ; jugés de là s'il peut se dementir. — Monsieur, le peu de beauté que j'ay, peut s'eclipser d'un moment à l'autre, pour lors le merite tel qu'il puisse être ne sera pas capable de fixer un cœur comme le votre pour un jour seulement. Et vous dirés pour excuse : il est vray que la maitresse que j'avois a du merite, mais elle est à present d'une santé si chancelante que tout l'ennuye ; ma foy, son etat me fait tant de peine que je ne veux plus la voir. — Il faudroit, ma chere cousine, voulloir me persuader que je suis here-

tique, et on y reussiroit plustost qu'à me faire croire que je pourrois ainsy changer pour vous. » En me disant cela il m'embrassoit avec des transports qui me paroissoient vifs et sinceres. J'eus beau jetter la vue sur sa culotte, je ne vis aucun des mouvements que j'avois remarqué à mon Maitre et par lesquels il avoit commencé à me seduire. J'avois une envie extrême de m'eclaircir s'il êtoit dejà sensible à l'amour, car il y a bien des jeunes gens qui en parlent sans en savoir le neud Gordien ; mais je n'aurois pas voulu qu'il se fut apperçu de mon intention. Je remis cet examen à une autre occasion parceque je sentis que le temps nous passoit. Et bien m'en prit, car un moment apres on me vint chercher pour aller chez ma sœur, où il me dit qu'il seroit avant nous. Quoyque nous ne perdimes pas un instant il estoit descendu de son carosse et courut à la portiere du nôtre qu'il ouvrit et donna la main à ma mere qu'il accompagna jusque chez ma sœur qui êtoit encore à sa toilette. Ma mère fit beaucoup de questions à son mary, ordinaires en pareil cas, auxquelles il repondit. « Je suis, Madame, tres content, mais j'ay bien peur que Madame ne la soit point de moy. » Ma sœur repondit aussytost : » Je la seray toujours, Monsieur, quand vous le serés. » Cela ne donna pas à ceux qui l'entendirent une grande idée du travail de mon beau-frere. Ma mere voulut eclaircir le fait. S'êtant assise à côté de ma sœur, elle luy dit : « Madame, regardés-moy et me repondés de la teste. » Elle luy montra aussitost ses cinq doigts, ma sœur tourna la tête à droite et à gauche ; ma mere en ferma le petit et presenta sa main à ma sœur qui recommença le signe qu'elle avoit fait la premiere fois. Ma mere ferma deux doigts et representa sa main à ma sœur qui pour lors baissa la tête en en bas pour dire oui. Ma mere dit tout hault : « Vous êtes plus heureuse que moy, car vôtre pere, le premier jour de mes noces, ne m'a baisée que deux. Il est vray

qu'il y alloit de tout son cœur. » Pendant cette conversation, mon cousin avoit attiré à l'autre bout de la chambre le nouveau marié, qu'il confessoit de son mieux ; il luy dit la verité, et en meme temps que c'est qu'il avoit trop bu et trop mangé ; que cela ne luy avoit pas permis d'en faire davantage, mais que la nuit prochaine ce seroit tout autre chose. Apres cet aveu, ils vinrent rejoindre la compagnie et peu de temps apres nous sortimes pour aller voir la femme de mon frere et sçavoir si elle êtoit plus contente que ma sœur. Mon cousin nous y accompagna dans notre carosse, il donna la main à ma mere comme il l'avoit fait chez ma sœur. D'abord que mon frere nous vit paroitre il vint audevant de nous. Ma mere en l'embrassant luy demanda à quel numero il en êtoit resté : « Au numero six inclusivement, Madame. — Je vous en fais, et à Madame, Monsieur, compliment. Madame votre sœur n'en a eu que la moitié. — C'est, dit mon frere, assés encore pour luy, et je ne repondrois pas que le troisieme ait êté de bon aloy ; mais si j'en suis resté à six, c'est que Madame n'a pas voulu que je passe outre. Mais la journée n'est pas passée et avant qu'il soit minuit je veux que la douzaine soit complette. — Monsieur, luy dit ma mere, n'allés pas si vite que vous ne soyés obligé de vous arrester en chemin, car

Tout homme qui veut aller loin,
menage sa monture,
Je ne l'en estime pas moins
de faire vie qui dure.

Et celle-cy est si courte qu'il est à propos de la menager. — Madame, dit la nouvelle mariée, je n'ay pu le contenir sur cela, et je vous diray que j'ay le corps tout demantibulé ; je ne sçay si je pourray marcher, j'ay eu touttes les peines du monde à venir jus-

qu'icy. — Vous n'aviés peut-être point de pommade. — Oh ! pour cela non, mais il m'a eu bientost essenée. » Comme mon frere passa à côté de moy, je luy dis : « Fi que c'est vilain à vous, Monsieur, d'estropier ainsy sa femme. — Ma foy, me repondit-il tout hault, pourquoy l'a-t-elle si petit. » La nouvelle mariée repartit sur le champ : « Pourquoy, Monsieur, l'avés-vous si gros. » Ma mere luy dit : « Je vous envoyeray un pot de pommade dont vous vous froterés avant qu'il vous touche, cela facilitera son entrée, et il ne vous fera aucun mal. — Je vous seray, luy dit ma belle-sœur, en verité bien obligée, Madame, car c'est un martire pour moy auquel je ne pourrois pas resister longtemps. — Madame, luy dit ma mere, quand vous n'auriés pas la pommade que je vous donneray certainement aujourd'huy, ce ne seroit tout au plus que trois ou quatre jours que vous auriés à souffrir, car quand une fois la breche est faite, les cicatrices sont bientost refermées, et pour lors vous n'avés plus que du plaisir. — Madame, repartit ma belle-sœur, je ne sçais quel plaisir on trouve à cela, pour moy je n'y ay eu encore que du mal. — Je le crois, Madame, mais dans quinze jours d'icy vous parlerés tout differemment. » La conversation changea par l'arrivée d'un grand monde qui venoit complimenter Monsieur et Madame la mariée qui paroissoit vrayment fatiguée. Comme c'estoit mon frere qui donnoit ce jour-là à diner et à souper à toutte la famille en general et à tous les conviés, aussytost qu'on crut que tout le monde fut arrivé, on servit une table en fer à cheval de deux cent cinquante couverts. Quoyque le decorum fut regulierement observé pour les places, l'hazard fit que mon cousin se trouva encore à côté de moy, justement sous ma main droite. J'en fus bien aise et il me parut que cela luy faisoit plaisir aussy ; il avoit cependant êté faché de la conversation de ma mere avec ma belle-sœur parce qu'il avoit remarqué

qu'elle ne me faisoit aucun plaisir et qu'il craignoit que cela ne fortifia l'aversion que je luy avois temoignée pour le mariage, qui êtoit pour lors son unique but, car il ne pensoit pas qu'il put rien obtenir de moy autrement. Si la beauté et la bonté du repas qui fut servy ne surpassa pas celuy que ma mere avoit donné la veille, du moins il l'egaloit : les vins et les liqueurs de touttes especes ne furent point epargnées, le dessert fut somptueux et d'un gout nouveau qui surprit les spectateurs. C'estoit les nommés Lazure, Gourlade et Verdan qui l'avoient composé et dressé, rien ne fut mieux et plus adroitement servi. Mon frere avoit ordonné qu'on distribuast du vin au public, ce qui attira un monde si considerable que trois cents Suisses que mon frere avoit demandés pour ayder à porter les viandes et ce qui êtoit necessaire, avec beaucoup plus de domestiques, eurent beaucoup de peine à faire sortir tous les gens de dehors qui êtoient entrés dans les cours. Quand le diner fut fini on proposa le jeu. Je me souvins pour lors que je n'avois que dix ou douze louis sur moy. Je priay mon cousin en luy donnant la clef de mon coffret de m'aller chercher cent louis. Il me les offrit de sa poche, mais je luy dis que je voullois jouer nôtre argent, que je comptois qu'il nous porteroit bonheur ; il fut donc les chercher, mais au lieu de cent il m'en apporta deux. Comme je le grondois sur cela, il me dit : « Ma chere cousine, quand on n'a guerre d'argent on ne joue qu'en crainte et la perd toujours, il faut si vous voullés gagner gros que vous jouiés ces deux cents louis là comme si vous en aviés dix mil à perdre. » Je luy repondis : « Mon cher cousin, ce n'est point le guain ny la perte de l'argent qui me touche, mais il est vray que le guain me flatte par je ne sçais quel endroit. » Le jeu commença, je pris d'abord deux cartes sur lesquelles je mis deux louis à chacune et une masse en avant de quatre louis en six cartes ; je gagnay un

paroly de six louis que je me fis payer, et il me resta ma carte simple et un paroly de quatre louis à faire de la masse que j'avois mis en avant de mon paroly et de ma carte simple. Je jouay donc si grande fortune que si j'avois continué j'aurois debanqué la banque. Une personne qui êtoit à côté de moy et à laquelle je devois du respect me conseilla de me retirer, ce que je fis avec plus de mils louis. Cette dame qui avoit suivi la pluspart de mes cartes en fit autant, mais elle eut moins de guain que moy parce qu'elle n'avoit pas joué si gro jeu. Elle me remercia en me disant que c'êtoit moy qui êtois la cause qu'elle avoit tant gagné, que de sa vie elle n'avoit eu une pareille fortune. Mon cousin, qui êtoit de l'autre côté de la table, perdit tout ce qu'il avoit sur luy ; il vint ensuitte aupres de moy me faire son compliment sur le guain qu'il avoit remarqué que j'avois fait. Je luy demanday en quel etat êtoient ses affaires ; il m'avoua qu'il avoit perdu tout ce qu'il avoit. Je luy fis touttes les instances que je pus pour le forcer à prendre de l'argent sur celuy que j'avois gagné, dont naturellement la moitié luy appartenoit de droit. Je ne pus parvenir à luy faire prendre seulement dix louis : « He bien ! luy dis-je, puisque vous ne voullés plus jouer, ny moy non plus, faites-moy donc l'amitié de me debarasser de cet argent en le reportant où vous l'avés pris. » Ce qu'il fit, il revint un instant apres et nous causames jusqu'au souper qui dura fort longtemps, et apres il y eut un bal magnifique où tout Paris vint masqué. Les mariés se retirerent peu à peu et sans qu'on s'en aperçut ; ma mere y passa la nuit toutte entiere. Je fus obligée d'en faire autant. Mon cousin ne nous quitta pour ainsy dire point, cependant lorsque j'y pensois le moins je vis arriver un masque aupres de moy qui, apres avoir fait à ma mere et à moy une reverence bien respectueuse, luy demanda la permission de danser un menuet avec moy. Ma

mere luy repondit : « Plutôt deux, Monsieur. » Il fit une seconde reverence à ma mere et, me prenant par la main, il me conduisit à l'endroit où l'on dansoit. Aussytôst que je parus chacun se retira et nous fit une grande place pour danser. Mon masque s'en acquitta avec beaucoup de legereté et de cadence ; les spectateurs en furent si contents qu'ils batirent des mains. Quand nous eumes fini, il me remmena aupres de ma mere où il m'avoit pris, luy fit sa reverence et se retira. Un moment apres mon cousin revint aupres de nous et me dit qu'il venoit d'apprendre que j'avois dansé, il me demanda avec qui, je luy dis : « Ma foy, mon cher cousin, je n'en sçais rien, tout ce que je puis vous dire, c'est un tres aimable cavalier qui danse d'une legereté et d'une propreté infinie. — Comment, Mademoiselle, vous ne le connaissés point du tout. — Non, luy dis-je. — L'on m'a assuré cependant qu'il vous avoit serré les mains en dansant. — Cela est vray, luy dis-je, mais qui peut vous avoir dit cette particularité. — Une personne, me repartit-il, qui êtoit tout aupres de vous, qui examinoit vos actions et les siennes. — Il n'y a, mon cher cousin, que celuy même qui a dansé avec moy qui puisse vous avoir dit ce mouvement ou bien c'est vous même qui me l'avés fait. — Vous l'avés deviné, ma chere cousine, je serois faché de vous laisser plus longtemps dans l'incertitude où vous me paroissés sur cela, et je vous diray que je n'ay pas êté faché de l'indifference que vous m'avés temoignée en ne repondant point à mon serrement de main puisque vous ne sçaviés point que c'êtoit moy. — Si je l'avois sceu, mon cher cousin, j'y aurois bien repondu. Comme il êtoit grand jour, ma mere se leva pour aller se reposer, je la suivis et nous nous separames. Je ne le vis que le soir au jeu chez mon beau-frere qui ce jour-là regala tous les conviés des deux noces. La magnificence et la prodigalité ne fut point dementie, tout le monde fut egalement

content. Cependant j'aurois bien dû ne l'être pas tant, car j'y perdis deux cents louis en moins d'une heure de temps, et je ne doutte point que je n'eus perdu tout ce que j'avois gagné les deux jours precedents, si je ne m'êtois retirée sur ma perte. Mon cousin en arrivant vint se mettre à côté de moy ; comme il vit que je ne jouois pas, il me dit : « Est-ce que vous avés encore oublié, ma chere cousine, vôtre argent. » Je luy repondis : « Ouy. » D'abord, il m'offrit celuy qu'il avoit sur luy, je l'en remerciay, ensuitte il voulut aller chercher le mien, ce fut pour lors que je luy avouay ma perte, il fit tout ce qu'il put pour m'exciter à prendre ma revange, mais je tins bon et ne jouay point de cette soirée. Je fis tres bien, car les banquiers ruinerent tout le monde, ils gagnerent plus de cinquante mils ecus dans leurs soirées. Le souper fut somptueux, mais il ne fut pas si long : comme tout le monde êtoit fatigué des deux nuits precedentes, chacun se retira sur le minuit, et je fus couchée avant qu'il fut une heure. Quand mes femmes de chambre et ma Gouvernante se furent retirées, mon maitre à dessiner me vint dans l'esprit, je fus à ma garderobe pour voir s'il n'y seroit point venu, j'en ouvris la porte, mais je n'y vis personne, ce qui me causa un chagrin mortel. Je m'imaginay qu'il êtoit assassiné, ce qui m'empescha de dormir aussytost que j'aurois fait ; je m'attribuois et à ma sœur la cause de ce malheur et me le reprochois incessamment ; je m'endormis cependant à force d'y rêver. Le lendemain, je m'eveillay dans l'humeur du monde la plus amoureuse, ce qui me rappella le plaisir qu'il m'avoit causé ; mes attouchements me paraissoient insipides au prix. Encore, disois-je en moy-même, si mon grand benest de cousin avoit autant d'esprit que luy, je pourrois m'en servir ; mais malgré touttes ses protestations et ses caresses je ne vois en luy aucun de ces mouvements amoureux que des les premiers jours j'ay remarqué dans

mon cher maitre. Cependant il faut que je m'eclaircisse de l'etat de mon cousin, car s'il n'est propre à rien, j'en choisiray un autre pour remplacer mon maitre, et il n'est pas juste que je demeure oisive pendant que ma mere et ma sœur travaillent de tout leur cœur à se satisfaire. » Et il estoit pres de dix heures que je reflechissois encore sur cela. Ma Gouvernante avoit empêché mes femmes de chambre d'entrer dans ma chambre, ce qui fit que je crus qu'il êtoit encore matin. Ma sœur la nouvelle mariée s'êtant levée du matin vint pour voir ma mere. Comme elle dormoit encore, elle monta chez moy, ma Gouvernante n'osa luy refuser la porte, elle la luy ouvrit d'abord, ma sœur vint d'abord me sauter au col. Je fus fort surprise de son arrivée, je luy demanday par quel hazard elle êtoit venüe si matin. « Mon mary, me dit elle, s'est levé pour aller à la chasse, il a voulu que je dejeune avec luy et les seigneurs qui l'accompagnent, ce que j'ay fait, en partant il m'a dit de me recoucher et qu'il ne viendroit que le soir pour souper. Sur le champ il m'a pris envie de venir diner avec toy et la maman. Comme elle n'est point eveillée, j'ay monté icy, mais je ne croyois point t'y trouver au lit. Voilà mon avanture, dis-moy à ton tour par quel hazard tu es encore couchée. — Je vous diray, ma chere sœur, que je me suis endormie fort tard, que je me suis eveillée dans une disposition tres amoureuse. Les reflections sur votre etat sont venües eguillonner mon appetit, je me suis grattée en long et en large sans aucun succes gratieux. — Je te diray, me repondit elle, que mon etat seroit cent fois plus dur et plus facheux qu'il n'a êté jusqu'à present, si je me trouvois bornée aux caresses de mon mary. Son engin est si mignon qu'à peine le sentays-je. Voila trois nuits que nous couchons ensemble, il ne m'a encore baisée que quatre fois. — Comment cela se peut-il faire. Vous estes convenue que le premier jour, il vous avoit baisée trois

fois. — Il est vray que je l'ay dit, mais il ne me l'avoit fait que deux fois, hier, la nuit, il m'a baisée une fois, et celle-ci une autre. Je t'avoueray que j'avois infiniment plus de plaisir quand nous nous divertissions ensemble avec l'instrument que j'ay perdu. — Mais, luy dis-je, est-ce qu'il ne te seroit pas possible d'en avoir un ? — A l'heure qu'il est que je suis femme, je serois bien fachée de me servir de ces vilnies là, ce seroit offenser Dieu. Je ne manqueray point d'amants, et il faudroit que je fus la plus malheureuse de touttes les femmes si je tombois à en avoir un qui n'eut pas plus de force que mon mary. Et toy, quel party prends tu. Il me semble avoir remarqué que nôtre grand cousin te suit de pres. — Il est vray, luy dis-je, ma chere sœur, que ces trois jours icy il a eû beaucoup d'attention pour moy. Je t'avoueray meme qu'il m'a fait sa declaration dans les termes les plus tendres et des protestations infinies, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que moy. Je luy ay dit l'aversion que j'ay pour le mariage. Cela ne luy fait point changer de langage, et je crois qu'il pense qu'il faut absolument être mariés pour se caresser. — Cela pourroit bien être, en ce cas je te plaindrois fort et je trouverois ton amitié bien mal placée. — Ma sœur, l'amitié que j'ay jusqu'à present pour luy ne m'empêche pas de dormir et s'il ne revenoit plus icy je n'y penserois pas plus que s'il n'y êtoit jamais venu. Je serois cependant bien aise de sçavoir s'il est puissant ou impuissant. — Je voudrois, me repondit-elle, qu'il vint icy pendant que j'y suis, je t'assure que je t'aurois bientost eclaircy de ce fait. » A peine eut-elle achevé cette parolle qu'il entra, elle êtoit pour lors assise sur mon lit, il fut fort surpris de la voir ; apres luy avoir fait son compliment, il me fit aussy le mien et se recria fort sur ce que j'êtois encore au lit à midy sonné. Je luy dis et à ma sœur de passer du côté des croisées pour me laisser la liberté de me lever, ce qu'ils

firent ; je sonnay, mes femmes de chambre vinrent et je fus habillée en un instant. Pendant ce temps ma sœur faisoit des questions à nôtre cousin, auxquelles il luy repondit si heroclitement qu'elle pensa comme moy qu'il êtoit impuissant ou du moins peu propre à l'amour. Aussitost que mes femmes se furent retirées, elle me le dit ainsy : « Ma chere sœur, je ne crois pas que tu sois plus heureuse que moy, mon mary ne peut être compté tout au plus que pour un demy-homme, et je ne sçais si ton amant peut esperer le même avantage. » Notre cousin luy demanda quel êtoit mon amant. Ma sœur luy repondit : « Vous le connoissés mieux qu'un autre puisque c'est vous qui avés fait pour luy ses declarations d'amour et des protestations qu'il seroit eternel. — Madame, si c'est de celuy-là que vous entendés parler il se flatte de faire plus de caresses en un jour à Mademoiselle que Monsieur votre mary ne vous en fera en huit. — Mais il s'agit, luy dit-elle, de sçavoir quelles sortes de caresses vous luy ferés et avec quoy vous la divertirés. — Madame, repondit-il à demy voix, avec un instrument qui a au moins huit poulces de Roy de longueur et la tête franche, avec quatre poulces de circonference. — Ah cousin, que dites vous là, il faudroit que je le vis pour le croire. — Madame, il ne tient qu'à vous, passons derriere ce rideau, je vais vous mettre piece en main. — Non, mais seulement,

Souffrés qu'à travers votre culotte,
avec la main je le touche,
de le voir je ne suis pas si sotte,

L'eau m'en vient dèja à la bouche.
Madame, portés la main là,
Il n'est pas dans toutte sa grosseur,
Ah ! Monsieur, que sens-je là ?

Il me fait en verité peur,
par sa longueur,
Je ne puis revenir de mon etonnement,
Tu as ma sœur assurement,
un amant qui fera ton bonheur,
Il est plein d'ardeur,
et de tendresse,
peu sujet à la molesse,
Quelle vertu ?

Le mien aupres de luy,
ne vaut pas un fetu,
il ne fait qu'à demy
de mauvaise besogne,
s'endort comme un ivrogne,
et me laisse la nuit,
sans satisfaire mon appetit.
Je me reprocherois toutte ma vie,
Madame, d'en user ainsy,
Six fois chaque nuit,
de ma Silvie,
Je visitte l'Etuy.
Puis-je, ma sœur, entendre vos folies,

Notre cousin plein d'esprit
et d'humeur gaillarde,
me lache à petit bruit,
bien des fanfaronnades ;
Mademoiselle, si j'en dis une,
que je ne fasse,

Je renonce à la fortune,
de Jamais vous voir en face.

L'on vint nous avertir que ma mere êtoit eveillée et meme à sa toilette, nous y passames tous les trois. Ma sœur l'embrassa, j'en fis autant. « J'ay toujours ouï dire, Madame, qu'il êtoit avantageux de suivre les bons exemples. Si vous voulliés permettre, Madame, je suiverois celuy que ces Dames viennent de me donner. — Mais, Monsieur, en le souffrant j'en donnerois un bien dangereux à ces Dames. — Je vois bien, Madame, que ce n'est point un Jesuite qui est vôtre confesseur, puisque vous ignorés qu'il n'y a que l'intention qui fait le crime. — Sur ce pied, Monsieur, je crois les votres bonnes, et je suis sure que les miennes n'ont rien de mauvais, ainsy faites ce que vous voudrés. — Madame, suivant vôtre permission je commence par vous et je finiray par Mademoiselle, » Il embrassa ma mere, de là, il fut à ma sœur, qui fit si peu de façons que cela m'ôta l'envie d'en faire. Je sentis qu'il doubla ses baisers d'une façon imperceptible à ceux qui nous regardoient, le rouge me monta au visage qui fit connoitre l'impression que ces baisers avoient fait sur moy ; cependant personne ne m'en dit mot. Ma sœur dit à ma mere : « Maman, ma visitte est interessée. — Comment ? — Je viens vous demander à diner. — Et où est votre mary, — il est à la chasse et ne doit revenir que pour souper. — Soit, vous me faites plaisir. — Je suis accoutumé, Madame, à suivre les bons exemples, dit mon cousin, je vous demande la même grace. — Monsieur, luy repondit-elle, vous pouvés compter que vous en êtes le maitre. He bien, ma fille, continua-t-elle en parlant à ma sœur, êtes vous bien contente du mariage, êtes-vous du même sentiment que votre belle sœur qui dit qu'elle n'y trouve aucun agrement, que son mary l'a estropiée. — Pour moy je ne suis pas, repondit ma sœur, dans le cas de me

pouvoir plaindre de pareille. — Comment ? est-ce que votre mari n'a pas tout ce qui luy faut. — Au juste, Madame, je n'en sçais rien, mais je sçais que le tout est en mignature.

Ma fille, ecoutés

CE DISTIC DE MA MERE LOYE,

Gros Vit blesse,
Grand Vit ploye,
et Sujet à foiblesse,
mais petit Vit,
réjouit et divertit.

Ma foy je ne suis pas de son avis sur cela, car je crois que s'il m'êtoit permis de choisir je prendrois toujours le plus gros. — Vous êtes donc bien gourmande, ma fille, — Ma mere, repartit-elle, ce n'est point gourmandise, c'est appetit seulement ; ce qui plait à l'œil flatte ordinairement le cœur. — Je le crois, mais pour pouvoir choisir sur cette matiere il faudroit prendre les hommes à l'essay comme l'on fait les chevaux, mais cela seroit sujet à d'autres inconvenients plus grands, et il faut bien quand on n'a pas ce qu'on veut se contenter de ce qu'on a. — Madame, continua ma sœur, j'en suis logée là, mais je ne vous reponds pas ;

Fais, ma fille, ce que tu voudras,
mais ne me le dis pas.

Si je prends sur cela un party, ne croyée pas, chere maman, que je me confie à personne. — Il n'est pas possible que vous ne mettiés quelqu'un dans votre confidence, et c'est cette confidence dont on ne peut se passer qui le plus souvent vous perd. — Je la payeray si bien qu'elle n'osera me tromper. — Mais si vôtre mary

est jaloux, il la payera encore mieux, elle est fille adroite, prendra l'argent des deux et peut-être vous trompera tous deux. — Cela, madame, n'est pas naturel et seroit inouï. — J'en conviens, ma fille, mais cela arrive cependant tous les jours. — Si pareille chose m'arrivoit, je ferois enfermer l'auteur d'une pareille trahison pour le reste de ses jours. — Vous feriés bien mal, ma fille, ce trait prouveroit à tout le monde que vous êtes coupable ; il faut garder bien d'autres mesures pour conserver sa reputation et l'estime d'un mary qu'on aime point, qu'on trompe parce qu'il n'est point aimable et souvent pour être trompé par d'autres. — Je ne me consolerois pas, poursuivit ma sœur, d'un semblable malheur. — Il faudroit bien, Madame, vous en consoler et y paroitre insensible si vous voulliés detromper le monde et le faire passer pour un imposteur. — Comment, Madame, un homme auquel je me serois livrée de bonne foy m'a trahi, cherche à me deshonorer par l'endroit du monde le plus sensible, et vous croyés qu'apres un pareil tour je pourroi regarder d'un bon œil un pareil monstre. — Je ne dis pas, poursuivit ma mere, que vous soyés obligée de le regarder de bon œil, mais je soutiens qu'en apparence vous devés luy plus d'amitiés qu'à l'ordinaire. Outre que ce procedé luy reproche son crime, c'est qu'il desabuse la plus grande partie des gens que ses discours auroient pû seduire. Imaginés vous, ma fille, qu'une femme en puissance de mary a cent fois plus de precautions à prendre qu'une fille qui est maitresse de ses volontés. — Je suis aise, ma sœur, que ma mere vous confirme ce que je vous ay dit avant que vous fussiés mariée. Ah ! que tout ce que je viens d'entendre fortiffie bien la resolution que j'ay prise de rester fille toutte ma vie. Il n'y a point d'etat aussy heureux que celui-là ; libre de vos volontés et de vos actions, personne n'est en etat de vous contredire, chacun pense ce qu'il veut de votre

conduite en cas qu'elle ne soit pas absolument reguliere, mais il ne peut s'y opposer. Que dira-t-on. C'est une personne qui aime ses plaisirs, et à se divertir, mais en tout cela elle ne fait tort à personne. On parle ainsy pendant quelque temps et, si l'on [voit] qu'elle continue, on ne dit plus mot, quand on luy verroit mettre sa chemise par dessus sa tête. — Il y a bien du vray, ma fille, dit ma mere, dans ce que vous dites là, mais une fille avec de pareils sentiments ne passera toujours que pour une Grivoise. — Qu'entendés vous, Madame, par le mot de Grivoise. — J'entends ma fille, une fille qui aveuglée par ses passions se f... du qu'en dira-t'on, en prend à droite et à gauche et est toujours dans la debauche. — Et moy, ma mere, je m'en suis fait un portrait tout different. J'ay pensé comme vous qu'une Grivoise faisoit peu de cas du qu'en dira-t'on, mais que dans le choix de ses amis elle pouvoit être tres delicate, qu'elle aimoit le plaisir, mais qu'elle ne tomboit jamais dans aucun exces qui pût la rendre meprisable, qu'au contraire sa guaÿeté et sa bonne humeur luy conserveroient ses amis pour le moins aussy longtemps que la vertu la plus austere qui tost ou tard devient incommode, et à charge tant à celles qui la pratiquent qu'à ceux avec lesquels elle est obligée de vivre. — Comment, ma fille, reprit ma mere, je ne vous croyois pas si sçavante ; à votre âge en sçavoir dejà tant, ceux qui vous ont montré ne vous ont point derobé vôtre argent. — Oh, ma mere, dit ma sœur, elle ne vous dit pas tout, elle en sçait bien davantage. — N'en douttés pas, ma chere sœur ;

Il seroit beau qu'à mon age,
et bonne à marier,

je fis mon apprentissage,
et qu'il fallut m'enseigner,

que ce n'est par l'oreille,
que se font les enfants ;
Vous parlés à merveille,
il est dangereux cependant,
de paroitre si sçavante,
et si eloquente,
Ma fille, il faut que la retenüe,
tienne lieu de vertu,
C'est par là que les sots
Souvent sans le croire,
comme de vrais idiots,

donnent dans le pot au noir.
Vos avis, Madame,
sont bien salutaires,
Je les grave dans mon ame,
et quand il sera necessaire,
J'en feray mon profit ;
Vous ne sçauriés mieux faire,
Joignés-y encor celuy cy,
souvenés-vous souvent,
qu'aujourd'hui vôtre ami,
demain est vôtre ennemi,
que le plus parfait amant
sujet à l'inconstance

pour prix de votre ardeur
vous accable d'indifference,
et de froideur.
Soyés toujours en garde
avec de tels gens,

Regardés-les comme dangereux et mechants,
Et prenés pour sauvegarde,
peu d'amour ;
Il est constant,
qu'avec cette precaution,
l'on peut chaque jour,
sans crainte se divertir,
et satisfaire sa passion,

sans la decouvrir.

— Je vous remercie, Madame, de vos bons conseils. — Je suis charmée, me dit ma mere, que vous les trouviés tels. Et vous, Monsieur, qu'en pensés-vous, dit-elle à mon cousin. — Madame, je pense que vous nous maltraités beaucoup. Si il y a des ingrats, il est aussy des cœurs reconnoissants, qui sacriffieroient leur vie plustost que d'effleurer la reputation d'une personne pour laquelle ils se sentent de l'inclination. — Ces hommes-là, Monsieur, sont bien rares, repartit ma mere, et vous Monsieur qui en prenés le parti parceque vous vous en croyés du nombre, dites moy, je vous prie, pourquoy avés-vous cessé de voir Mademoiselle D... Tout le monde a scu que vous n'en bougiés ny jour ny nuit, qu'elle a êté vôtre premiere inclination, qu'elle ne vous a donné aucune occasion de la quitter ainsy et d'avoir une telle aversion pour elle que vous evités avec grand soin de vous rencontrer où elle est. Et si par hazard elle arrive dans l'endroit où vous êtes, vous en sortés d'abord sans faire semblant de la voir. Peut-on voir une ingratitude plus marquée, et n'est-ce pas la force de votre crime qui ne vous permet pas de soutenir son regard ; — Madame, je ne puis vous empêcher ny à qui que ce soit de faire sur cela les commentaires qu'il vous plaira. Il est vray que je ne

vois plus Mademoiselle D..., mais il ne s'en suit pas de là que ce soit un crime de ma part. Si vous donniés droit au but, vous verriés que sa vertu allarmée de mes assiduités et de ce qu'on pourroit en penser, l'a determinée à me donner mon congé ; ce procedé m'a êté si sensible que je me suis retiré, et ay juré de ne la voir de ma vie. — Monsieur, on ne peut trouver une meilleure excuse, repartit ma mere, mais qui vous prouveroit tout le contraire de ce que vous me dites vous embarasseroit beaucoup, mais je serois faché de vous faire cette peine. Il seroit à souhaitter que tous les hommes cherchassent à s'excuser comme vous et ne se rependissent jamais en invectives contre les dames avec lesquelles ils ont êté en commerce. — Il n'y a, Madame, que des miserables qui puissent en agir ainsy.

Je renoncerois à la vie,
si je me sentois coupable,
d'une pareille fourberie,
Il n'est pas un plus grand mal,

que de pousser la vengeance,
Jusqu'à deshonorer l'innocence,
un pareil crime ne peut être remis,
et la justice humaine,
pour des faits aussy innouis,
devroit envoyer à la chaine
ceux qui en seroient convaincus,
Pour lors on ne jaseroit plus.
Ces exemples,
menneroient aux temples,
maintes penitentes,

demander au Seigneur,
Pardon de leur erreur,

et en sortant d'une voix eclatante,
crier : Dieu merci,
Si de nous l'on médit,
de peine afflictive et sanglante,
l'on sera puni.
Qu'un homme baise sa voisine
Si elle y consent,
Chacun en cela fait comme il l'entend ;
de m'en battre la poitrine,
ce seroit être innocent,
d'en parler en ville,
cela est inutile ;
En pareil cas,

pour eviter tout embarras,
garder le Tacet,
ne faire aucun caquet,
Laisser les choses comme elles sont,
coucher les filles avec les garçons,
Les femmes avec leurs amis,
à l'insçeu de leurs maris,
ainsy que dans Paris
cela du temps passé,
S'est toujours pratiqué,
C'est à mon avis,
estre bien avisé.

En verité, mon cousin, dit ma sœur, sans vous flatter je ne vous croyois pas si sçavant, vous parlés comme un ange. — Ma-

dame, reprit ma mere, les principes de Monsieur sont sans doute de vôtre gout puisque vous les applaudissés ; je conviens même que la plus grande partie sont excellents, mais il faut beaucoup d'attention sur soy-même pour les pratiquer sans rien risquer. » L'on vint avertir qu'on avoit servi le diner. Ma mere se leva pour passer dans la salle à manger, nous la suivimes, nous y trouvasmes une partie des personnes qui avoient accoutumées d'y venir. Mon cousin se mit d'abord entre ma sœur et moy ; et, quoyqu'il fut encore fort jeune, il nous servit l'une et l'autre parfaitement bien, ne nous laissa manquer de rien. Il êtoit dans une si continüelle occupation qu'il en suoit à grosse goutte, et n'avoit point encore mangé quand on servit l'entremest. Ma sœur, qui s'en apperçut comme moy, luy deffendit de nous servir davantage, il mangea quelques bouchées avec beaucoup de precipitation, et continua ses attentions jusqu'à la fin du repas. Pendant le diner ma mere avoit proposé à des dames et à des messieurs qui êtoient à sa portée une partie de Pharaon pour l'apres dinée. Quand on fut sorti de table, on passa un moment dans le jardin, où l'on resta tres peu à cause de la chaleur, et en rentrant ma mere fut d'abord à la salle du jeu où tout se trouva prest. Comme j'ignorois cette partie, je me trouvay tres peu d'argent, et ma sœur encore moins. Je luy en offris, elle l'accepta, je luy demanday ce qu'elle voulloit et si cent louis suffiroient pour elle ; m'ayant dit que ouy, je priay nôtre cousin, en luy donnant ma clef, de m'aller chercher deux cents louis, sçavoir cent pour ma sœur, et cent pour moy. « C'est à dire que vous ne voullés pas que je joüe longtemps, me dit-il tout bas, car je n'ay sur moy que quinze ou seize louis sur moy. » Ce reproche me fut si sensible que je me levay et luy dis : « Mon cher cousin, quand vous ne seriés pas le maitre de disposer de la moitié du fonds qui est dans

ma cassette, je me brouillerois avec vous pour toujours si vous n'y preniés pas tout ce que vous jugerés à propos pour joüer aussy gros jeu qu'aucun des joueurs de l'assemblée. Je vous demande cette satisfaction pour reparation de l'injure que vous venés de faire à mes sentiments. » Il n'insista point, il m'assura qu'il alloit faire ce que je souhaittois, il partit et je me rassis aupres de ma sœur qui êtoit fort impatiente de le voir revenir pour avoir l'argent que je luy avois promis, attendu que celuy qui devoit tailler comptoit dejà les cartes en les jettant sur la table, et qu'elle contoit que les premieres tailles êtoient toujours plus avantageuses pour les pontes que les autres, attendu que le tailleur ne sçait point encore quelles sont les cartes de choix et qu'il ne peut en battant les cartes les arranger de façon qu'elles tombent toujours en perte. Mon cousin arriva pendant qu'elle me faisoit ce detail. Il me remit la bourse où il avoit mis deux cents louis. Je la donnay à ma sœur et luy dis qu'elle en contat cent pour sa part ce qu'elle fit. Pendant ce temps je demanday à mon cousin s'il avoit fait ce qu'il m'avoit promis, il me dit : « Ouy, et bien davantage, vous allés voir que je vais faire trembler le banquier. Je m'en vois mettre en face de vous au bout de la table. » Le banquier ayant dit que sa taille êtoit prête, chacun prit des cartes et mit son or dessus, car on ne voyoit point d'argent. Le cousin en prit deux sur lesquelles il mit vingt louis et vingt louis en masse pour la premiere arrivée. Ma mere fut si surprise de ce jeu par un jeune homme qu'elle luy dit : « Il me paroit, Monsieur, que vous allés vite en besogne. — Madame, c'est que je ne veux pas y demeurer longtemps. » Le banquier ayant demandé à tout le monde si le jeu êtoit fait, on luy repondit que ouy. Il commença sa taille. La premiere carte qui vint en guain, ce fut une de celles de mon cousin et par consequent il se trouva un paroli de qua-

rante louis à faire, qu'il fit en changeant de carte, et mit une nouvelle masse en avant de vingt louis ; sa seconde carte de couche vint en guain, et il se trouva par consequent deux parolis de quarante louis et une masse de vingt louis en avant qu'il ajouta, ces deux parolis etant venus en gain, il en fit le sept et va, paroly de la masse sur une carte differente et mis encore une masse de vingt louis en avant sur ces trois cartes, il gagna les deux sept elleva dont il se fit payer et fit un paroly de sa masse, de sorte qu'il se trouva encore trois cartes en parolis devant lesquelles il ne mit plus de masse parce qu'il ne restoit pas beaucoup de cartes au banquier. Il en gagna un dont il se fit payer et perdit les deux autres. Il joua d'une si grande fortune qu'il gagna dans cette premiere taille plus de 500 louis. Cela l'encouragea si fort qu'au lieu de vingt louis qu'il avoit mis sur chaque carte à la premiere taille il en mit quarante à celle cy et quarante en masse. Son jeu occupoit tellement les spectateurs qu'ils negligeoient leur propre jeu et moy toutte la premiere. Au bout de dix ou douze cartes il en vint une des siennes en guain, pourquoy il se trouva un paroly de quatre-vingts loüis à faire, qu'il fit ayant toujours ajouté la masse en avant. Ce paroly êtant venu en guain un instant il en fit le sept elleva qu'il gagna presque aussytost. Il s'en fit payer et fit le paroli de sa masse de quarante louis qu'il avoit à faire. L'ayant gagné un instant apres, sa carte de couche resta jusqu'aux quatre dernieres, ce qui fit qu'elle fut ployée deux fois, et resta pour la taille suivante. Le banquier prit de nouvelles cartes, en les battant il dit à ma mere : « Madame, si Monsieur continue à jouer comme il a fait, je vous suplie de voulloir bien faire avertir quelqu'un pour tenir votre jeu, car mes fonds ne sont pas suffisants seulement pour son guain. Voilà en deux tailles plus de quinze cents louis qu'il nous enleve, et il me paroist que si il ponte aussy heureuse-

ment celle-cy, il nous enlevera ce qui nous reste. » Il avoit mis cinquante louis sur deux cartes et cinquante en masse entre les deux. Ma [mere] le pria fort poliment de modérer son jeu afin que la partie et le plaisir dura plus longtemps. « Je connois trop, repondit-il, Madame, l'utilité de vos avis pour ne les pas suivre sur le champ. » Il retira ses cartes, son argent, et quitta le jeu. Il laissa la ployée sur la table, le banquier la gagna et notre cousin la perdit sans regret. Il vint en quittant le jeu aupres de nous. Ma sœur avoit dejà perdu plus de la moitié de son fonds, il luy offrit de quoy remplacer cette perte ; comme elle n'êtoit point sur le ceremonial avec luy non plus qu'avec qui que ce soit, elle l'accepta. Il luy donna deux pleines poignées de louis d'or sans les compter qu'il mesla parmy les siens, il m'en offrit aussy. Comme j'êtois en guain, je le remerciay, il me pria de trouver bon qu'il allat deposer son guain dans mon appartement. Je luy donnay la clef de mon coffret dans lequel il alla le porter. Il revint un instant apres s'asseoir aupres de nous, il me conseilla ; et si j'avois joué aussy gros jeu que luy j'aurois debanqué le banquier. Un besoin m'obligea de me retirer dans mon appartement, je luy laissay mon livret et mon argent. La taille commençant il ne mit qu'une carte et dix louis dessus, il la poussa jusqu'au trente elleva, qu'il gagna avant que la taille fut à moitié, il s'en fit payer avant que je fus arrivée, ce guain seul tripla mon fonds. Quand j'apperçus ainsy mon tas d'or grossy, je le gronday fort, parceque je crus qu'il avoit tiré cet or de sa poche. Ma sœur m'ayant conté le fait, j'en fus fort aise, surtout quand elle me dit qu'elle l'avoit suivy dans cette operation, mais que malheureusement elle n'avoit mis que trois louis sur sa carte, qu'elle s'êtoit fait payer au quinze elleva, n'ayant pas ozé pousser jusqu'au trente elleva comme luy. Je le remerciay et repris mon livret ; la taille suivante ne me fut pas

heureuse, de sorte qu'elle me degouta du jeu. Ma sœur qui se trouvoit en guain êtoit acharnée au jeu. Je la quittay en luy disant que j'allois porter mon argent chez moy et que j'allois revenir sur le champ aupres d'elle. Dieu en disposa tout autrement. Un moment apres que je fus entrée dans ma chambre, comme je comptois tous les louis qui êtoient dans mon coffret que j'avois renversé sur une table, et dans lequel je les remettois apres les [avoir] comptés par cinquante, j'entendis ouvrir ma porte. Sans me retourner et sans sçavoir que c'êtoit luy, je luy dis : « Laissés moy tranquile un moment. » Comme j'entendis refermer la porte sur le champ, je crus que c'êtoit une de mes femmes qui s'êtoit retirée, mais il s'approcha si doucement de moy que je ne l'entendis point. Il resta là tout le temps que je fus à compter ces louis d'or qui se montoient à plus de deux mil ; mais se douttant que j'allois immediatement me lever pour reporter mon coffret à sa place ordinaire, il me prit la teste avec ses deux mains qu'il me tourna de son côté pour me baiser à sa fantaisie. Ma surprise fut si grande que je perdis connoissance ; il me baisa quelque temps sans s'en appercevoir, mais ayant porté sa bouche sur ma gorge qu'il baisa de tout son cœur, voyant que je ne remuois pas et ne disois mot, que mes yeux êtoient fermés, il eut peur à son tour, il me prit la main gauche dans laquelle il me donna trois coups de la sienne, si bien appliqués que cela me reveilla les sens. En ouvrant les yeux je luy dis : « Quoy, monsieur, il est possible que vous me jouiés un tour semblable. Ah, vous ne m'aimés pas comme vous voullés me le persuader. — Que faut-il que je fasse, ma chere cousine. » Je luy repondis sans bien sçavoir ce que je luy disois : « Tout ce que vous n'avés point fait. » Quoyque ces paroles fussent assés claires, il n'en fit pas davantage. Je luy demanday où êtoit ma sœur ; comme il m'assura qu'elle êtoit au jeu, j'allay

fermer moy même la porte de ma chambre au verrou et luy dis ensuitte : « Pardonnés, mon cousin, j'ay a faire un moment à ma garderobe, et je ne voudrois pas qu'on nous vit ensemble pendant cette fonction. » Il me dit que j'êtois la maitresse. Je passay dans la ruelle de mon lit où êtoit la porte qui entroit dans ma garderobe, que je laissay ouverte expres pour luy laisser la liberté de m'y venir voir, ce qu'il fit au bout d'un moment. Pendant qu'il y fut, j'eus beau jeter les yeux sur sa culotte, je ne vis rien qui put justiffier ce que ma sœur m'avoit dit de luy. Que vous diray-je. Enfin il faut que j'avoüe icy que je me trouvay dans un de ces malheureux moments où il n'est pas possible aux filles de resister aux mouvements de la nature, et je fus contrainte pour satisfaire les miens de dire à mon cousin : « Ma sœur m'a dit des choses de vous que je ne puis croire sans les voir. Nous ne sommes que nous deux, ainsy montrés moy cela. » Il me dit : « Ma chere cousine, sortés d'où vous êtes et je vais vous convaincre de la verité. » A peine fus-je sortie de la porte qu'il me prit à brasse corps et me jetta sur mon lit. Je luy dis : « Que voullés-vous faire, mon cousin. — Non seulement je veux vous faire voir ce que vous avés envie de voir, mais je vais vous le faire sentir. » En disant cela, il m'avoit troussée et écarté les jambes de façon qu'il parvint à ses fins et moy aux miennes. Je fis cependant les façons ordinaires, je le trouvay mieux partagé que mon maitre à dessiner que je ne regrettay plus tant, contant que mon cousin le remplaceroit. Quand il eut fait son affaire qu'il doubla, il me leva de dessus le lit ; je le gronday d'abord et bouday un petit moment, mais je ne pus le voir raccommoder mon lit sans l'aller ayder. Il me demanda pardon. J'avois trouvé ce qu'il m'avoit fait si bon que nous fimes la paix qui fut cimentée par un nouveau temoignage d'amour. Comme j'êtois dans un etat à ne pouvoir luy rien refu-

ser, je le laissay faire ce qu'il voulut ; il s'acquitta de son devoir cette fois-là aussy bien qu'il avoit fait les deux autres fois. Il est vray cependant qu'il ne fut pas si vif dans son execution. En me relevant, je luy dis d'entrer dans ma garderobe et luy montray la porte qui en sortoit en luy disant : « Comme il y a dejà quelque temps que nous sommes icy, si il survenoit quelqu'un, je ferois la dormeuse et je vous metterois dehors par cette porte qui en decendant le petit escalier vous conduira dans la cour. » Il applaudit à cet expedient et me dit que cette porte nous pourroit être d'un grand secours pour nous voir la nuit, si je voullois luy accorder cette grace-là. L'on sçait qu'en amour il n'y a que le premier pas qui coute. Comme je l'avois fait, je luy dis que je ferois tout ce qui dependeroit de moy pour luy faire plaisir. Dans le meme instant nous entendimes cogner à ma porte. Je le mis dehors par ma garderobe et luy dis d'attendre un moment. J'allay sur le champ en maronnant ouvrir ma porte ; j'y trouvay ma sœur qui me dit qu'elle êtoit ruinée depuis que je l'avois quittée. Je luy demanday, comptant m'en debarrasser, si elle voulloit de l'argent. « Je le veux bien, dit-elle, mais il faut auparavant que j'aille à ta garderobe. » Je l'y conduisis, elle y resta un temps infini et me demanda ce qu'estoit devenu notre cousin. Je luy dis que je ne l'avois point vu, elle me repondit : « Peu de temps apres que vous avés sorti du jeu, il a disparu et je ne l'ay point revu ; j'ay cru qu'il vous avoit suivye. — Non, assurement. — Il me paroit, me repartit-elle, qu'il a beaucoup d'attention pour toy et je t'estimerois fort heureuse s'il êtoit ton mary. — Je vous ay dit, ma sœur, que je ne voullois pas me marier. — He bien, si tu ne veux pas te marier, il peut être ton amant, tu peux compter qu'il te baisera bien. Il a, je crois, un des plus beaux instruments qu'ait produit la nature. Si j'en avois autant à ma disposition, je m'estimerois fort

heureuse, mais M. de … n'en a pas plus long que cela, en me montrant environ quatre poulces de long, et n'a ny force ny vertu, au lieu que je crois le cousin plein d'ardeur et pour tout dire un excellent fouteur. » Le cousin entendoit cette conversation qui, quoyqu'elle fut à son avantage, l'impatientoit autant que moy. Je ne pus cependant prendre sur moy de luy demander si elle avoit bientost fini et, comme elle vit que je ne repondois rien à ce qu'elle me disoit des vertus qu'elle attribuoit au cousin, elle me dit : « Tu me parois bien indifferente pour luy, as-tu jetté les yeux sur quelqu'autre, avouye-moy la verité. — Je ne suis pas, ma chere sœur, encore decidée sur cette demarche, elle me paroist toujours si delicate que les suittes m'en effrayent et m'en font perdre l'envie, cependant je vous diray que, si j'estois determinée à faire cette folie, j'aimerois mieux la faire avec luy qu'avec un autre. — Tu ne peux mieux tomber, me repartit-elle, car si je ne craignois de te faire du tort, je t'assure que je le prendrois pour mon amant. — Vous pouvés le prendre, je ne m'y oppose pas, mais si vous ne finissés pas bientost, je vais vous fausser compagnie. Je suis lasse d'être sur mes jambes. » Cela la determina à se lever et à rentrer dans ma chambre, où je luy dis : « Voullés-vous aller reprendre du poil de la bête, je m'en vais vous prêter cinquante louis. » Elle me dit : « J'aime mieux, si tu veux, nous rejouir ensemble. — Je le voudrois bien, luy repartis-je, mais je ne suis que de sang, cela m'a pris au jeu tout de bon cette fois, et c'est ce qui m'a obligée de le quitter. — Sur ce pied, donne moy cinquante louis, je vais retourner au jeu et nous nous divertirons une autre fois. » Je les luy donnay sur le champ. Quand elle fut sortie, je fus à la garderobe où je trouvay encore le cousin qui n'êtoit pas moins las que moy de la garde qu'il avoit montée que de la conversation qu'il avoit entendüe. Il me dit : « Ma chere

cousine, je suis bien obligée à madame vôtre sœur des bonnes dispositions où elle est pour moy, mais elle me paroist avoir trop de temperament pour que je voulus entreprendre d'entrer à son service, quand je ne vous aurois pas donné mon cœur. » Je le priay de ne jamais luy faire connoitre les sentiments où il êtoit pour elle et d'eviter les occasions de se trouver à portée qu'elle luy decouvrit les siens, que c'estoit le moyen de conserver son estime et son amitié, au lieu qu'en succombant à ses volontés, il s'exposeroit, s'il manquoit à la satisfaire, à l'avoir pour sa plus crüelle ennemie. « Ma chere cousine, me dit-il, je n'en doutte point, mais j'eviteray ce malheur avec tant de soin que je ne compte point en jamais courir les risques. » Quoyque je ne m'ennuyasse point avec luy, comme je craignois qu'il ne vint encore quelqu'un me voir, que d'ailleurs il êtoit nuit, je le priay de se retirer par la porte de ma garderobe, ce qu'il fit. Quand il fut parti, comme je me sentis extremement mouillée, je me visittay et me trouvay toutte en sang : la force des secousses que j'avois essuyée jointe à la grosseur de son instrument. Je sonnay, ma Gouvernante vint la premiere. Je luy dis le cas où j'êtois. Elle me dit que je n'en devois point être allarmée, que c'etoit la nature qui cherchoit à se debarasser de ce qu'elle avoit d'impur, qu'apres cette evacuation je me porterois à merveille et que j'en serois plus belle. Elle apella mon ancienne femme de chambre qui me changea de linge et m'en donna un qu'elle m'enseigna à mettre, ce que je fis. Il m'incommoda pendant quelque temps, mais je m'y accoutumay. Je demanday si le jeu êtoit fini, ma femme de chambre me dit que non, j'y allay, j'y trouvay ma sœur qui avoit un peu retabli ses affaires, je luy demanday si elle avoit oublié que monsieur son epoux, à son retour de chasse, seroit bien aise de souper ; elle me dit que non, mais qu'elle ne s'en iroit que

lorsque la partie finiroit. Il vint dans ce moment un gentilhomme luy dire que monsieur son mary l'attendoit, elle fut obligée de partir sur le champ ; cela me faisoit voir que, quoy qu'elle eût bec et ongle, elle ne put resister à cet ordre. Cette soumission et cette contrainte me deploisoit infiniment et ne faisoient que fortiffier les sentiments où j'êtois de demeurer toujours fille. Peu de temps apres qu'elle fut partie, le jeu finit et il ne resta de la compagnie que ceux qui devoient souper avec nous, où nous passames aussitost qu'on eût averti que le souper êtoit servi. Je mangeay beaucoup parceque j'avois grand appetit. Quand il fut fini je me retiray chez moy où je me couchay sur le champ ; comme j'êtois extremement fatiguée tant des journées precedentes que de celuycy, je m'endormis jusqu'au lendemain matin. Lorsque je m'eveillay, je me trouvay baignant dans le sang ; je sonnay aussitost, mes femmes vinrent, je dis à celle qui m'avoit accommodée la veille l'etat où j'êtois ; elle me dit qu'elle alloit chercher de quoy y pourvoir, elle revint un instant apres avec plusieurs chauffoirs qu'elle me mit bien chaudement entre les jambes, et une chemise blanche qui me fit grand bien. Ma Gouvernante survint et me dit qu'il falloit que je garde le lit pendant quelques jours ; sur ce que je luy dis que j'en serois bien fachée, elle alla chez ma mere aussytost qu'elle fut eveillée, et luy compta comme elle voulut l'etat où j'êtois, elle y ajouta que si je me levois cela pourroit m'occasionner une perte continuelle et peut-être une decente. Ma mere qui connoissoit le danger de ces accidents accourut dans mon appartement et me dit : « Mademoiselle, je vous deffends de sortir de votre lit sans ma permission, il ne vous manquera de rien, pas meme de compagnie, car j'auray soin de vous en envoyer pour vous desennuyer. » Je la supliay de n'en rien faire, parce qu'elles me seroient plus à charge qu'elles ne pourroient me faire de plai-

sir. « Quoy ! si je vous envoye vôtre cousin, luy ferés-vous refuser la porte. — Plustôt qu'à un autre, Madame, parce qu'il ne manqueroit pas de me faire quelques plaisanteries qui ne seroient certainement pas de mon gout. — Sur ce pied, Mademoiselle, je ne vous envoyeray personne, mais je vous deffends de vous lever que je ne vienne vous le dire. » Apres cela elle se retira et me laissa dans une consternation infinie. Je ne sçavois pas comment je pourrois faire informer mon cousin de mon indisposition ; le parti de luy ecrire me vint vingt fois dans l'idée, mais la reflection et le risque que je trouvois dans cette demarche m'empêcherent de le prendre. Mon esprit etoit dans une agitation continuelle. Mon indisposition s'êtant declarée au diner de ma mere où on ne me vit point, le bruit s'en repandit partout dans l'apres-diner, et il parvint heureusement jusqu'à mon cousin qui vint sur-le-champ me voir. J'avois prevenu ma premiere femme de le faire entrer au cas qu'il vint ; comme elle se trouva à son arrivée elle l'introduisit dans ma chambre tout aussytost. D'abord il s'approcha de mon lit, me demanda ce que j'avois, je luy dis tout hault : « On me veut faire accroire que je suis malade, et pour que je le croye, on m'oblige à garder le lit. » Je renvoyay ma femme de chambre et luy deffendis de laisser entrer qui que ce soit, de dire pour excuses que je reposois. Cette fille etoit avec moy des mon enfance et etoit, comme je la crois encore, fort dans mes interêts ; des qu'elle fut sortie je dis à mon cousin :

Dites-moy quelle bisarerie,
Si ce n'est point folie,

de me gêner ainsy,
J'ay plus d'appetit,
que de devotion,

C’est vôtre leçon,
qui m’a mis en sang.
Je n’ay pas prevu ce malheur,
me dit-il en soupirant,
Est-ce que le sang vous fait peur,
à votre âge,
comme au mien,
ce seroit manquer de courage,
et n’estre bonne à rien,
Si vous voullés bien,

J’y vais mettre un appareil,
qui y fera merveille,
Helas ! cousin, menagés-moy,
Auriés-vous le cœur,
dans l’etat où je me vois,
de me donner de vôtre ardeur,
des preuves contraires à ma guerison,
et pour satisfaire vôtre passion,
augmenter ma blessure ;
Fiés-vous à moy, cousine,
Le jus de ma pine,
guerira cette egratignure.
Fais ce que tu voudras,

mais previens l’embarras,
où me jetteroit l’enflure.
Retire-toy, je te conjure,
et par une sage retraitte,
ne laisse point mon ame inquiette,
Precaution inutile,

J’ay souvent ouï dire,
que touttes les filles,
qui souhaittent qu’on se retire
sont toujours surprises,
et les plus tost prises ;
Agis-en donc à ta fantaisie,
et satisfais ton envie,

Sur le champ il me baise
Entre ses bras il me presse,
et me dit : Un bon chasseur
et un bon fouteur,
ne craint ny feu, ny carnage,
Ne crois point que le ravage,
qui se trouve à ta motte,
m’empêche de secoüer la culotte,
Leve le cul aussy fort que moy,
Ah ! morbleu je decharge sans toy.
Quel malheur, cousine,
Vous êtes dans l’erreur cousin,
A peine ay-je senti votre engin,

agir dans ma machine,
que sur le champ,
le doux epanchement ;
de l’ardeur de mes sens,
m’a causé un plaisir infiny,
Si cela est ainsy,
dans un moment d’icy,
nous recommencerons.
Je prenderay si bien mes mesures,

qu'ensemble nous partirons,
Et si je puis, je vous jure,
de meme, nous acheverons,
Je le veux bien, j'en tombe d'accord,

mais souvenés-vous encore
que cette precaution,
peut de nôtre passion,
Interrompre le cours,
et nous brouiller pour toujours.
Pour quoy, cousine,
me tenir ce langage,
Je couperois ma pine,
si elle me causoit ce dommage.
Que dites-vous, cousin,
Ce seroit bien un autre malheur,
qui d'un eternel chagrin,
saisiroit mon cœur ;

Pour chasser ces idées facheuses,
prenons une leçon amoureuse,
me dit-il
en me mettant dans la main
son superbe engin,
Ah ! qu'il est difficile,
de resister au plaisir charmant,
que cause un pareil instrument.
Je le laissay faire,
tout ce qu'il voulut,
A force de remuer le cul,

et moy le derriere,
nous finimes ensemble la carriere.

Il en fut si content,
que sans prendre garde au sang,
dont il êtoit tout plein
il me porta la main
sur les têtons
Qu'il trouva fermes et ronds,
il les baisa cent fois,
aussy bien que mon minois,
Apres quoy en tapinois,
sans faire le sournois,
il me dit que le lendemain,
il continueroit le meme train,
Des qu'il fut parti,

je me levay sans bruit,
et m'êtant examinée,
je trouvay ma chemise gatée,
ainsy que mes cornettes,
D'excuses peu embarassée,
je dis à mes soubrettes,
que sans refflection,
m'êtant essuyé le mirliton,
j'y avois porté la main,
Cela suffit, me dirent-t'elles,
ce n'est point du venin,
Nous allons, Mademoiselle,
reparer dans l'instant,

cet accident,
Une fut sur le champ,
m'en chercher du blanc,
dont elles me changerent,
puis elles se retirerent.

Ma mere avant son souper vint me voir et me demanda comment je me portois ; je luy dis : « A merveille. — Cela continue-t-il toujours, me repartit-elle, avec la meme abondance. — Madame, je le crois. — Il vous faut du repos et de bons alliments. Madame, dit-elle à ma Gouvernante, je vous recommande que rien ne luy manque, et veillés surtout qu'elle ne se leve point. » Croyant ôter cette inspection à ma Gouvernante, je luy dis : « Madame, il suffit que vous me l'ordonniés pour que j'execute de point en point ce que vous desirés. — Demain, me dit-elle, je viendray vous voir ; et si cela continue, crainte que cela ne vous affoiblisse, on tachera d'y remedier. — Madame, dit-elle à ma Gouvernante, faites-la souper tout presentement afin qu'elle se repose apres. — Madame, repartit ma Gouvernante, elle est dans un continuel assoupissement, toutte l'apres-midy elle n'a fait que dormir. Le repos pour les jeunes personnes est bon en tout temps et surtout dans ces moments. » Elle m'embrassa comme à l'ordinaire et puis elle s'en retourna chez elle. D'abord qu'elle fut partie, ma Gouvernante me fit apporter à souper et m'excita le plus qu'elle put à manger. L'exercice que j'avois fait m'avoit tellement ecœurée que je bus trois ou quatre coups de vin pour me ranimer avant de pouvoir manger. Ma Gouvernante s'en apperçut et ne m'en dit mot ; au contraire elle me poussa à continuer en me disant que l'evacuation que je faisois m'affoiblissant, il falloit par la bonne nourriture et le bon vin reparer les [forces] que je perdois. Je bus presque ma bouteille en mangeant à proportion, de sorte

qu'elle me quitta fort contente en me disant : « Vous n'avés, Mademoiselle, à present pas besoin d'ecrire à vos parents, vous vous portés bien. » Pour l'obliger à se retirer je me tournay du côté de la ruelle, apres luy avoir souhaitté le bonsoir. Je m'endormis peu de temps apres et ne me reveillay que fort tard le matin. Ma Gouvernante et mes femmes de chambre êtoient entrées deux fois dans ma chambre sans m'eveiller, et c'etoit la troisième qu'elles y venoient comme j'ouvrois les yeux. Elles me demanderent d'abord comment je me trouvois ; je leur dis assés bien, que j'avois reposé fort tranquillement ; Cela me parut leur faire plaisir.

Je ne sçais si le vin excelent,
les mets succulents,
ou l'exercice du jour precedent,
m'avoit emeu les sens,
mais je baignois dans le sang,
et quand je decouvris mon lit,
l'on auroit en verité dit,
que c'etoit une femme,
qui alloit rendre l'ame,

à la suitte d'un accouchement,
aussy facheux que violent ;
Je n'avois plus de couleur,
à l'incarnat de mon teint,
avoit succedé une paleur,
qui denottoit pour certain,
que ma vigueur,
êtoit prête à s'eteindre ;
Ma Gouvernante,

femme prudente,
me dit qu'il n'y avoit rien à craindre,
mais fut aussitost,
compter en peu de mots,

et sans mistere,
à ma mere,
l'etat facheux,
et douloureux,
où elle m'avoit vu,
Ma mere aussitost accourut,
et vit par elle-même,
comme j'êtois blême,
Sans paroitre allarmée,
elle me fit changer,
mon humeur enjouée,
qui ne m'avoit point quittée,
ne pouvoit la rassurer,

Quand je fus couchée,
tout le monde elle renvoya,
et me dit : « Ce n'est pas cela,
avoüe moy la verité,
tu te lassois d'être fille,
tu as voulu tâter de la quille,
et ton amant sans charité,
t'a ainsy maltraittée ;
Ma mere, luy repondis-je,
quand je verrois un prodige,
de beauté et d'amour,

j'aimerois mieux perdre le jour,
que de me reduire comme je suis,

pour un plaisir sitost fini,
Non, ma mere,
Je suis encore toutte entiere,
ma sœur m'a instruitte,
et satisfait ma curiosité
C'est un plaisir sitost passé,
et j'en crains tellement la suitte
qu'il ne me tente pas.
Dieu te conserve, mon enfant,
ces bons sentiments,
tant que tu les auras,
tu n'auras aucun embaras,
Si le Seigneur par sa bonté,

te renvoye la santé,
Il mettra le comble à ma felicité ;
Je vous suis, chere maman,
bien obligée assurement,
Surtout ne vous attristés pas,
et ne m'inquiettés pas,
je crois tout arresté ;
Le fait merite d'être veriffié,
viens ma chere fille,
que je visitte ton mirliton,
Cela est inutile,
il est plus sec qu'un maron,
de Lyon

Sur cette assurance,
pleine d'esperance,
Je te quitte jusqu'à demain ;
N'ayés plus d'effroy,
soyés aussy tranquile que moy,
Je seray demain
plus güaye qu'un hermite,
qui a dans sa cassemite,
beaucoup de butin,
force bon vin,
et une nonain,
dont à son gré,
Il veriffie le sexe,

soit apres dinés,
ou apres soupé,
Sans toucher cependant à l'annexe,
car par humilité,
Il n'oseroit pas,
Entreprendre un tel cas,
ayant êté cathechisé,
Par St. François et St. Augustin,
qui aimoient le sexe feminin,
non comme les enfants d'Ignace,
qui condamnent que face à face,
on donne à la nature,
ce qu'elle demande,

Et qui trouvent l'ouverture
du devant,
trop large, et trop grande,

pour leur instrument.
Cette disgretion,
vous fait juger, chere maman,
que ma guerison,
est l'ouvrage d'un moment.
A vôtre age en sçavoir dejà tant,
cela est surprenant ;
Les livres sont d'habiles gens,
Il ne faut que de la memoire,
et du bon sens,

l'on me fait accroire,
que j'ay de l'un et de l'autre magasin,
pour en fournir à mon voisin.
Servés-vous en utilement,
Ma chere enfant,
dans le commerce de la vie,
rien n'est plus charmant,
et plus divertissant,
que d'heureuses reparties,
que de sçavoir à propos,
dire de bons mots,
jamais on n'ennuye
avec ces talents

l'on passe agreablement
son temps,
C'est avec la liberté,
a quoy j'aspire,
Car tout autre etat en verité,
me paroist un martire ;

Conserve, ma chere fille,
cette liberté,
tu seras bien gentille,
si jamais entestée,
de quelque mechant drille,
tu gardes ta virginité,
sans grille.

Apres ces avis ma mere s'en alla, et me fit bien

plaisir, car j'attendois mon cousin qui arriva un instant apres. Il me demanda comment je me trouvois ; je luy dis ce qui m'êtoit arrivé, l'emeute que cela avoit causé dans la maison. Il me dit : « A present le grand mal est passé, il n'y a plus rien à craindre, ainsy il faut continüer notre jeu jusqu'à extinction de chaleur naturelle. » Il me plaisoit trop pour le dedire en rien. Je me pretay à tout ce qu'il voulut. Son ardeur fut si grande pendant douze ou quinze jours qu'à la fin il tomba sur les dents et renonça à la partie. Il tomba malade si serieusement qu'en peu de temps l'on craignit pour sa vie. La crainte de tomber dans son etat, faute de continuer l'ordinaire auquel il m'avoit accoutumée, me fit jetter les yeux sur un jeune seigneur courtaut, mais caré, qu'on nommoit communement le Bacha. Je fus trompée dans ce choix : il êtoit trop chargé de cuisine, et sa besogne êtoit lente et sans vigueur. Cependant je le garday quelque temps, et j'aurois pu le garder davantage sans une avanture qui luy arriva. Un jour comme nous êtions en faction j'entendis fraper à ma porte ; il etoit plus de douze heures et demy du soir. Je le mis dehors par la porte de ma garderobe, dont il sçavoit l'usage, il avoit un petit bout de bougie à sa main. Une femme qui venoit d'exposer un enfant nouveau né dans cet escalier, ayant entendu du bruit, s'en

fut dire au suisse : « Monsieur, il y a un monsieur qui vient de porter un petit enfant dans cette porte ; si vous voullés y aller vitement vous le trouverés encore. » Le suisse y courut, effectivement il y trouva le Bacha qui n'ayant pas vû cet enfant l'avoit fait rouller deux ou trois marches ; il etoit à le raccommoder lorsque le suisse arriva, sans le connoitre, luy demanda : « Que faites vous là, camarade. » Le Bacha, interdit de cette parole, luy dit que, croyant que cet escalier conduisoit à des commodités plus propres que celles d'à côté, il y avoit monté et qu'en decendant, il avoit trouvé cet enfant à ses pieds. Le suisse luy dit : « A d'autres, cela est bon à dire pour le discours, prenés toujours votre enfant, et reportés-le où vous l'avés pris. » Il eut beau jurer, il en falut passer par là ; il prit cet enfant entre ses bras. Quand le suisse l'en vit chargé, il luy dit qu'il ne s'agissoit pas [que] de cela, qu'avant que de sortir, il falloit qu'il vint parler à Madame. Ce discours le fit trembler, il tira le suisse à part, car il s'êtoit amassé bien du monde autour de luy, et luy dit, en luy donnant quelque argent, qu'il aimoit mieux le porter chez le commissaire. Le suisse ayant la patte graissée y consentit et l'ayant mis dèhors par la grande porte le laissa aller où il voulut. Comme il y avoit plusieurs gens qui le suivoient, il fut contraint de porter cet enfant beaucoup plus loing qu'il n'auroit voulu. Au detour d'une rüe, ayant rencontré le guet, le sergent luy demanda où il alloit porter cette enfant. Il fut si surpris de cette nouvelle question que n'ayant pas repondu sur le champ au sergent, il le fit arrester et conduire chez un Commissaire auquel il conta en particulier l'avanture telle qu'elle êtoit, à l'exception de ce qui m'interessoit. Apres luy avoir donné quelque argent le Commissaire le renvoya et se chargea de l'enfant. Il recommanda au guet de le reconduire chez luy en assurant le sergent qu'il auroit pour boire. Le Bacha

entendant cet ordre le pria qu'il n'en fut rien et luy donna un ecu pourboire, à condition qu'ils le quitteroient à la porte, ce qu'ils firent volontiers. Cette avanture le degouta tellement qu'il a été plus de deux ans sans revenir au logis. Mon maitre à dessiner qui avoit êté malade, y revint dans ce temps ; je m'en servis fort utilement et non contente des jours qu'il venoit pour me donner mes leçons ordinaires, je luy disois les jours et les heures où il pouvoit venir me voir par la porte de la garderobe. Un jour qu'il y êtoit venu, quand j'en eû tiré le service qu'il avoit coutume de me rendre, je le renvoyay par la même porte. Comme il êtoit au milieu de l'escalier, mon cousin qui s'êtoit trouvé un peu mieux vint par ce petit escalier pour me voir. Trouvant cet homme en son chemin il luy demanda d'où il venoit ; ce pauvre maitre interdit n'ayant sceu que repondre, il le tira en bas, luy donna quelques coups de pied dans le ventre, et luy dit que si jamais il le trouvoit dans la maison il le feroit pendre. Les coups qu'il reçeut et cette menace luy firent tant d'impression que je ne l'ay jamais reveu depuis. Le cousin apres cette expedition remonta et fit assez de bruit pour que je l'entendis. Il est vray que dans ce moment je ne pensois pas à luy ; j'allay cependant à ma garderobe ; mais avant d'ouvrir la porte, je demanday qui est-ce qui y êtoit. Il me repondit que c'etoit luy, je luy ouvris sur le champ et luy fis des caresses sans nombre auxquelles il repondit à merveille. Comme il y avoit longtemps qu'il jeunoit, qu'il avoit bon appetit, il en prit autant qu'il voulut ; je le laissay faire sans contradiction. Quand ce grand feu fut appaisé, il me conta ce qui luy êtoit arrivé avec un homme qu'il avoit trouvé dans l'escalier de ma garderobe. Quoyque je ne pus doutter que ce ne fut avec mon pauvre maitre, je ne luy en dis mot, au contraire, je luy dis qu'il y avoit quelques jours qu'une de mes femmes y avoit trouvé un ivrogne qui y êtoit

venu cuver son vin et qui luy avoit fait grand peur, cela passa ainsy. « Cette porte, reprit-il, a bien sa commodité, mais je la crois sujette à bien des inconvenients et comme elle ne sert qu'à vous je voudrois qu'elle fut toujours fermée et j'aurois un passe-partout qui serviroit pour aller et venir suivant les occasions. » Cet avis me parut bon, je luy dis que je m'en servirois. Comme il êtoit tard, je le priay de se retirer, ce qu'il fit, apres avoir bu, comme l'on dit, le vin de l'etrier, et m'avoir promis de venir le lendemain par la voye ordinaire et commune. Mon indisposition êtoit passée il y avoit du temps, mais il m'en êtoit survenüe une autre qui devoit durer plus longtemps. Je n'ay jamais sceu au juste à qui je devois l'attribuer ; soit à mon cousin, à mon maitre de dessin ou au Bacha. Quoy qu'elle fut considerable elle ne paroissoit pas encore beaucoup ; cependant ma mere, soit qu'elle fut avertie par ma Gouvernante ou par la seconde de mes femmes que mes chemises êtoient toujours d'une grande propreté, vint un matin avant sept heures dans ma chambre, elle n'avoit sur elle qu'une simple robe de chambre. A son arrivée, m'êtant eveillée elle me dit : « Ne pouvant dormir dans mon lit, je viens icy passer un moment pour causer avec toy, fais-moy place », laissant tomber sa robe de chambre sur le parquet. Je me retiray sur l'autre bord du lit sans cependant sçavoir son intention. Peu à peu elle s'approche et en causant de choses indifferentes elle fit semblant de s'endormir en me prenant entre ses bras ; peu à peu elle decendit ses mains sur mon ventre. Ce fut pour lors que ses attouchements differents me firent juger qu'elle soupçonnoit quelque chose de mon etat. Apres m'avoir bien tâtée, elle me dit :

Comment, mon amie,
Voicy une furieuse bosse,
Est-ce que tu serois grosse,

Vous me paroissés bien ebaÿe,
luy dis-je,
prenant beaucoup sur moy,
seroit-ce un prodige ;
Si vous ne l'aviés jamais été de moy,
Je ne serois pas dans cet embarras ;

Je t'ay predit le cas,
qui en est le Pere,
C'est un mistere
qui ne se dit pas,
avant que le fait ne soit averé ;
Il n'est que trop certain,
ce chagrin m'êtoit reservé ;
He bien, c'est mon cousin,
He bien, faut l'epouser ;
Non, je ne veux point me marier,
Cecy te couvrira d'infamie,
et moy aussy pour la vie ;
Vous me la baillés belle,

Les fautes sont personnelles,
à l'avenir je prendray mes precautions,
de façon
que je n'y seray plus attrapée,
Ah ! ma chere enfant, que ta destinée
sera malheureuse,
si tu ne prends pas un mary,
Ce seroit la peine la plus rigoureuse,
dont je pus être punie ;
De combien es-tu grosse ?

De quatre mois et demi
C'est peu de chose,
Il faut à quelqu'amy

en donner l'endosse,
si de ton cousin,
tu es degoutée,
Ce n'est pas mon dessein,
Quelle est donc ton idée ?
C'est d'accoucher incessament,
Mais il faut le temps ;
Cela est bien entendu,
lorsqu'il sera venu,
et que je seray debarassée,
ma porte sera toujours fermée,
si bien et si fermement,
que le plus tendre amant,

n'en aura jamais l'entrée facile
qui l'auroit cru,
qu'à mon age une fille,
eut conçêu,
Sans avoir rien vêu,
La perte de sang que j'ay eu,
êtoit l'outrage,
fait à mon pucelage,
Et je ne me suis abandonnée au plaisir,
que sur ce que j'ay ouï dire,
qu'une fille sans regle,
ne se trouvoit jamais hors de regle.
Ce principe faux

est le sujet de mes maux,
dont je regarde la fin,
comme celle de mon chagrin ;
Mais apres cela que deviendras-tu,
il faut faire une fin.
Je vivray de mon revenu,
Et me divertiray du soir au matin ;

Si tu sçavois, ma fille, comme moy ce que c'est qu'une fille qui n'a point d'appui, tu prendrois bien vite un parti. — Le mien est tout pris, je veux rester fille toutte ma vie et vivre dans la liberté que je me suis proposée ; et pour eviter les poursuittes que je pourrois essuyer à l'avenir, je suis d'avis de rendre mon avanture publique. — Ce seroit assurement pecher contre le bon sens, et voulloir absolument passer pour une abandonnée. Ce n'est point là mon idée, je ne l'ay jamais êté ; la curiosité a fait mon crime. Je sçais à present à peu de chose pres à quoy m'en tenir, je me flatte que je ne vous donneray jamais de chagrin de la même nature. — Je le souhaitte, ne fais confidence de ton etat à personne ; quand nous serons à peu pres au terme, l'on prendra des mesures pour que personne n'en ait connoissance. D'icy au temps, comme vos couleurs diminueront, mettés-vous un peu du petit pot afin que l'on ne s'apperçoive point de vôtre paleur ; voyez votre cousin comme à l'ordinaire, mais ne faites aucun exces, car je suis sure que c'est là ce qui l'a rendu malade. Elle me quitta apres cela, en me promettant cependant son assistance quand il en seroit temps. Quoyque j'eus bien voulu luy cacher mon etat, elle prit si bien la chose que je fus bien aise qu'elle la sçeut. Des que nous nous trouvions seules, elle m'en parloit toujours, ce qui faisoit que j'evitois de me rencontrer seule avec elle. Le cousin ne manquoit pas tous les jours à me venir voir, et quoy-qu'il me vit et me

maniat à sa fantaisie, il avoit si peu d'experience qu'il ignoroit mon etat et me disoit tous les jours : « Mon Dieu, que je serois aise si je pouvois vous faire un enfant. » Je luy demandois pourquoy ; il me repondoit aussytost : « C'est que si vous êtiés grosse une fois, bongré malgré il faudroit bien que vous m'epousiés. J'iray tant de fois qu'à la fin je trouveray l'endroit. » Effectivement il y travailloit avec tant de violence et d'acharnement qu'il retomba malade tres dangereusement. J'êtois accoutumée à un ordinaire si fort que je ne pus soutenir un jeûne bien long. Un jeune abbé grand, bien fait et vigoureux, d'ailleurs prince de l'empire, m'êtant venu voir un jour comme je finissois ma toilette, me fit beaucoup de compliments sur ma beauté et tous les agrements qu'il remarquoit en moy. Effectivement ma gorge qui êtoit un peu gonflée passoit pour être admirable et un chef-d'œuvre de la nature ; elle fit un effet si violent sur luy qu'aussitost qu'il me vit seule, sans reflection aux risques qu'il courroit, il me sauta au col et me baisa tant qu'il voulut. Ces baisers m'emurent de façon que je le laissois faire sans pour ainsy dire me deffendre, mais quand je m'apperçus qu'il voulloit pousser les choses plus loing, je conservay assés de presence d'esprit pour luy dire : « Du moins allés fermer la porte, si vous ne voullés pas me perdre et vous aussy. » Il ne fit qu'un sault et revint portant devant luy un membre aussy gros et aussy long qu'un jeune etalon. Tout autre que moy en auroit eû peur, mais il me fit tant de plaisir à la vûe que je ne me deffendis qu'autant qu'il le faloit pour augmenter son envie et luy faire croire que c'êtoit ma premiere folie. Il êtoit effectivement si transporté d'amour et me poussa cet instrument avec tant de fureur que lorsqu'il se retira il le trouva tout en sang et moy aussy. Il en avoit jusqu'à ses petites manchettes. Apres l'avoir grondé je luy deffis la batiste pour qu'on ne la luy vit

pleine de sang et la luy mis dans sa poche. J'avois ouvert ma porte crainte que quelqu'un ne la trouvast fermée ; il voulut cependant un moment apres, malgré le mal qu'il s'êtoit fait et à moy aussy, recommencer, je luy dis que j'allois crier s'il me tourmentoit davantage. Comme je vis que, malgré ce que je luy disois, il s'y preparoit, je sonnay, mes femmes de chambre qui survinrent l'obligerent à renguainer son compliment. Il me dit qu'il ne me pardonneroit pas ce tour ; Je luy dis qu'il faloit vivre plus d'un jour. Il comprit bien ce que cela vouloit dire et, voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour ce jour-là, il prit congé de moy. Ce ne fut pas sans peine que je le vis partir car malgré le mal qu'il m'avoit fait, il m'avoit causé tant de plaisir que je regrettay beaucoup qu'il se fut en allé sitost. Je n'avois personne avec qui me consoler, la patience êtoit le seul parti que j'avois à prendre. Je dis à mes femmes que quelque chose m'avoit prise, elles me changerent aussytost ; l'ecoulement êtoit si violent que je craignis, quand je vis la chemise que je quittay, qu'il ne m'eut blessée. Apres cela j'êtois au desespoir de l'aveu que j'avois fait à ma mere ; je me disois en moy-même : sans cela elle y auroit êté trompée comme les autres, car si je fais une fausse-couche, personne ne le sçaura. Je regardois dejà comme un bonheur d'avoir êté blessée, mais j'etois dans l'erreur et mon enfant tenoit trop bien pour qu'il put être detaché avant son temps. Ma mere sçeut peu apres l'accouchement qui m'êtoit arrivé, ce qui me fit penser que c'êtoit ma seconde femme qui l'instruisoit de mes actions, car j'etois sure de la fidelité de mon ancienne. Elle vint me voir avant midy et me dit : « J'ay apris avec plaisir que vous êtiés accouchée ; si cela est, ma chere enfant, je m'en rejouis. Tenés-vous donc à present sur vos gardes, vous pouvés vous vanter de m'avoir fait une belle peur, et je crois que vous n'en aviés pas eû

moins que moy ; il faut doresnavant bien prendre vos precautions. » Je l'assuray que si Dieu permettoit que ce ne fut qu'un retard qui causa ma peur, je ne tomberois jamais dans le cas où je m'êtois cru. Elle s'en retourna tout de suitte. Comme je passois pour être incommodée, je mangeois seule dans ma chambre. Je n'avois pas fini de manger que l'abbé arriva. J'ordonnay qu'on desservit, ce qui fut fait. Quand nous fumes seuls, je luy reprochay sa barbarie ; sans être surpris de mes reproches il me dit que son amour pour moy êtoit si violent qu'il êtoit tout prest à recommencer, mais avec plus de precaution ; qu'il avoit apporté un pot de pommade pour me graisser l'entrée et son membre enorme ; l'ascendant qu'avoit sur moy l'aspect d'un pareil instrument fit que je le laissay faire tout ce qu'il voulut. Il en prit jusqu'à ce qu'il luy refusa le service, et je dois la justice à l'abbé de dire que c'êtoit un rude ouvrier qui, depuis ce jour, n'en laissa passer aucun sans me payer sa rente, pas même celuy que j'accouchay. Je luy avois declaré quelques jours auparavant que je me croyois grosse ; mais comme il ne croyoit pas la poire si mure, tous les jours il secouoit regulierement le poirier. Enfin le jour que j'accouchay, comme il êtoit en faction, soit que les secousses qu'il me donna avançassent mon accouchement, les eaux percerent avant qu'il eut fini son operation. Comme il se sentit inondé, il me dit : « Vous ne nierés pas cette fois que vous n'ayés eu du plaisir. » Je fis sur le champ un si grand cri qu'il se retira pour lors, et l'enfant êtoit au passage. Mon ancienne femme de chambre etant survenüe, je luy dis d'envoyer sa compagne en ville de ma part et de revenir sur le champ, ce qu'elle fit, mais la coquine ne sortit point sans aller dire à ma mere qu'il y avoit apparament quelque chose de nouveau qu'on ne voulloit pas qu'elle sçeut, puisque ma femme de chambre luy êtoit venüe donner une

commission de ma part pour l'ecarter. Ma mere, qui se doutta de la verité, luy dit qu'elle êtoit folle, que cependant elle luy etoit obligée de son attention ; qu'elle allat faire sa commission et qu'à son retour elle vint luy parler avant de rentrer chez moy. Cette fille donna dans le paneau, ma mere vint peu apres chez moy. Je m'êtois trouvée forcée de dire à ma confidente l'etat où je me trouvois. Cette fille ayant veu l'enfant au passage l'avoit tiré fort adroitement et l'avoit mis entre les mains de monsieur l'abbé, qui n'en êtoit pas peu embarassé, mais qui le fut bien davantage quand il vit entrer ma mere, qui luy dit : « Monsieur est sans doutte l'auteur de ce chef-d'œuvre. » Il êtoit si interdit de ce qu'il voyoit qu'à peine à ses yeux il ajouttoit foy et ne put proferer une parole. Ce qui acheva de le jetter dans une consternation etonnante, c'est lorsqu'il m'entendit dire à ma mere que oui. Ma mere, qui êtoit violente et tres haute, luy dit d'un ton qui prouvoit sa colere,

Monsieur, vous me ferés raison,
de cet affront,
a cela il repondit : Madame,
Je ne chercheray point d'excuse,
au fait dont on m'accuse,
car je la crois inutile,
Mademoiselle votre fille,
sachant fort bien,
qu'à cet enfant je ne pretends rien ;
Ma mere, quel imposteur,
Sur mon honneur,
Il n'y a pas une heure,

qu'il luy donnoit à têter,
J'en conviens et ne puis le celer,
mais il ne s'en suit pas de là,
que je sois pere de cet enfant-là,
Monsieur, de gré ou de force,
Il faut vous en charger
Madame, si vous employés la force,
Il faudra ceder,
Sur cette matiere,
dans l'etat où je suis,
je ne veux point d'affaire
Je feray sans bruit,
tout pour vous faire plaisir,

Donnés moy seulement le loisir,
en me debarrassant de cet enfant,
de me rajuster,
Cela ne peut se refuser ;

Pendant qu'il se rhabilloit, ma gouvernante arriva avec tout ce qui m'êtoit necessaire et à l'enfant. Quand il eût fini sa toilette, il auroit bien voulu s'evader ; ma mere, qui s'apperçut de son dessein, luy dit : « Monsieur l'abbé, quoyque vous ayés êté assés fin pour m'attraper et ma fille une fois, vous ne le serés pas assés pour nous attraper une seconde, Vous ne sortirés point d'icy que vous n'emportiés vous-même cet enfant. » Il ne pouvoit se resoudre à cette charge, mais la crainte qu'il avoit que ma mere n'eclatat l'y determina. On luy dit qu'on feroit tenir un fiacre à la grande porte, qu'on metteroit l'enfant dans une corbeille, bien endormi, et qu'à la brune tombante, il la prendroit sous le bras et la porteroit dans le carosse et chargeroit quelqu'un de sure d'en

faire prendre soin comme il convenoit, et proportionnellement à son amour et à sa qualité. Comme c'êtoit le seul moyen de sortir d'embaras, il consentit à tout ce qu'on voulut et s'en acquitta dignement. Comme il ne pouvoit cependant digerer ce tour innocent que les conjonctures rendoient pour luy desagreables, avant de sortir il dit à ma mere : « Permettés moy, madame, en faveur de l'obeissance que j'ay pour vos ordres, de vous dire que

Mademoiselle vôtre fille,
qui est si gentille,
Est la plus fine matoise,
que je connoisse,
que c'est une Grivoise,
qui dans sa mortoise,
a le secret,
de vous sucer un paquet

Jusqu'au sang,
Monsieur, si cela est ainsy,
vous ne devés point être surpris,
de luy avoir fait un enfant ;
S'il êtoit bien à moy,
il n'auroit sur ma foy,
vu le jour,
que dans trois mois d'icy,
Il arrive chaque jour,
des faits dont on est etourdi ;
Madame, je le sçais par experience,
Prenés donc patience,

Si comme vous le dites
vous êtes innocent,

Quand cette avanture m'auroit êté predite,
Je croirois manquer de bon sens,
Si j'adoptois cet enfant ;
Comme il sortoit je luy dis :
N'allés plus, prince de l'Église,
lever la chemise,
aux Grivoises,
ce sont de fines matoises,
qui pourroient à l'avenir,
vous faire repentir
plus d'un jour

de mepriser ainsy,
Le fruit de vos amours,
Pensés-y.

Il prit la corbeille sans dire mot et s'en alla. Ma Gouvernante l'accompagna jusqu'au carosse et entendit qu'il dit au cocher de le mener chez luy. Ma mere pendant ce temps s'êtant approchée de mon lit me fit une mercuriale pleine de bonté, qui me fit bien sentir qu'elle connoissoit parfaitement touttes les foiblesses auxquelles la nature a assujeti nôtre sexe ; elle me recommenda sur touttes choses de ne me point chagriner, afin que je fus plutost retablie. Comme il ne me manqua rien, qu'il ne me survint aucun accident et que je n'avois d'autre inquiettude que de faire un nouvel amant, au bout de quinze jours je me trouvay si bien retablie que ma mere convint qu'elle ne m'avoit jamais vue plus jolie. J'allay peu de jours apres aux spectacles où je vis la plus belle jeunesse de la cour de Paris. Comme mon cousin etoit toujours malade et qu'en amour les absents ont toujours tort, je jettay les yeux sur un certain Vautencourt, grand garçon bien fait, brave,

plein d'ardeur et de feu. Soit qu'il s'apperçut que je le regardois ou qu'il fut touché de ma beauté, il s'aprocha de ma loge et me fit son compliment sur ma maladie et sur mon retablissement. Je luy dis : « Monsieur, il me paroist que l'un et l'autre vous sont indifferens, puisque je n'ay eu aucune nouvelle de vous. » Il me repondit : « Mademoiselle, c'est par respect et crainte de vous incommoder, parceque dans ces etats la tranquilité est ce qu'il y a de plus avantageux pour les malades. — He bien, Monsieur, vous n'aurés plus cette excuse à l'avenir. — Mademoiselle, me dit-il, puisque vous me permettés, j'iray des demain vous assurer de mon respect et de… » Je l'empêchay d'achever en l'interrompant et luy demandant des nouvelles de mon cousin parceque je craignis qu'il n'eut laché le mot d'amour qui auroit êté reporté à ma mere par une Dame qu'elle m'avoit donnée pour m'accompagner. Il ne me quitta point pendant tout le spectacle. Il vint plusieurs autres seigneurs me voir aussy dans les entre actes ; aucun à la vüe ne me faisoit autant de plaisir que luy. Le spectacle fini, il me conduisit à mon carosse et me serra plusieurs fois la main en me donnant le bras. Je revins au logis fort contente de ma soirée par l'esperance d'avoir le lendemain un amant nouveau. Il ne manqua point à sa parole, et ma seconde femme de chambre alla avertir ma mere de son arrivée. Comme elle sçavoit à peu pres le temps qu'il falloit pour en venir aux prises, elle ne se pressa pas de venir et elle arriva justement comme il êtoit à la moitié ou environ de sa premiere seance. Ayant trouvé la porte fermée, elle frapa de façon que je ne pus doutter que ce ne fut elle. Il n'est pas difficile de juger de la colere et de l'embaras où j'estois, cependant prenant sur moy, apres l'avoir fait sortir par ma garderobe, je fus luy ouvrir, luy disant qu'accablée par un mal de teste, je m'êtois jettée sur mon lit. « Et moy je viens pour vous dire qu'il

faut que vous sortiés d'icy des aujourd'huy ; Votre commerce me fatigue. — Je vous suis bien obligée, Madame, vous me faites un vray plaisir. » Apres cela elle sortit, je fermay ma porte et courus à mon amant qui leva l'appareil apres lequel il êtoit. Il s'en acquitta dignement. Je luy dis la nouvelle du jour, il m'en parut bien aise. Quand j'eus tiré de luy tout ce que j'en pû, je le mis dehors par la porte ordinaire et luy dis de decendre en bas, parceque je ne pensois pas que celle d'en bas êtoit fermée. En le quittant j'allay chez ma mere à qui je demanday où elle souhaittoit que je fus. Elle me dit : « Une Grivoise comme vous ne manque jamais d'azile, vous avés une maison à loüer, elle sera bientost meublée, en attendant allés vous en à Versailles loger dans mon appartement. » Je la remerciay et partis sur le champ sans penser au pauvre Vautencourt que je croyois chez luy, et qui êtoit enfermé entre les deux portes où il resta le reste de la journée et la nuit suivante ; car la fille de garderobe me voyant partie ne fut que le lendemain matin vuider ma chaise. Comme elle en prenoit le bassin, elle entendit du bruit de l'autre côté de la porte par où elle le vuidoit ordinairement ; elle demanda qui êtoit là. Comme elle vit qu'on ne luy repondoit pas, elle fit le tour pour voir du côté de la cour qui pouvoit être dans cet escalier. En ayant trouvé la porte fermée elle alla avertir du monde et dit qu'il y avoit un voleur dans l'escalier. Chacun y courut, on en ouvrit la porte d'abord du côté de la garderobe, on n'y vit personne, mais êtant decendu l'escalier on trouva le cavalier à la porte d'en bas. Le plus hardy l'accola, mais il fut terrassé dans l'instant, il cria à luy. Le grand nombre l'accabla ; cependant la porte d'en bas s'êtant ouverte il se debarassa et se seroit sauvé si les portes d'entrée n'avoient êté fermées. Il fut arresté et conduit à l'appartement de ma mere qui, quoy-qu'il fut plein de sang, le reconnut

d'abord sans en faire semblant. Elle dit : « Mettés cet homme en liberté sans luy rien faire, il me paroist qu'il a êté assés chatié pour ne pas revenir sitost icy. » Je sceus cette nouvelle dès l'apres midy, je soupçonnay le fait aussytost qui me mortiffia infiniment. Mon cousin qui êtoit retabli vint me voir ce jour-là et me fit oublier cet accident. Au bout de quatre jours Vautencour vint me voir. Mon cousin êtoit avec moy pour lors, ce qui fit que sa visitte fut fort courte ; il fit epier le moment qu'il sortit. Des qu'il en fut averti il revint, il me conta toutte son avanture. Je fis ce que je pus pour l'en consoler, et luy tous ses efforts pour me persuader qu'il n'y pensoit plus. Je menois la vie du monde la plus heureuse. J'avois arrangé mes visittes de façon que celuy-cy ayant eu la nuit n'avoit point la journée qui se trouvoit partagée entre deux, sçavoir un le matin et l'autre l'apres midy. Chacun avoit son jour et son heure fixée. Quand il arrivoit quelques changements, je les avertissois, je ne manquois point d'amants. J'en avois dans tous les etats, excepté la robe et les moines qui ne m'ont jamais tenté. J'en avois de Princes, de Ducs, de Marquis, comtes et barons, dans l'eglise, l'ordre de Malthe, dans les Suisses, les Saxons et les Dragons. On ne m'a jamais vu dire non aux gens de bonne façon, mais cela se passoit avec precaution. Je n'avois de mauvais temps que celuy de mes couches ; j'aurois trouvé vingt peres pour un à mes enfants. J'en fis six en moins de cinq ans, qui sont tous venus à bien. Les unes servent Dieu et les autres le Roy avec distinction. La liberté qui s'est trouvée chez moy, jointe à l'appologie que le prince de l'Église a fait de moy sans compter sa mesavanture, m'ont fait surnommer La Grivoise. Je tiens à honneur d'en meriter le nom. Si quelque femme veut me le disputer, elle n'a qu'à parler : à coups de cul ou de ver, je suis prête à luy faire têste et à la faire convenir

Qu'une vraye Charoloise,
souffle la linotte,
aussy bien qu'une bourguignotte,
et que les Comtoises,
qui levent si bien le cu,
n'ont pas les mouvements plus drus.

FIN

Si cet histoire a le bonheur de réjouir le Lecteur, il pourra voir dans un petit suplement quelques avantures qui ne sont pas moins recreatives, qui n'ont pu entrer dans ce volume, n'étant arrivées que depuis qu'il est fait.

Supplément

Al'histoire

De la Grivoise du temps

ou de la Charoloise

Avis.

Si j'ay fini mon histoire sans y comprendre les avantures qui sont dans ce suplement, c'est parce qu'elles ne m'êtoient encore point arrivées ; elles n'en feront pas moins de plaisir, je compte, au Lecteur, et le persuaderont j'espere que je suis veritablement Grivoise, que je jouis des plaisirs sans interruption et toujours avec choix ; que si le deduit me plait c'est autant par le plaisir que je suis sure de procurer à mes amis que pour ma propre satisfac-

tion. La preuve en est certaine dans la façon dont je sçais m'assortir, ne tombant jamais dans la crapule, c'est ce qu'il verra par la suitte de ces avantures. Mon histoire finit par le defi que je fais à quelque femme, ou fille que ce puisse être de me disputer le titre de Grivoise, m'offrant de luy faire tête à coups de vere, ou à coups de Cul ;

Soufflant aussy bien la linotte,
qu'une bourguignotte,

et en bonne Charoloise,
levant le Cul,
plus dru,
Qu'une Comtoise,

C'est autant que je puis m'en souvenir là, les dernieres paroles. Elles sont intelligibles, mais je veux en donner des preuves authentiques par des faits recents, tant pour la satisfaction du Lecteur que pour la mienne propre.

Supplément à l'histoire De la Grivoise du temps

J'ay dit sur la fin de mon histoire que j'avois eu six enfants. Je n'en ay point nommé les peres parceque je dois convenir que j'aurois pu me tromper dans le choix que j'en aurois fait, mais il m'arriva une avanture si risible à l'accouchement du dernier, que j'ay obmis dans mon histoire, que je crois ne pouvoir mieux commencer ce suplement qu'en la racontant telle qu'elle est.

Un de ceux qui se croyoit le pere de l'enfant que je portois et qui effectivement etoit un de ceux qui y avoit travaillé le plus regulierement, m'étant venu voir le matin du jour que j'accouchay, me trouvant dans mon lit, me fit mils caresses qui ne me permirent pas de luy refuser ce qu'il exigea de moy, quoyque j'eus senti quelques mouches. Je consentis donc à ce qu'il voulut, j'y trouvay même beaucoup de plaisir, il me parut par la prompte recidive qu'il me fit qu'il y en trouva aussy. Cette seconde scene finie modera son feu et avança sans doutte mon accouchement ; car à peine êtois-je remise dans mon lit sur le bord duquel il m'avoit attirée, pour m'exploiter plus à son aise et avoir dans cette operation plus d'avantage, et luy assis dans le fauteuil qui êtoit à côté, qu'il me prit un fremissement par tout le corps. Comme ce n'êtoit pas la premiere fois qu'en pareil cas j'avois senti ce tremblement, je sonnay ma femme de chambre qui êtoit dans ma confidence. Apres luy avoir dit l'etat où je me trouvois, je la chargeay d'avertir mon accoucheur qui vint peu de temps apres ; il me tâta d'abord le poulx qu'il trouva, quoyqu'elevé, embarassé. Il me dit que si je voullois accoucher heureusement et être bientost debarassée, il faloit absolument qu'il me fit une saignée. J'y consentis, on aporta sur le champ tout ce qui êtoit necessaire, entre autre une bougie allumée pour eclairer à me saigner. Le Monsieur qui êtoit dans le fauteuil à côté de mon lit se chargea de la tenir. Mon accoucheur m'ayant bandé le bras plaça la main de celuy qui tenoit la bougie où elle devoit être pour luy servir utilement à me piquer, ce qu'il fit fort adroitement ; mais malheureusement comme il etoit extremement courbé, un des côtés de sa grande peruque quarée êtant tombé sur la bougie, le feu y prit d'abord. Celuy qui tenoit la bougie se retira et s'etouffoit de rire, ce qui ne dura pas longtemps ; car l'accoucheur m'ayant quitté le

bras qu'il me tenoit de la main gauche jetta sa peruque derriere luy qui tomba justement sur la tête de celuy qui y avoit mis le feu et luy brula tout un côté de cheveux qui etoient extremement poudrés et essencés et si ma femme ne luy avoit pas mis la tête dans ses jupes entre ses cuisses, il en auroit êté tres incommodé. Mais un malheur, comme l'on dit, n'arrive jamais sans l'autre, ma femme de chambre croyant le feu des cheveux eteint comme il l'êtoit effectivement, sans prendre garde si elle n'en avoit point autour d'elle, elle troussa sa premiere jupe et courut à la garderobe chercher des peignes et de la poudre pour donner au Monsieur dont les cheveux êtoient en partie brulés. L'air qu'elle fit en allant et venant alluma le feu qui êtoit autour d'elle, de façon que lorsqu'elle fut entrée dans ma chambre elle se trouva presque tout en feu. Celuy à qui elle avoit eteint le feu de la tête courut derriere elle et luy coupa adroitement tous les cordons de ses jupes, mais comme elle les tenoit levées par devant si hault qu'elle nous montroit tout ce qu'elle portoit, craignant que le feu n'endommageast sa piece du milieu, elle se seroit laissée etouffer par la fumée si ce meme Monsieur s'êtant tourné de son côté, apres luy avoir rabatu sa chemise, ne l'avoit forcée à quitter ses jupes et jupons. Mon chirurgien qui m'avoit repris le bras malgré le chagrin que luy causoit la perte de sa peruque d'honneur, êtant tête nüe, ne put s'empêcher de rire de ce spectacle que je puis assurer être tres particulier et qui me frappa si fort que je ne pus retenir les ris qu'il me causa. Cela suspendit pour un moment l'evacuation de mon sang, ce qui fit dire à mon accoucheur : « Que diable Mademoiselle, si vous vous moqués de moy et que vous ne voulliés pas laisser venir vôtre sang, je vous promets que vous n'accoucherés pas d'aujourd'huy et que je m'en vais chercher une autre peruque. » Celuy dont les cheveux etoient bruslés

en partie luy disoit mils invectives, à quoy mon accoucheur ne repondit autre chose : « Monsieur, plaignés-vous, vous avés raison, vos cheveux reviendront et dans quinze jours il n'y paroitra plus ; mais il me faut au moins vingt louis pour avoir une autre peruque, et je n'en ay pas le premier sol. » J'entendis à merveille ce que cela voulloit dire, je l'assuray que je luy en donnerois volontiers une autre. Tout cela ayant calmé un peu mes sens, ma saignée se termina fort heureusement, il me fit renfoncer dans mon lit et me demanda la permission d'aller chercher une autre peruque. Je luy dis que si on pouvoit luy epargner cette peine je l'envoyrois chercher volontiers. Il me repondit que cela se pouvoit pourvu qu'on luy donna une carte. On luy en rapporta une et ayant ecrit dessus son adresse, ma femme de chambre se chargea de l'envoyer chercher. On luy raporta un moment apres un petit bonnet aussy court que l'autre êtoit ample. Quand celuy qui avoit eu les cheveux brulés vit ce bonnet, cela renouvella sa colere et luy fit dire à l'accoucheur : « Voilà, M. le chirurgien, des peruques comme vous en devriés toujours avoir, et si vous en aviés eû une semblable, j'aurois encore mes cheveux. — Consolés vous, Monsieur, dit l'accoucheur, vous n'en avés que la moitié de bruslé. — Ah bougre ! dit-il à mon accoucheur, n'es-tu pas content, tu te moques encore de moy. » Mon accoucheur qui êtoit naturellement guay et que l'assurance que je luy avois donné de luy payer sa peruque l'avoit remis dans son assiette naturelle, luy dit : « Monsieur, je suis en verité bien mortiffié de l'accident qui vous est arrivé et à moy aussy, mais pour vous en consoler et me le faire totalement oublier, si vous voullés attendre icy une demye heure seulement, je vais vous mettre un enfant beau comme le jour entre les mains. » Il accepta le remede à son chagrin, que mon accoucheur luy proposa. Cette convention faite, l'accou-

cheur demanda une bouteille de vin d'Espagne. Quand on la luy eut apportée, il la deboucha : ayant pris un des grands vers fins qu'on avoit apporté contre l'usage ordinaire apres l'avoir gouté, il choisit le plus grand vere qu'il me presenta tout plein et me le fit boire ; il en donna un pareil à son compagnon d'infortune qui le but, il remplit son vere qu'il vuida avec precipitation et qu'il remplit encore plus vite pour le faire boire à ma femme de chambre qui fit d'abord quelques difficultés et qui cependant executa l'ordonnance du medecin qui par ce quatrieme grand vere ayant vuidé la bouteille luy dit : « Mademoiselle, il faut pourvoir à en avoir icy une toutte prête pour y avoir recours en cas de besoin, et je vous assure qu'avant qu'il soit peu il y aura icy du nouveau. » Je m'assoupis un instant, je me reveillay, sur le champ le vomissement me prit si subitement que je ne pus que me retourner du côté du fauteuil dans lequel je vomis sans faire reflection que ce monsieur pouvoit s'y être remis. Il reçut donc sur son habit, sa veste et dans [la] brayette de sa culotte toutte la bille que je vomis. Ce nouvel accident lit rire l'accoucheur et moy aussy mais chagrina beaucoup le receveur que cet incident nouveau mettoit absolument hors d'etat de sortir de chez moy en plein jour. Il se retira du fauteuil pour s'essuyer avec des serviettes qu'on luy donna et mon accoucheur prit sa place. Il mit sa main dans mon lit pour me tater, me dit-il, et voir s'il pourroit me mettre bientost en travail. Quand il eut fait ce qu'il falloit pour connoitre ce qu'il m'avoit dit, comme je sentis qu'il arrestoit son doigt du milieu en me chatouillant où il n'avoit que faire, m'estant venu dans l'instant un flot de bille, je luy lachay la fusée dans le milieu du visage dans le môment qu'il ouvroit la bouche pour me parler. Il fit une grimace si extraordinaire et des lamentations si particulieres que les efforts que je fis en riant me firent percer les eaux. Je l'ap-

pelay à moy ; quoiqu'il n'eut point encore bien essuyé son visage, il vint me secourir et le fit si à propos qu'en moins de trois minutes il m'accoucha d'un gros garçon qu'il remit suivant sa parole à celuy qui luy avoit si heureusement cedé sa place et luy dit : « Monsieur, si vous n'êtiés pas le pere de ce bel enfant, vous en seriés le parein. » Il m'accommoda avec touttes les precautions imaginables et aussy adroitement que la plus habile sage femme. Ma femme de chambre pendant ce temps avoit accommodé mon enfant. Quand je fus entierement accommodée, mon accoucheur me demanda ce que je voullois faire de mon enfant et si je voullois luy en confier le soin. Je luy dis qu'il me feroit plaisir de s'en charger. Il me dit qu'il alloit l'envoyer chercher par une personne aussy sure que luy même, qu'il le sortiroit dans sa robe sans que personne s'en aperçut. Je luy donnay vingt louis d'or : « Voicy, Monsieur, pour votre saignée, votre peruque brulée et votre accouchement. » Il me remercia beaucoup et, comme il se disposoit à sortir, le Monsieur qui avoit eu part à touttes les scenes de cette journée l'appela et luy donna vingt autres louis, en luy disant : « Voilà, Monsieur, puisque vous dites que je suis le pere de cet enfant, les deux premiers mois que je vous paye d'avance, et dans deux mois je vous en donneray autant à condition que vous ferés prendre grand soin et que vous garderés sur cela un secret inviolable. — Que me dites-vous, Monsieur, je me laisserois plustost decapïter que de jamais parler de choses semblables. » Il sortit fort content, revint un moment apres avec sa gouvernante qui etoit au fait de semblables commissions, il luy montra la porte de loing. Comme on l'attendoit et qu'elle avoit êté depeinte, on luy remit le depost sacré dont elle se chargea avec touttes les precautions que peut et doit prendre une femme entendue dans ce negoce. Peu de temps apres qu'elle fut sortie, mon accoucheur ren-

tra et me dit : « Mademoiselle, pour vous faire accoucher heureusement je vous ay fait boire un grand vere de vin d'Espagne, cela a eu un succes favorable, je juge qu'il est à propos que vous en buviés un second à present pour reparer les forces que vous avés perdues et pour provoquer touttes les vuidanges. Il est à propos que Monsieur en boive un aussy à la santé de la mere et de l'enfant nouveau-né. Pour moy je serois bien faché de n'en pas boire un grand coup pour m'ôter le gout de la bille que vous m'avés vomie, Mademoiselle, non seulement sur tout le visage, mais encore dans la bouche. Quant à Mademoiselle, elle a des raisons pour en prendre une pareille dose. — Et quelles raisons, luy dis-je, croyés-vous qu'elle puisse avoir. — Quand ce ne seroit, Mademoiselle, que pour la remettre de la peur qu'elle a eue de voir prendre le feu à sa chapelle ; vous avés vu, Mademoiselle, avec quelle precaution elle l'a decouverte pour eviter ce malheur. Dans une autre circonstance je ne puis vous cacher que j'en aurois ri de tout mon cœur et que cette avanture m'en auroit sans doute procuré d'autres ; mais uniquement occupé à vous soulager, mon esprit occupé uniquement de ce soin n'a jamais pensé à profiter d'un hazard aussy heureux. — Est-il possible qu'à votre age vous pensiés encore à cela. — Mademoiselle, il est vray que j'ay pres de soixante ans, mais l'abstinence que je fais de ces plaisirs me soutient en etat d'en tâter quand il m'en prend envie. — Je crois, luy dis-je, qu'il est inutile de sonner, que l'orrage est bientost passée. — Quand le jeu me plaist, Mademoiselle, me repondit-il, les comedies que je joue ont toujours trois actes, dont le dernier fait autant plaisir que le premier, et quelquefois davantage parce qu'il est plus long. — Oh ! pour cela, je crois ce que vous me dites, Monsieur l'accoucheur, et que même il est si long que vous ne pouvés l'achever. — Vous êtes, Mademoiselle, la maitresse de

dire sur cela ce que vous jugés à propos, mais je vous suplie de faire reflection que les gens de nôtre pays ne sont pas accoutumés à recevoir de pareils affronts, et pour prevenir de pareils accidents sçavent se fortiffier le cœur avec de bonne liqueur telle que celle que voicy que je vais boire à votre santé. » En disant cela il emplit le verre de ma femme de chambre qu'il luy fit boire au pied de mon lit, apres s'en être longtemps deffendüe. Je crois même qu'il n'en seroit pas venu à bout si, pour finir leur debat, je ne le luy avois ordonné, apres quoy il s'en alla. Celuy qui se croyoit le pere de l'enfant et qui luy en avoit payé les deux premiers mois d'avance luy recommanda de nouveau d'en avoir beaucoup de soin, ce qui me fit presumer qu'il le pouvoit être, ce que je n'oserois cependant certiffier.

Cette couche fut si heureuse pour moy qu'au bout de huit jours je me trouvay en etat de travailler sur nouveaux frais, ce que je fis cependant avec beaucoup de moderation pendant plus de six semaines, ayant fixé le nombre de leçons que je pouvois recevoir à quatre par jour et à trois seulement pour la nuit. Il est vray que celles de la nuit me fatiguoient infiniment plus que celles de jour parceque les premieres ne duroient qu'un instant et que celuy qui me donnoit à luy seul celles de la nuit, faisant l'ouvrage à trois, me tenoit souvent plus longtemps. Cela ne m'empêcha pas de me retablir parfaitement et de me trouver en etat de profiter au carnaval suivant de tous les plaisirs des spectacles et des bals qui se donnent à Paris. Il m'y arriva une avanture qui merite si bien icy sa place que je croy faire plaisir au Lecteur de l'y inserer. Ayant apris un jour qu'il y avoit un grand Bal à l'Opera, apres avoir paru à la Cour jusqu'à neuf heures du soir, je rentray chez moy heureusement sans être suivie de personne, je dis à ma femme de chambre de confiance de me deshabiller, ce

qu'elle fit, je luy dis tout de suitte de me donner la plus mauvaise de ses robes, ce qu'elle fit par obeissance et sans sçavoir mon dessein. Quand je l'eus endossée, je luy dis de fermer en dedans la principale porte de mon appartement et les autres par où on y pouvoit entrer ; comme j'etois à une petite porte par où je pouvois sortir, je luy dis d'eteindre mes bougies et d'en garder seulement une à la main pour me venir joindre. Cette fille, vouée à l'obeissance, fit ce que je voulus. Apres avoir eteint sa lumiere je sortis la premiere. Je luy recommanday de bien fermer la porte dont je luy donnay la clef que j'avois prise. Quand elle eut fait, je la pris sous le bras et luy dis : « Mon enfant, tu ne scais pas où nous allons, je veux te mener au Bal de l'Opera ce soir, mais je ne veux point y être reconnüe, ny que tu la sois non plus. Mene-moy où l'on prend des chaises à porteurs pour nous conduire au Bureau des voitures, tu marcheras la premiere et nous feras atteler un carosse à quatre chevaux, afin que nous soyons plustost arrivées. » Elle executa ce que je luy dis, mais contre mon attente il se trouva un Monsieur dans le Bureau qui attendoit un second pour aller à Paris, qui, lorsqu'il vit ma femme de chambre demander un carosse, luy demanda si elle etoit elle quatrieme dans le carosse. Luy ayant repondu ingenuement qu'elle n'êtoit qu'elle deuxieme, le commis, quoyqu'il eut reçeu son argent, luy rendit un ecu de trois livres et luy dit : « Mademoiselle, Monsieur montera dans votre carosse. » Quelques instances qu'elle put faire, il en falut passer par là et, quand le carosse fut pres, nous nous embarquames. En sortant de ma chaise, je ne la payay point, comptant que ma femme de chambre y avoit pourveu. Comme nous allions partir un des porteurs vint à la portiere, qui me dit : « Ma bonne Princesse, qui est-ce qui me payera. » Je ne pus m'empêcher de dire avec vivacité à ma femme de chambre pourquoy elle

n'avoit pas payé ma chaise avec la sienne, elle me repondit d'un air soumis qu'elle n'avoit payé ny l'une ny l'autre ; elle donna trois livres au porteur qui fut tres content et qui nous souhaitta touttes sortes de prosperités. Quoyque je fus infiniment plus simplement habillée que ma femme de chambre, le ton dont je luy parlay fit penser à ce Monsieur qui ne manquoit pas de bon sens, qu'assurement j'êtois audessus d'elle. Le discours du porteur de chaise, quoyqu'assés ordinaire dans la bouche de ces sortes de mercenaires, le confirma tellement dans cette idée qu'il me parla toujours avec beaucoup de respect et de retenüe. Notre carosse s'arrêta à Sevres comme c'est l'usage ; je profitay de ce moment pour decendre et me debarasser d'un fardeau liquide qui me pezoit infiniment. Je dis à ma femme de chambre comme si c'etoit mon amie que je la priois de decendre pour m'accompagner. Ce Monsieur me dit : « Mademoiselle, si je ne craignois de vous être suspect, en vous offrant mes services, j'aurois prevenu la priere que vous faites à Mademoiselle, et je vous aurois presenté ma main. — Monsieur, luy repondis-je, je vous suis obligée de votre politesse, mais il y a des cas où les services des Messieurs comme vous ne peuvent nous être d'aucune utilité, et au contraire dont la presence nous seroit tres prejudiciable. A Dieu ne plaise, me dit-il, Mademoiselle, que je voulus vous gêner en rien. » J'allay faire mon affaire qui ne fut pas longue par la vive expulsion que je fis de ce qui m'incommodoit. Nous remontames aussytost dans le carosse et nous continuames notre route, quand le cocher fut expedié. Nous arrivames à la place du Palais Royal à onze heures sonnées. Ce Monsieur s'offrit de nous conduire où nous allions. Je luy dis que c'etoit dans le Palais Royal ; effectivement nous y entrames pour luy ôter tout soupçon. Quand ma femme de chambre eut perdu de vue le carosse qui le conduisoit à son au-

berge, nous primes un fiacre et nous montames dedans. Je ne voulus point d'abord aller chez ces fameuses loueuses de masques et de dominos. J'envoyay ma femme de chambre une qui ne me parut pas avoir grande presse, elle luy demanda à voir ce qu'elle avoit de plus beau. Quand elle eut choisi ce qu'elle crut pouvoir me convenir, elle les fit aporter à mon carosse par la maitresse. Je choisis le plus riche qu'elle avoit pour ma femme de chambre et luy dis que pour moy j'en voullois un d'un taffetas brun maron tout uni ; elle me dit qu'elle n'en avoit point. Je luy demanday combien de temps elle me demandoit pour en faire un, elle me dit qu'il luy faloit au moins une heure et demie. « Soit, une heure et demie. Avés vous un lit où je puisse me reposer ce temps sans être vue de personne. — Ouy, Madame, me repondit-elle, et deux plustost qu'un ; donnés vous la peine de decendre. » Je la suivis entortillée dans mes coeffes, je traversay sa boutique et son arriere boutique sans prendre garde à qui que ce soit ; elle me fit monter au premier par un escalier assés noir, où je trouvay une chambre tres propre et un tres bon lit sur lequel je me jettay sans façon en arrivant. Je luy demanday ensuitte si l'on ne pourroit point avoir quelques biscuits et du vin muscat ; elle me dit : « Madame, je vous demande quartier pour un quart d'heure pour donner mes ordres à votre Domino ; ensuitte, Madame, je vous feray venir tout ce que vous souhaittés. » Comme je sentois la necessité de ce qu'elle me dit, je n'insistay point malgré le besoin que j'avois de manger. Heureusement que la fatigue du carosse dans lequel j'êtois venu de Versailles me provoqua au someil ; ma femme de chambre m'apercevant dans cette disposition prit le parti d'en faire autant, de façon que quand la maitresse eut donné ses ordres pour mon Domino elle vint pour voir ce qu'il me falloit ; mais me voyant endormie et ma femme de

chambre aussy, elle ne jugea point à propos de m'eveiller, comptant que ce repos me tiendroit lieu de nourriture et qu'il seroit assés temps de prendre un biscuit quand mon Domino seroit fait. Elle auroit eu le temps d'en faire faire quatre si elle eut attendu que je me fus eveillée de moy même ; mais en femme prudente, aussytost qu'il fut prest, elle commença par eveiller ma femme de chambre qui avoit bien plus l'air de la maitresse que moy êtant bien plus ajustée. Aussytost qu'elle fut eveillée elle me vint dire : « Madame, tout est prêt, il est une heure sonnée, voyla le temps où le beau monde entre actuellement au bal. » Ces paroles me reveillerent si bien que je me jettay à bas du lit. Je n'eus pas mis pied à terre que je sentis le besoin que j'avois de manger. Je le dis à l'hôtesse qui fit venir sur le champ une piramide de gros biscuits dont j'en mangeay deux, et bus deux coups de ving muscat. Quand ma femme de chambre en eût fait autant, je dis à la maitresse que je la priois de distribuer le reste à ses filles de boutique qui avoient fait mon Domino et auxquelles je comptois bien donner de quoy avoir des eguilles. Elle decendit un moment pour cela et revint sur le champ. J'êtois dans l'embarras de sçavoir quelle coëffure je prendrois pour n'être point reconnüe, et je consultois ma femme de chambre sur cela quand cette femme me dit : « Madame, si vous voulliés vous deguiser en negresse, j'ay d'une eau qui vous rendra plus noire qu'elles ne le sont ordinairement, sans endommager en aucune façon la beauté de votre teint, et la finesse de votre peau, qui au contraire en paroitra plus douce. » Apres en avoir fait l'experience sur le visage de ma femme de chambre et luy avoir enlevé cette noirceur par le moyen d'une autre eau avec autant de facilité qu'elle luy avoit êté mise, non seulement je m'en frottay le visage, les oreilles, le chinion du cou, la gorge jusqu'au nombril, mais encore les mains et

les bras jusqu'au dessus des coudes. A ce deguisement, qui êtoit fort, on m'ajouta des cheveux blancs et frisés par boucles, ce qui ne repondoit point du tout à la vivacité de mes yeux. Je pris un masque des plus jolis. Quand je fus prête, ma femme de chambre le fut aussytost, elle mit autant de blanc que j'avois mis de noir, de sorte qu'il êtoit moralement impossible de nous reconnoitre. Quoyque nous ne fussions qu'à deux pas de l'Opera, nôtre carosse nous y conduisit. Ma femme de chambre, en luy donnant un ecu de trois livres, luy dit que c'etoit pour boire et à condition qu'il nous attenderoit et qu'elle le payeroit gracement. Il le luy promit et nous tint parole. Nous entrames dans le bal. Chacun en arrivant vint autour de nous pour nous reconnoitre. Personne n'en vint à bout. Un seigneur que je connoissois parfaitement me prit plusieurs fois pour danser et s'attacha fort à moy. Il me suivoit partout et examinoit touttes mes demarches, mais il ne put jamais nous reconnoitre. Mes yeux le charmoient, mais ma couleur le decontenançoit, et il ne sçavoit où il en êtoit. A la fin il prit sur luy et me dit : « Beau masque, qui que vous puissiés être, je le sçauray, car je vous suiveray de si pres et vous quitteray si peu que vous ne m'echapperés pas sans que je sache à qui appartiennent les yeux qui m'ont sceu charmer et que je connois si parfaitement que je suis certain qu'il n'y en a pas de plus beaux en Europe. — Il seroit à souhaitter pour moy, Monsieur, que ce que vous dites de mes yeux fut vray, mais il est certain qu'ils vous sont entierement inconnus puisque je suis Affriquaine de nation et qu'il n'y a pas encore six heures que je suis arrivée à Paris chez Madame, qui m'a proposée de venir icy. — Vous êtes, Madame, me repondit-il, bien la maitresse de me dire tout ce que vous voudrés, mais vous ne me persuaderés jamais que je ne vous connois pas, sans cependant que je puisse vous dire qui vous êtes. » L'on

vint me prendre pour danser ; il resta avec ma femme de chambre, qui êtoit, comme je l'ay dit, beaucoup plus magnifique que moy, et luy fit plusieurs questions sur mon compte auxquelles elle repondit conformement à ce qu'elle m'avoit entendu luy dire, ce qui le mit dans une perplexité d'idées dont il a été bien longtemps sans être eclaircy. Quand j'eus fini ma danse, je le pris ; il dansa avec moy comme il avoit fait precedemment, c'est-à-dire fort bien. Quand j'eus fini, je revins à ma place ; il prit ma compagne. Pendant qu'il dansoit, un autre jeune seigneur vint aupres de moy qui, quoy-qu'il me connut parfaitement, me parla comme à une inconnüe de l'amour qu'il disoit avoir pour moy. Mon premier amant qui dansoit, s'apercevant de l'attention avec laquelle ce dernier me parloit, finit sa danse le plus tost qu'il put et vint pour reprendre sa place aupres de moy. Celuy qui y etoit ne la voulut point ceder, et cette dispute auroit eu sans doutte des suittes facheuses si je n'avois pas changé de place. Mon premier amant se trouva à côté de moy, ma compagne etoit sur ma gauche, de sorte que le dernier êtoit debout devant nous, où il etoit fort mal, car les allants et venants, sans respect pour sa qualité, tantost le faisoient tourner à droite, tantost à gauche, ce qui l'incommodoit beaucoup et qui l'interrompoit toujours dans ce qu'il me voulloit dire. L'autre me parloit plus à son aise et avec beaucoup plus de retenüe. Ce dernier, croyant que son or pourroit avancer les affaires aupres de moy, me dit : « Je n'aurois pas de regret à mil louis pour passer le reste de la nuit aupres de vous, Madame. » Je luy dis : « Monsieur, je ne sçais pour qui vous me prenés, mais je sçais bien que si j'avois envie de faire une pareile folie, ce ne seroit point l'interest qui pourroit m'y engager. — Que je serois heureux, Madame, si l'amour le plus violent et le plus respectueux pouvoit vous y determiner en ma

faveur, me dit doucement le premier. — Il n'y a rien, luy repondis-je, qui ne puisse arriver mais il faudroit nous debarasser de cet importun. » La chose n'êtoit point absolument facile, mais mon premier amant en vint à bout sans que le second put soupçonner que nous avions envie de nous esquiver de luy. Il se leva et me demanda et à ma compagne si nous n'avions pas besoin de quelques raffraichissements ; luy ayant repondu que non : « Sur ce pied, Mesdames, permettés-moy que j'en aille prendre. » Il nous quitta et chercha la plus jolie catin qu'il trouva dans le bal et luy dit : « Tiens, ma chere enfant, voila un louis que je te donne à condition que tu iras dans le moment prendre ce Monsieur-là pour danser avec toi — en le luy montrant — et s'il ne le voulloit pas, ne le quitte pas pour cela et luy dis : « Quand vous aurés dansé avec moy et que vous sçaurés qui je suis, la beauté de votre negresse ne vous retiendra pas longtemps. » Cette leçon ainsy faite, il se tint à l'autre extremité de la salle. Cette demoiselle vint tres ajustée nous saluer et nous dit : « Mesdames, il y a, je crois, assés longtemps que vous jouissés de la compagnie de Monsieur, permettés, je vous suplie, que je l'en detourne pour un moment pour faire le quatrieme d'une contre-danse, me refuserés-vous, Monsieur, ce plaisir. » Cette fille reellement etoit aimable et si bien faite qu'il demeura interdit un moment et ne sçavoit que luy repondre. Cette fille adroite profita de son embarras ; en luy prenant la main, elle luy dit : « Monsieur, vous ne serés qu'un instant, et quand vous sçaurés qui je suis, je me flatte que vous ne regretterés pas vôtre complaisance. » Cela piqua sa vanité et sa curiosité, de façon qu'il nous quitta pour aller danser avec celle qui l'en êtoit venu prier. Aussitôt qu'il fut en train de danser, mon premier amant nous rejoignit et nous dit : « Mesdames, si vous voullés profiter du moment que M de … est occupé pour

vous en retourner chez vous, vous n'avés point de temps à perdre, car s'il a une fois quitté la danse et qu'il vous rejoigne, vous ne pourrés jamais vous en deffaire. » Comme j'êtois effectivement bien aise de l'eviter, je profitay de l'avis, et nous nous evadames tous les trois sans sçavoir ny ce qu'il fit ny ce qu'il dit, quand il vint pour nous rejoindre et qu'il ne nous trouva point. Mon premier amant me demanda si respectueusement la permission de nous accompagner jusqu'où nous devions aller que je ne trouvay aucun inconvenient à le laisser monter dans notre fiacre. Il fut un peu surpris de nous voir dans cet equipage. Il nous offrit le sien qui êtoit infiniment meilleur et nous fit touttes sortes d'instances pour nous engager à y monter, que je refusay obstinement et montay dans notre fiacre à qui ma compagne dit de nous mener où il nous avoit pris. Comme il n'y avoit que deux pas, nous y fumes dans l'instant, nous decendimes, mon amant nous suivit et ne fut pas peu surpris de nous voir traverser la boutique et l'arriere-boutique et ensuitte monter dans une chambre d'une marchande qu'il ne presumoit pas que nous puissions connoitre si particulierement. Sa surprise augmenta quand il m'entendit dire à ma compagne : « Je vous prie, Madame, de voir là-bas avec la maitresse du logis ce que nous luy devons tant pour nos Dominos que je veux garder que pour le reste. Payés-la et je vous en tiendray un fidel compte. » Elle decendit aussytost, et luy profita de ce temps pour me declarer son amour dans les termes les plus forts. Comme j'êtois bien aise de sçavoir de quoy il etoit capable sans être connüe de luy, je luy dis : « Je suis si sensible, Monsieur, à touttes vos attentions que je consentirois volontiers à tout ce que vous souhaittés de moy, si j'avois un endroit où je pus vous voir, cela êtant absolument impossible chez moy. — Ah ! Madame, que dites-vous là, par la même raison vous ne voudrés

pas venir chez moy. — Non assurement, luy repondis-je. — Si j'osois vous proposer de profiter du reste de la nuit pour aller coucher à Versailles dans la plus fameuse auberge, nous y serons bien reçeus et nous pourrons faire en toutte liberté et seureté tout ce que nous vouderons. » Je luy dis que je le voullois bien à condition que ma noirceur ne le degouteroit pas, qu'il eut à se consulter sur cela parceque je ne me sentois pas la force de resister au chagrin que me causeroit son dedain s'il venoit à en avoir pour moy. Il me prit entre ses bras avec des transports etonnants, m'embrassa etroitement et me baisa même la gorge que j'avois tres noire et ferme au-dessus de ce qu'on en peut dire. Je crois même qu'il auroit poussé les choses plus loing s'il n'avoit entendu ma compagne qui remontoit. D'abord que je la vis je luy dis : « Madame, Monsieur veut nous mener à Versailles coucher ; demain nous verrons les appartements et nous reviendrons demain au soir ou apres-demain si cela vous convient. — Madame, pour peu que cela vous fasse de plaisir, il n'y a rien que je ne fasse pour vous en procurer. — Monsieur, puisque cela est ainsy et que Madame veut bien être de la partie, il s'agit de trouver une voiture tout à l'heure, afin que nous puissions arriver avant le jour. — Madame, me dit il, la voiture est toutte prête puisque j'ay dit à mon carosse de m'attendre au cul de sacq du Palais-Royal, Je ne suis qu'un instant à l'aller chercher. » Il sortit aussitost et revint un moment apres. « Madame, dit-il en arrivant, vôtre carosse est là-bas qui vous attend, et nous partirons quand vous vouderés. » Je pris congé de notre hotesse qui nous avoit bien reçeues, dont elle s'êtoit bien fait payer à la verité, ce qui m'importoit peu, et luy dis que je la verrois au premier jour de bal. Elle nous vit embarquer et entendit que le maitre du cocher luy dit : « A Versailles, et surtout grand train. » Cela luy donna des soupçons sur

nôtre conduitte qui n'êtoient pas absolument des plus mal fondés, mais dont nous nous embarassions tous fort peu. Nous arrivames à Versailles en fort peu de temps, nous descendimes à la Belle Image ; on nous donna une chambre à deux lits et une à un lit ; la chambre à deux lits êtoit destinée pour moy et ma compagne et celle à un lit pour le monsieur. On nous fit d'abord grand feu, je me chauffay avec plaisir, car il faisoit froid. Le monsieur êtant descendu à la cuisine pour nous faire aporter un morceau à manger, je dis à ma femme de chambre que je voullois eprouver de quoy le monsieur avec lequel nous etions êtoit capable, que si il êtoit un bon ouvrier, je me ferois connoitre à luy, qu'au contraire si il n'êtoit que mediocre, quand il seroit endormi je luy substituerois à ma place la negresse qui me servit, que j'instruirois de tout ce qui s'êtoit passé et ce qu'elle auroit à dire, et surtout de soutenir toujours fortement que c'etoit elle qui êtoit venüe de Paris avec luy, qu'il l'avoit baisée la nuit tant de fois, et qu'elle ne sçavoit d'où pouvoit provenir ce changement en luy. « Je croy qu'il s'en retournera encore plus vite que nous ne sommes venus et qu'il ne se ventera pas de cette avanture. Quand nous aurons mangé un morceau nous nous coucherons, mais je te prie d'estre surveillante car si, dans la premiere heure de son travail, je ne suis pas contente, tu iras sur le champ me chercher la negresse. Je luy laisseray touttes les hardes que j'ay icy, et nous nous en retournerons et luy laisserons essuyer seule la scene qu'il pourra luy faire, dont je ne crains cependant aucune suitte facheuse pour elle parce qu'il est certain qu'il ne voudra pas faire eclatter cette affaire qui ne tourneroit pas à son avantage. » Il revint, notre dejeuner le suivoit de si pres qu'en arrivant il me fit mettre à table et ma compagne. Je mangeay peu mais je bus raisonnablement et fis boire de meme celuy avec lequel je comptois

faire incessament assault. Il en avoit tant d'envie qu'il pressa le dejeuner le plus qu'il put. Comme je m'aperçu de son dessein, je le seconday si bien qu'en moins de rien nous sortimes de table. Les servantes, ayant desservi, se retirerent apres avoir demandé s'il falloit allumer du feu dans la chambre de monsieur ; je leur dis que oui et de nous laisser tranquiles parceque nous voullions nous reposer au moins jusqu'à onze heures. Quand je jugeay qu'elles pouvoient être decendües je dis à ma compagne de passer dans la chambre destinée pour le monsieur, ce qu'elle fit et nous laissa en liberté de faire ce que nous voulumes. Je choisis le lit le plus obscur pour me mettre dedans. J'avois pris soin auparavant d'eteindre les lumieres. Mon amant y fut aussytost que moy. Il me parut de belle apparence, il se mit en chantier d'assés bonne grace, mais ses mouvements êtoient lents et sans force, je fis de mon mieux pour l'emouvoir, mes peines n'eurent pour luy aucunes vertus, il finit cette scene d'une façon à me faire penser que je ne devois pas sitost m'attendre à une seconde. C'etoit pourtant sur cette seconde que je comptois d'assurer mon jugement sur la valeur du cavalier, qui crut, par touttes sortes de caresses, me dedommager du deffaut d'ardeur que je luy avois trouvé, quoyque cependant je ne luy en eus rien dit. Comme je vis que ces caresses n'aboutissoient à rien, je luy dis en luy tournant le cul : « Monsieur, laissés-moy dormir, j'en ay besoin et vous aussy. Peut-être que quand vous aurés pris du repos vous serés plus eveillé. » Il me demanda en grace, avant de m'endormir, de luy accorder sa revange, moy qui en pareil cas n'ay jamais sçeu rien refuser, je luy dis qu'il êtoit le maitre pourveu qu'il ne fut pas longtemps. Effectivement il me mit en main un instrument d'une belle venüe et je ne pouvois comprendre qu'il ne m'eut pas causé plus de plaisir, mais j'en connus la cause sur le champ. D'abord

qu'il se fut mis en train, cet instrument superbe en apparence deperit de moitié et en un instant devint si petit que je ne le sentois presque point du tout. Il s'apperçut aussy bien que moy de sa foiblesse et, quelques efforts qu'il fit, il ne put finir ce qu'il avoit commencé. J'avoueray que mon amour-propre souffrit beaucoup de cet affront, parce qu'il a êté le seul que j'aye reçeu jusqu'à present. Quand il se fut retiré malgré luy, il voulut me faire ses excuses ; je luy dis seulement : « Vous auriés mieux fait, monsieur, de me laisser dormir, mais vous ne m'y ratraperés pas ! » Je luy tournay aussytost le dos et il en fit autant. Quand je m'apperçus qu'il dormoit veritablement, je courus dans la chambre de ma femme de chambre que je trouvay toutte habillée sur son lit. Je l'envoyay sur le champ chercher ma negresse, je luy dis de l'amener sur le champ dans une chaise à porteurs et entortillée dans ses coeffes de façon qu'elle ne put être reconnüe ; je luy donnay touttes mes hardes que je la chargeay de luy faire mettre. Quand je l'eus instruitte de tout ce que j'avois à luy dire, elle partit ; je luy recommandé surtout la diligence, qu'elle me promit. Je luy dis que je l'attendois dans sa chambre sans rentrer dans l'autre, dont je m'assuray de la porte apres l'avoir fermée à double tour. Quand elle fut partie, je me mis dans le lit, presque enragée d'avoir êté trompée par la belle apparence, et je cherchois dans mon esprit de quoy augmenter ma vengeance. Cependant, refflection faite, je crus qu'il seroit assés puni si ce que je premeditois s'executoit comme je l'esperois. Ma femme de chambre fit une telle diligence qu'elle me surprit fort quand je la vis avec ma mauresque. Je l'endoctrinay en sa presence et luy fis plusieurs fois repeter ce qu'elle avoit à dire et à faire. J'eus beaucoup de peine à la determiner à s'aller coucher aupres de ce monsieur. Je la conduisis jusqu'à la ruelle de son lit. Il êtoit positive-

ment sur l'autre bord, elle se coula adroitement dans le lit, je restay quelque temps dans la chambre pour voir si il ne s'eveilleroit pas et si aussitost il n'auroit pas cherché à reparer l'affront que j'avois essuyé. Au bout d'une demye-heure, comme le froid me prit, je me retiray avec ma femme de chambre à qui je fis laisser la lettre, dont vous allés voir la copie cy-dessous, sur la table.

« Comme vous ne m'aviés pas dit, madame, que vous m'ameniés à Versailles pour y garder vos manteaux et ceux de votre avanturier du bal, je croy que vous ne trouverés pas mauvais que j'aye pris le parti de m'en retourner à Paris, crainte de vous incommoder dans vos plaisirs. Quand vous en aurés pris votre suffisance, je compte que vous reviendrez me voir, vous pouvés être sure que je seray toujours charmée de vous revoir et que je suis veritablement votre amie, mais pas assés pour manger mon pain à la fumée ; divertissés-vous bien et revenés le plus tost que vous pourrés. Je suis, &. »

Cela fait je me mis dans la chaise à porteurs et rentray dans mon appartement par la porte d'où j'en êtois sortie sans être vüe de qui que ce soit. Quand mon amoureux transi s'eveilla, il voulut effectivement reparer la faute qu'il avoit fait avec moy. Celle qui etoit à ma place n'avoit pas tout à fait la voix aussy douce que moy ; quand il voulut s'approcher d'elle, elle luy dit d'un ton assés brusque : « Comment, monsieur, avés-vous dejà oublié l'affront que vous m'avés fait, il n'y a pas deux heures, pour moy je m'en souviens si bien que je ne m'exposeray de ma vie à en recevoir de pareils. » Ce reproche luy fut si sensible et etoit si naturel qu'il ne fit aucune attention à la difference qu'il y avoit entre la voix de cette fille et la mienne ; il redoubla ses instances et ses caresses, il l'assura que celle-cy auroit son plein effet, elle ne voulut

point y entendre, sa resistence augmenta son ardeur de façon qu'il se jetta à bas du lit, en fit le tour, se mit à genouil et enfin luy demanda pour toutte et derniere grace d'essayer si il la tromperoit encore ; suivant mon ordre elle y consentit, il s'acquitta, suivant ce qu'elle m'en a dit, moins mal avec elle qu'il n'avoit fait avec moy de son devoir, sans cependant rien faire d'extraordinaire. Quand il eut achevé, elle luy dit : « Monsieur, je croy qu'il est tard, si vous jugiés à propos d'ouvrir une croisée nous nous leverions. » Ayant fait ce qu'elle desiroit il revint pour se mettre aupres d'elle, mais en tirant le rideau il fut si surpris de voir la personne avec laquelle il venoit de passer la nuit qui, quoyque noire, luy avoit paru si jolie la veille et qu'il trouvoit dans ce moment si differente, qu'il n'eut plus d'envie de se coucher aupres d'elle. Elle s'en aperçut sur le champ, elle luy fit des instances à son tour, auxquelles il ne repondit pas un seul mot ; ce que voyant elle luy dit : « Je vous ay pronostiqué, monsieur, ce qui vous arrive et je devois bien m'y attendre que quand vous me verriés au jour, vous seriés degoutée de moy. » Il luy repondit : « Madame, vous vous trompés dans vos conjectures, vous n'avés rien de degoutant, mais je vous avoueray que vous me paroissés aujourd'huy si differente en tout point de ce que vous me parutes hyer que si je vous avois quitté un seul moment de vue, je croirois que vous êtes une autre personne. — Vôtre idée, monsieur vous trompe, je suis aujourd'huy ce que j'êtois hyer, mais votre procedé me fait bien voir le peu de fonds que l'on doit faire sur les protestations des hommes. Il n'y a pas une demye-heure que vous êtiés à mes genoux, à present il vous tarde que vous ne soyés à Paris ; faites moy l'amitié de passer dans la chambre de ma compagne et, sans luy rien dire de mon malheur, la prier de venir icy. » Ce monsieur ayant passé dans cette chambre qu'il trouva

entre ouverte, n'y ayant trouvé personne, jetta les yeux sur une table où il vit la lettre avec cette subscription : A Madame l'Affricaine, il la rapporta à celle à qui elle s'adressoit, qui y lut le contenu cy-dessus. Elle en parut fort affligée et dit au monsieur : « Vous voyés, monsieur, à quoy je me suis exposée pour l'amour de vous, et les reproches que m'en fait la meilleure amie que j'aye. Vôtre inconstance ne vous permet pas seulement de me consoler, mais je ne surviveray pas à un pareil malheur et je vais me plonger vôtre epée dans le cœur, que vous m'avés sceu ravir puisqu'aujourd'hui vous en faites si peu de cas. » Elle se saisit de son epée ; luy qui craignoit les suittes de ses emportements s'en saisit aussy et tacha à la radoucir crainte que cette avanture n'eclatat. Comme tout cecy n'êtoit que simulé de sa part, elle revint aisement aux premieres caresses qu'il luy fit et parut peu à peu se consoler. Ils dinerent ensemble et apres le diner il luy demanda poliment si elle êtoit d'humeur à s'en revenir à Paris avec luy. « Je n'y consentiray point de bon cœur, luy dit-elle, monsieur, si vous ne me prouvés par une nouvelle caresse que je suis pour vous la même que j'êtois hyer. — Je conviendray avec vous, madame, luy repartit-il, de tout ce que vous voudrés, mais je ne puis vous cacher que j'ay fait pour cette nuit l'impossible, quoyque je n'ay pas fait grand chose. — Cela est vray, monsieur. — J'en conviens, madame, mais êtant incommodé depuis quelques jours. » Sans luy donner le temps d'achever sa mauvaise excuse, elle luy dit : « Sur ce pied-là, monsieur, il est à propos que vous vous en retourniés seul. Je trouveray aisement une voiture qui me menera directement chez moy sans vous deranger ; vous vous reposerés, et moy j'auray le temps de me repentir de ma foiblesse. » Il ne se le fit pas dire deux fois, il paya la depense, prit congé d'elle et partit, bien resolu de ne pas la revoir

sitost. L'on doit juger des refflections qu'il fit en chemin et depuis son etonnement augmentoit à mesure qu'il en faisoit, et il ne pouvoit convenir avec luy meme que la personne qu'il avoit vüe au bal, de là chez la marchande, qu'il avoit ensuitte amenée à Versailles, avec laquelle il avoit soupé et couché sans la quitter de vüe fut la même qu'il avoit trouvée le matin couchée avec luy et qu'il [avoit] même encore baisée en s'eveillant. Pour s'eclaircir il fut chez la marchande où il nous avoit conduites, il luy demanda d'abord si nous n'êtions point venües la voir. « Non, luy repondit cette femme, et je ne les attends point que le jour du bal qui est demain. — C'est donc vous, Madame, luy dit-il, qui leur fournissés des dominos. — Le jour que vous êtes venu icy, Monsieur, luy dit cette Marchande, est le premier que je les aye vües ; elles m'ont achetté deux dominos qu'elles m'ont bien payés ; elles m'ont demandé un endroit pour se reposer. Pendant que j'en ay fait faire un, je les ay mis dans ma chambre où elles ont êté fort tranquiles, voila tout ce que je puis vous en dire, et que celle qui êtoit deguisée en moresque est une des plus belles femmes de Paris. — Vous y avés donc, luy dit il, Madame, êté trompée comme moy, c'est une des figures la plus ingrate que je connoisse. — Qu'appellés vous, Monsieur, j'y ay êté trompée comme vous. Monsieur, je vous assure que c'est un miracle de beauté et d'amour, et qu'aparament nous ne nous entendons pas bien, j'entends parler de la noire. — Et moy aussy, c'est l'affriquaine, dit le Monsieur. — Monsieur, repartit la marchande, elle est affriquaine comme vous êtes musulman, elle est françoise et plus blanche que la neige. — Vous avés raison, Madame, je vois bien que nous ne nous entendons pas, je n'ay jamais entendu parler de la blanche, je sçais bien qu'elle est d'un blanc eblouissant, mais c'est sa compagne que je croyois jolie. — Monsieur, vous ne

vous êtes pas trompé, elle est d'une rare beauté, et presque aussy blanche que sa compagne. — Oh ! pour ce fait, je le nie, des pieds à la tête elle est plus noire qu'une tope. — Monsieur, ecoutés moy, je vous parle vray, elle est noire parce qu'elle s'est ainsy noircie, mais naturellement elle est blanche comme de la neige. — L'un de nous deux, Madame, se trompe bien lourdement. — Ce qu'il y a de sur, c'est que ce ne peut être moy puisque je l'ay visittée de la tête aux pieds, Monsieur. — Je le crois, moy, sans avoir fait un examen si exact de sa personne, je ne puis prendre le blanc pour le noir et je suis sur de mon fait. — [Je] sçais à quoy m'en tenir, aussy je vous prie n'en parlons plus. — Madame, je le veux bien, luy dit ce Monsieur, mais me refuserés-vous un plaisir, c'est de me faire avertir demain au cas qu'elles viennent icy. Je seray au Bal de l'Opera, l'on n'a qu'à me demander tout hault par mon nom parceque j'ôte mon masque d'abord que je suis entré. Voicy six louis que je vous donne d'avance, et je vous en donneray six autres aussitost que je seray averti. — Monsieur, ce n'est pas la peine, reprenés ces six louis, vous donnerés ce que vous voudrés quand on aura fait ce que vous souhaittés. — Madame, luy dit-il, je ne vous les ay pas donnés pour les reprendre, je vous prie de les garder comme une preuve de l'envie que j'ay de faire connoissance avec vous et d'être de vos amis. — Monsieur, vous me faites bien de l'hônneur, mais ne croyés pas que ce que je feray pour vous dans cette occasion soit par interest, c'est pour ma propre satisfaction et pour vous prouver plus clair que le jour que vous avés êté la dupe de votre credulité et que cette dame est plus blanche que vôtre manchette. — Je le souhaitte, dit-il, mais je n'en crois rien. Je compte sur vos bons offices, eux seuls peuvent m'eclaircir et me rendre la tranquilité d'esprit que j'ay perdüe depuis ce jour. — Monsieur, il faut prendre patience, le terme d'icy

à demain est court, comtés que je seray exacte à tenir la parôle que j'ay l'hônneur de vous donner. — Et moy aussy je vous assure. » Il la quitta apres cela et s'en alla sans doutte rever à tout ce que luy avoit dit cette marchande. Laissons le rêver et parlons à present de ce qui se passa chez moy. Ma moresque me rendit compte mot pour mot de ce qui s'êtoit passé. Comme j'êtois fatiguée, je ne vis personne de ce jour-là ; le lendemain, je me mis à ma toilette de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Comme je n'y manquois jamais de monde, j'en eus moins ce jour-là parceque l'heure en fut avancée. Mon jeune amoureux du bal ayant passé par hazard devant mes fenêtres, les voyant ouvertes il entra chez moy. Apres les compliments ordinaires, je luy demanday des nouvelles de Paris, il me dit qu'il n'en sçavoit aucune : « Et du bal, luy dis-je, y avés vous êté — Ouy, Mademoiselle, j'y ay êté, dont je suis bien faché. — Eh pourquoy donc luy dis-je, vous est-il arrivé quelque accident. — Non, me repartit t'il, mais j'ay perdu ce que je crois ne jamais retrouver. — Qu'est-ce que c'est donc. — C'est, Mademoiselle, une des plus jolies personnes que j'aye vues de ma vie avec laquelle j'avois lié conversation et que je comptois ramener chez elle. — Est-ce cette negresse, luy dis-je, à qui vous avés tant fait les doux yeux. — Ouy, Mademoiselle, c'est elle-même, et je vous avoueray qu'à la couleur pres elle m'a paru les traits aussy reguliers que les vôtres et les yeux pleins du même feu. — Vous me faites bien de l'honneur, Monsieur, de me comparer à votre Moresque. — Mademoiselle, je sçais bien la difference qu'il y a entre vous et elle, et je vous demande pardon si j'ay osé comparer ses agrements aux votres dont je connois bien la superiorité sur tous les ouvrages de la nature, mais c'etoit pour vous faire comprendre qu'elle est une belle creature. — Quoy ! est-il possible, Monsieur, que vous auriés le courage d'avoir af-

faire à une pareille creature. — Mademoiselle, je ne serois pas le premier et je suis persuadé qu'elle ne s'est pas couchée cette nuit-là sans etrenner, car M. D... la suivoit de fort pres et je ne sçays même point si ce n'est pas luy qui l'a detournée pendant que j'ay êté danser deux danses. — J'ay effectivement ouï dire qu'il êtoit avec une moresque et une autre dame avec qui il etoit venu passer la journée à Versailles, mais qu'au grand jour ayant vu cette moresque, il l'avoit laissée dans l'auberge et s'en êtoit enretourné comme un fol à Paris où il n'est pas à se repentir des complaisances qu'il a eû pour elle, Madame D..., qui êtoit sa compagne, n'ayant personne pour se desennuyer, êtoit revenüe à Paris avant luy et a conté cette avanture d'une façon qui ne fait point honneur à M. de ... L'on sçaura sans doute par la suitte les particularités plus au juste. Elle en a cependant dit une qui vous regarde, dont vous pouvés veriffier la verité sur le champ. — Mademoiselle, si elle est vraye, j'en convienderay de bonne foy. — C'est, luy dis-je, d'avoir offert mils louis à cette negresse pour passer le reste de la nuit avec elle. — Elle n'a rien ajouté à la verité, et si je la retrouvois, je ne dis point que je ne fus encore assés fou pour les luy donner, car je ne puis m'empêcher de dire qu'apres vous, mademoiselle, malgré sa noirceur, c'est la plus jolie personne du monde. — Allés, je vous prie, dire cela à M. de ... et vous acheverés de luy faire perdre l'esprit. — Il n'est point icy, Mademoiselle, mais si je le vois ce soir à la Comedie, il est sur que je ne le manqueray pas, non plus que de me trouver au premier bal. — On dit, Monsieur, qu'il y arrive des avantures bien extraordinaires. — C'est, mademoiselle, parce qu'il y en a une quantité infinie de ces filles entretenües et de moyenne vertu ou abandonnées. La plupart de ces filles n'ayant rien à menager se livrent à touttes les propositions qu'on peut leur faire, et voyla ce qui donne lieu à

bien des desordres et à la perte d'une grande partie de la jeunesse de Paris, qui croyant souvent trouver une bonne fortune, tombe entre les mains d'une femme ou d'une fille abandonnée à tout un public depuis quelquefois plus de vingt ans. Cet abus est considerable et interesse egalement les deux sexes, cependant on n'a pas encore trouvé le moyen d'y remedier. — Cela est, Monsieur, bien epouvantable que d'honnêtes femmes soient confondues ainsy avec touttes ces creatures. — Il y en a, Madame, qui n'y vont point dans d'autres vües et qui, quoy[que] tres honnêtes et reservées, seroient fachées de ne point passer pour catin. C'est pour cela qu'elles affectent de se coëffer comme elles et de se chauſſer de même. — Mais en cela quel plaisir trouvent t'elles. — Elles ont la satisfaction, Madame, de s'entendre dire souvent les sottises les plus grossieres et les sottises les plus atroces dont la nouveauté les rejouit, et elles les aiment tant qu'elles y sont plus attentifes qu'au sermon. — Je ne sçais, luy dis-je, quel plaisir d'honnêtes femmes peuvent trouver à cela, elles s'exposent même à essuyer d'autres sottises. — Comment, Mademoiselle, vous avés grande raison de le penser ainsy, les attouchements les plus libres sont les moindres. He bien, j'en ay vû, Mademoiselle, en rire là comme une folle, et si l'on leur avoit touché chez elles seulement le bout du doigt à pleine main, quelque innocente que soit en elle-même cette action, elle auroit suffi pour vous faire deffendre leur maison. — Cela est surprenant, laissons-là ces esprits extraordinaires, et me faites le plaisir, si vous allés à Paris, de vous informer à fonds de l'histoire de M. De … et de sa negresse pour sçavoir si ce qui s'est passé sur son compte est vray. — Mademoiselle, me dit-il, vous pourrés compter que je la sçauray à fonds et que je vous en rendray un fidele compte. » Il s'en alla. Ensuitte je resolus, d'aller encore au bal qui devoit être le lendemain, mais

en prenant encore plus de precautions que je n'avois fait la premiere fois, pour n'être point reconnue. Je resolus d'emmener avec moy ma negresse et de la faire paroitre au bal avec ma femme de chambre avec les mêmes dominos que nous avions et que moy je serois deguisé en garçon modestement qui ne pourroit attirer la curiosité de personne, que d'ailleurs j'aurois un tres grand masque qui me couvriroit tout le visage que je ne le quitterois point, qu'independament de ce masque j'aurois un autre né sur le mien et au-dessus de ce masque qui me changeroit totalement la phisïonomie. Cela ainsy arrangé dans ma tête, j'avois une impatience infinie de l'executer mais il en falut attendre le temps & quand il fut arrivé ma femme de chambre alla prendre un carosse à quatre places qu'elle paya en disant que son monde l'attendoit aux petites Ecuries. Effectivement nous êtions au hault de la Rampe dans deux chaises à porteurs, nous montames dans le carosse des qu'il fut arrivé. Je fis refflection en chemin qu'il ne falloit point que je parus dans la rue S Honnoré chez la marchande qui m'avoit vendu mes dominos. Ce qui fit que ma femme de chambre dit au cocher de nous menner au carrefour de Bussy, faubourg S Germain. Quand nous y fumes, ma femme de chambre et moy descendimes et entrames chez le premier loueur d'habits, nous fumes assés heureuses pour n'y trouver personne. La maitresse nous fit passer dans son arriere boutique où je luy dis mon intention. Elle me dit sur-le-champ : « Madame, si vous ne voullés pas y plaindre l'argent, j'ay un habit d'avocat qu'un jeune seigneur etranger avoit fait faire pour cet usage, mais la petite verole l'ayant attaqué en trois jours il en est mort sans s'être servy de l'habit que son valet de chambre m'a vendu quelques jours apres. Tout ce que je puis assurer à ces dames, c'est qu'il n'a jamais êté porté par personne. » Je demanday à le voir, je le trou-

vay effectivement tout neuf et tres propre, je demanday une chambre pour l'essayer, il m'alloit si bien que quand il auroit été fait pour moy il n'auroit pû être mieux et peut-etre n'auroit-il pas eté si bien. Je demanday un chapeau, on m'en presenta plusieurs, mais je ne les trouvay pas assés propres, de façon que je fus obligée d'en achetter un chez le chapelier qui êtoit aupres. Quand nous fumes convenus du prix, je payay et nous nous en allames monter dans le carosse, dont le cocher me fit souvenir qu'il êtoit du bureau et qu'il ne pouvoit me menner davantage. Cet avis nous fut salutaire, je luy donnay un écu et le renvoyay, car sans cela j'aurois été descendre ou ma femme de chambre et la negresse tout droit chez la marchande de la rue St Honnoré, qui auroit sceu par là que nous venions de Versailles ; mais comme il n'etoit pas encore, à beaucoup pres, la belle heure d'entrer au bal, je demanday à ma negresse et à ma femme de chambre si elles ne sçavoient pas un endroit où nous pussions brusler un fagot. Ma femme de chambre me dit qu'elle avoit son frere où nous serions bien reçeüe. « Je le crois, luy dis-je, mais vous ne faites pas reflection qu'il est le peintre de ma mere. — Pardonnés-moy, Mademoiselle, je l'ay fait, mais cet habillement vous change si extraordinairement que je suis certaine qu'il ne sçauroit vous reconnoitre. » Elle me persuada si bien par ses raisons qu'à la fin elle me determina à faire ce qu'elle souhaittoit. Je luy recommanday de faire les choses au mieux afin qu'au moins il se sentisse de ma visitte puisqu'il n'êtoit pas naturel qu'en passant pour ses amies nous payassions chez son frere. Nous arrivames à la bonne heure, car il s'alloit coucher ; il nous fit en faveur de sa sœur un fort bon accueil et un grand feu. Ma fille de chambre ayant été parlé à la cuisiniere, un moment apres il arriva une langue fourée, du boudin blanc et noir, des saucisses sur un couvert tres propre et un

linge extremement blanc. Je mangeay avec appetit et bu de même. Le maitre de la maison ne voulut goutter de rien ny sa femme non plus, êtant tous les deux d'une complexion fort delicate. Quand nous eumes suffisament mangé de langue, de boudin blanc, & ma femme de chambre deservit et fit apporter quatre tourtes differentes et un grand plat de blanc manger dont je mangeay beaucoup parceque je le trouvay excelent. Enfin, minuit ayant sonné durant cet exercice, cela nous avertit que nous avions à faire ailleurs ; pour quoy je me levay sur le champ, remerciay mon hote et sa femme de leur bonne reception, et nous partimes dans deux carosses separés ; c'est-à-dire mon carosse m'emmena tout droit à l'Opera, et ma femme de chambre et sa camarade furent descendre chez la marchande qui ne fut pas peu surprise de voir entrer la negresse avec la meme liberté que j'avois fait chez elle et luy demander si devant que d'aller au bal elle ne pourroit point avoir quelques biscuits et une bouteille de vin muscat. « Pardonnés-moy, Madame, l'on va vous en apporter d'abord. — Ne pouvons-nous pas monter là-hault, continuat'elle, j'ay un petit besoin dont je serois charmée de me debarasser. — Madame, vous êtes la maitresse, je m'en vais vous eclairer. » Cette marchande etant montée, la negresse prit le pot de chambre, et en faisant ce qu'elle avoit besoin luy dit : « Vous avés là un fort bon lit, s'il n'etoit pas si tard je dormirois encore dessus volontiers une couple d'heure, mais ce sera peut-etre pour notre retour. — Madame, vous serés toujours la maitresse. » Tout ce qu'elle dit à cette Marchande luy paroissoit si naturel qu'elle ne sçavoit que s'imaginer sur la difference qu'elle remarquoit dans son visage, quoyqu'il n'y eut pas huit jours qu'elle l'eut vüe. Cette Marchande êtoit fort embarassée d'entamer cet eclaircissement, mais enfin ne pouvant resister aux mouvements de sa curiosité,

elle luy dit tout d'un coup : « Madame, ce n'est point un compliment à vous faire, mais depuis que je n'ay eû l'honneur de vous voir, vous me paroissés extremement changée et les traits bien grossis. — C'est, Madame, luy repondit la negresse, parceque vous m'avés vue sous un visage qui m'avoit êté fait expres par un des plus habile peintre du monde, et quand vous m'avés offert de l'eau pour me noircir je ne m'en suis servie que pour delayer la peinture que j'avois sur le visage il y a plus de trois mois, persuadée que mes amis les plus particuliers ne me reconnaitroient jamais sur mon visage naturel. Votre eau a fait sur la peinture de mon visage ce qu'elle auroit fait sans doutte sur la peau d'une blanche, et je n'avois que les traits plus fins, plus delicats et plus reguliers. Le soir quand je me suis couchée, je me suis lavée d'abord avec l'eau que vous m'avés donnée et ensuitte avec une essence que mon peintre m'a donnée, de façon que le lendemain l'effet de votre eau et de la peinture s'est trouvée évanouie, de façon que je me suis vue comme je suis née veritable affriquaine. J'ay changé de quartier, Madame est la seule, et vous, qui sache au vray mon histoire. Comme je faisois quelque depense surtout pour la table, bien des gens me cherchent, mais ils ne me reconnoissent point, parce qu'avec le secours de mon peintre ils m'ont toujours vüe blanche quoyque je sois veritablement noire. — Ah ! Madame, j'aurois parié ma tête que vous êtiés blanche comme un lis. — Je le crois bien, d'autres que vous y ont êté trompés, je vous prie meme de ne detromper sur cela personne, si par hazard quelqu'un venoit à parler de moy dans votre boutique. Buvons un coup et mangeons un biscuit, apres cela nous irons au bal. — A propos de bal, Madame, qu'avés-vous fait de ce Monsieur qui vous en a ramené icy. — Je n'en ay rien fait, pourquoy me demandés vous cela. C'est un viedase dont je ne veux rien faire et

que je ne veux voir de ma vie. — Vous aurés, Madame, beaucoup de peine à l'eviter, car je sçais qu'il vous attend au bal pour sçavoir absolument qui vous êtes. — J'y vais de ce pas, mais je ne crois pas qu'il ose me parler. » Apres ce discours elle paya sa depense, prit un des plus beaux masques qu'elle put trouver, ma femme de chambre un autre, et ils vinrent au bal. Je m'êtois mis en place pour les voir entrer ; personne jusqu'alors ne m'avoit dit un seul mot, j'avois vu passer mon amoureux de belle apparence et de peu de valeur, aller et venir plusieurs fois, aussy bien que celuy qui m'avoit promis de me donner des nouvelles de son aventure avec la negresse. Comme il êtoit important que je ne fusse point reconnüe, je ne parlay à qui que ce soit. Quand la negresse entra, comme elle avoit le meme domino que la premiere fois, elle fut reconnüe aussy bien que sa compagne. Il s'assembla d'abord beaucoup de monde autour d'elles, j'y fus comme les autres pour entendre ce qu'on leur diroit. « Ma foy, elle n'est pas si jolie qu'on la dit », disoit l'un. L'autre ajoutoit : « A moins qu'elle n'ait des agrements cachés et qu'on ne voit point, elle n'a rien que de fort commun. — Elle est bien faite, ajoutoit un autre, et paroist avoir la gorge dure. — Et la main seche », repartit-elle, en y gesticulant. Cette façon diminua beaucoup sa cour, de façon qu'il ne resta aupres d'elle que celuy qui avoit couché, celuy qui luy avoit offert les mils louis et un autre masque que je ne connoissois point du tout. Comme ces Messieurs ne luy disoit mot et se contentoient de la regarder, elle rompit le silence en prenant la main de celuy des mil louis et luy dit : « Monsieur, je suis venüe icy pour danser, je suis bien aise que le hazard me procure l'occasion de commencer avec vous, car vous me paroissés un cavalier accompli. » Il repondit à cette politesse avec beaucoup d'esprit et dit au masque inconnu de prendre la main de la

compagne de la dame qu'il tenoit. Comme il s'en excusa sur ce qu'il n'êtoit au spectacle que pour le voir et non pour danser, je m'offris pour faire le quatrieme, je fus admis, nous dansames tous les quatre ; personne ne me reconnut. Nous laissames aux Dames la liberté de choisir des cavaliers, elles en prirent au hazard et tomberent entre les mains de deux Messieurs tres polis. Pendant qu'elles dansoient, celuy qui avoit dansé avec moy me demanda mon avis sur la negresse, je luy dis qu'elle me paroissoit fort aimable, mais que, comme je ne l'avois vue que cette seule fois, je ne pouvois donner sur cela un jugement solide. « Seriés-vous, me dit-il, faché de souper avec elle. — Non assurement, mais, monsieur, luy dis-je, vous n'y pensés pas et ne songés pas assurement qu'il est plus de deux heures apres minuit. — Vous avés raison et moy aussy, j'ay voulu dire si vous voudriés manger un chapon au ris avec la pretintaille à la sortie du bal. — Monsieur, je feray tout ce qu'il vous plaira, mais je vous avoueray ingenument que je n'ay qu'un louis à depenser. — Monsieur, vous vous moqués de moy, quand je vous prie, ce n'est pas pour vous battre. Je vous deffrayeray aussy bien que ces Dames. Aussytost qu'elles auront fini leur danse je vais leur en faire la proposition, mais j'ay une grace à vous demander, c'est de ne les point quitter de vüe un seul moment au cas qu'elles acceptent la partie, car au dernier bal elles se sont evanouies pendant que je dansois, et je n'ay jamais pû les rejoindre. — Si elles consentent, Monsieur, à cela, je vous reponds corps pour corps qu'elles ne vous echapperont pas. — Les voicy qui viennent, me dit-il, je m'en vais au devant d'elles. » Les deux Messieurs avec qui elles avoient dansé les accompagnoient. Quand ils les eurent remis à leur place, ils s'en retournerent joindre leur compagnie, et il resta seul avec elles. La negresse qui s'apperçut qu'il avoit envie de luy dire quelque

chose et qui ne sçavoit par où s'y prendre : « He bien, Monsieur, est-ce aujourd'huy que nous concluerons notre marché des mils louis. Il n'y a rien, luy repondit-il, Madame, qui ne se puisse faire, mais j'ay auparavant une grace à vous demander, c'est de voulloir bien accepter avec Madame votre compagne un chapon au ris à la sortie du bal, et je donneray un de mes amis à Madame pour luy tenir compagnie, dont surement elle sera contente. Ma femme de chambre demanda d'abord qui c'etoit. Ce Monsieur, luy dit en me montrant, c'est ce jeune Monsieur qui a déja eû l'honneur de danser avec vous. — Oh pour celuy là, luy dit-elle, je l'accepte volontiers, il me paroist trop sage pour en pouvoir rien craindre. » La negresse y consentit et luy dit : « Monsieur, examinés moy bien, demain au jour vous ne me trouverés peut être pas si jolie qu'aujourd'huy et vous ferés la mine. — Non Madame, vous ne recevrés de moy que des politesses, et quand je ne serois pas aussy content que je conte de l'être, je sçay trop le respect qu'on doit aux Dames pour leur jamais laisser entrevoir le moindre mecontentement. » Le Monsieur qui avoit couché avec la négresse êtoit deguisé de façon à ne pouvoir être reconnu et asses pres d'elle pour entendre cette conversation à laquelle il voulut se joindre en disant ce qui suit : « On peut dire, Monsieur, que vous avés là des sentiments d'un gentil[homme] des plus polis, mais il arrive des cas si extraordinaires qu'ils forcent quelquefois la nature à se dementir elle meme ; et quoy que je sois persuadé que vous pensés à present ce que vous dites à present, je ne repondrois pas que demain vous eussiés les memes sentiments. » La negresse reconnut au son de la voix son acteur. « Quand on est sujet au changement, on en soupçonne tout le monde capable, et la bisarerie de l'esprit determine ordinairement celle du gout. Je voudrois bien sçavoir par exemple de quel droit vous vous mellés à nôtre

conversation. — Madame, le monsieur qui vous parle est mon ami. — Je n'en sçais rien, mais si cela est et qu'il pense comme vous, il ne sera jamais des miens. Voyés, monsieur, comme je suis naturele, je dis tout ce que je pense. — Vous avés raison, madame, j'adore cette franchise, elle met les uns et les autres à l'abry des supercheries et des fourberies qui ne sont que trop communes à present parmy le beau sexe. — Monsieur, menagés un peu le beau sexe, dit la negresse ; quoy que je n'en sois pas du nombre, je n'aime point à entendre medire de mon prochain. Qu'on dise de moy tout ce qu'on voudra en ma presence, on ne sçauroit m'offenser parceque je sçais à quoy m'en tenir, mais qu'on parle mal d'une de mes amies absentes ou d'une personne qui me soit meme indifferente, cela fait sur moy un effet tout different, et je meprise plus un calomniateur ou un medisant qu'un voleur. » Comme la negresse finissoit ce discours, les deux messieurs qu'elle avoit êté prendre avec sa compagne pour danser ayant êté pris par d'autres dames vinrent les prendre à leur tour ; je compris bien que le notre viendroit bientost. Effectivement d'abord qu'elles eurent fini avec ces messieurs, la negresse prit son amant et ma femme de chambre vint me prendre. Nous dansames plusieurs danses de suitte parce qu'il vint sur les quatre heures du matin beaucoup de masques, entre autres mon cousin et Vautencourt qui êtoient deguisés en poissardes. Je dansay avec tous les deux sans en être reconnüe ny mes femmes non plus. Quand ils eûrent dansé quelques danses ils se mirent à courir le spectacle. Pendant ce temps, l'amoureux de la negresse, qui eut peur qu'on ne luy enleva sa proye, vint me dire : « Mon amy, si vous m'en croyés, il y a longtemps que nous sommes icy, nous en sortirons pour aller manger nôtre chapon au ris. » Quoyque j'eus êté bien aise de rester encore un moment pour parler à Vauten-

court et à mon cousin, je luy dis que j'êtois près à le suivre, mais que nous attendrions longtemps apres le chapon au ris. « Point du tout, me dit-il, car il y a plus de deux heures que j'ay envoyé mon laquais à l'hotel d'Antragues, rue de Tournon, porter mes ordres et faire tout preparer. » C'etoit justement ce que je voullois sçavoir. Pendant qu'il alla faire son compliment à ces dames, je courus le spectacle et trouvay heureusement Vautencourt qui avoit perdu mon cousin, à qui je dis en le nommant par son nom : « Je vous prie, de la part d'une aimable dame, de vous trouver avec M. De ... votre compagne de bal sur les sept à huit heures du matin, à l'hotel d'Antragues, rue de Tournon ; vous n'aurés qu'à demander l'un et l'autre deux dames qui mangent un chapon. Cette dame m'a recommandé de vous dire, monsieur, de venir l'un apres l'autre si cela se pouvoit. » Vautencourt me fit des questions infinies auxquelles je repondois toujours que je ne sçavois pas, ce qui fit qu'il me quitta. Je revins à ma place où je trouvay l'amoureux de la negresse qui me cherchoit, qui me dit aussitost qu'il m'eut joint : « Ces dames sont prêtes, ainsy allons nous en ; et partons vite, je vous prie. » Je luy dis que j'êtois prête à le suivre. Nous allames prendre ces dames et nous sortimes tout de suitte. Son carosse se trouva à point nommé à notre arrivée à la barriere, nous nous en allames tout droit à l'hôtel d'Antragues où l'appartement qui nous êtoit destiné êtoit dejà illuminé et echauffé par le feu qu'on y avoit fait faire. Aussytost que nous fumes entrés on nous servy un excelent et copieux potage au ris avec touttes sortes de boudins, saucisses, & ensuitte un salmi de becasses et plusieurs autres ragouts dont je ne me souviens pas à present, mais dont cependant je mangeay beaucoup pendant que l'amoureux de la negresse luy contoit ses raisons. Sur les sept heures un garçon vint me tirer par la manche et me dire

tout bas : « Monsieur, il y a là-bas un monsieur qui voudroit bien vous dire un mot. » Je me levay apres en avoir demandé la permission à ces dames comme si j'en avois eu besoin. Je comptois trouver Vautencourt ou mon cousin, je fus extremement surpris quand je vis celuy qui nous avoit mené à Versailles, il y avoit huit jours, qui me dit : « Monsieur, j'ay une grace à vous demander, c'est de savcoir si vous êtes icy avec ces dames pour bien du temps, parceque j'aurois un mot à dire à l'Affriquaine. » Je luy repondis, m'étant un peu remise de ma surprise : « Je suis fort etonné monsieur que vous vous adressiés par preference à moy pour me faire cette question ; vous ne pouviés assurement plus mal tomber pour être instruit de ce que vous voullés sçavoir puisque je ne suis icy que par occasion, que je ne connois que tres legerement le monsieur qui m'a engagé à y venir, et que je ne connois point du tout ces dames. Jugés de là, monsieur, ce que je puis sçavoir du denoüement de cette partie. — Monsieur, me dit-il, sur ce pied je vous croyois au moins ami particulier du monsieur avec qui vous êtes, je vous demande pardon de vous avoir ainsy detourné. » Je luy dis que j'êtois mortiffié de ne pouvoir luy rendre aucun service dans cette occasion, il me remercia et se retira. Je remontay joindre la compagnie qui me demanda ce que c'êtoit, je luy dis que c'êtoit ce monsieur qui s'êtoit voulu mesler à notre conversation, qui voulloit sçavoir si nous êtions icy pour du temps. La negresse me dit : « Vous deviés bien luy dire, monsieur, que nous y êtions pour jusqu'à demain au soir, je voudrois bien sçavoir de quoy il se mesle. — Madame, je n'en sçais rien, mais je sçay qu'il est party pour s'en retourner. » Cette conversation finit là. L'amoureux de la negresse reprit la sienne avec elle, et moy avec ma femme de chambre à qui je dis que Vautencourt et mon cousin devoient venir nous joindre. Cette fille pleine de

bon sens me dit : « Ah ! mademoiselle, qu'avés vous fait là, vous voullés donc que nous soyons reconnües ; cela vous perdera et fera perdre à la negresse les mils louis que notre traitteur luy a promis. — Comment remedier à cela, luy dis-je. — Voicy le seul moyen, mademoiselle, que j'y trouve, dans un moment sous pretexte d'un besoin presant je decenderay en bas et je diray au premier qui viendra que vous l'attendés, vous deuxieme, au pont de Neuilly ; j'attendray le second, je luy en diray autant. Quand ils seront partis, sous pretexte de nous aller coucher, nous sortirons et irons les joindre dans un fiacre apres avoir repris vos habits. J'en avertiray la negresse à qui je recommanderay de rester au lit le plus longtemps qu'elle pourra, de faire en sorte de bien et legitimement gagner son argent, et que je la reviendray prendre. » Je trouvay cette proposition si juste que je luy dis de faire tout ce qu'elle voudroit. Vautencourt vint le premier, elle luy dit que j'êtois la dame qui l'attendoit avec mon cousin, mais que la dame avec laquelle j'êtois avoit changé d'avis, qu'elle m'avoit emmené boire du ratafiat au pont de Neuilly où nous resterions jusqu'à neuf heures ; que de là notre intention êtoit de passer la journée à la porte de Maillot, et qu'il pouvoit en avertir mon cousin et y aller en toutte seureté. Il luy donna sa parole qu'il y seroit avant une heure et mon cousin aussy. Elle me rendit cette conversation mot pour mot sur le champ, ce qui me determina à dire au monsieur qui m'avoit amennée : « Monsieur, le sommeil m'accable, si vous ne permettés pas que je dorme une couple d'heures je me trouveray obligé de vous fausser compagnie. — Vous voyés, monsieur, cette porte, c'est votre appartement et celuy de madame, et voicy le notre où je m'en vais entrer aussitost qu'on aura deservi. » Il sonna effectivement, il monta aussitost plusieurs garçons et servantes qui en un tour de main mirent touttes

choses en etat. Pour lors il prit la negresse par la main qu'il conduisit à sa chambre où il s'enferma soigneusement avec elle. Nous sortimes sur le champ, nous allames changer de hardes et gagnames Neuilly avec toutte la diligence que put faire nôtre fiacre, où heureusement il n'y avoit encore personne. Nous bumes d'abord du ratafiat pour le gouter et pour le sentir. Vautencourt arriva peu de temps apres, qui me dit que mon cousin ne pouvoit se rendre à la porte Maillot que sur les onze heures. « Je n'en suis pas fachée, luy repondis-je, cela nous donnera le temps de nous reposer. » Quand nous eumes bu encore un coup de ratafiat, nous en primes deux bouteilles que nous mimes dans le carosse qui nous mena à la porte Maillot. Il demanda la plus belle chambre, que l'on nous donna, où il fit faire grand feu. Il commanda un grand diner et dit qu'on nous apportat en attendant quelque chose pour boire un coup. Quand nous fumes servis, il renvoya le garçon et la servante, moy je dis à ma femme de chambre qu'il falloit qu'elle aille rejoindre la negresse et qu'elle dise au Monsieur qui êtoit avec elle qu'aussitost que je m'êtois reveillé j'avois pris congé d'elle et avois sorti apres cependant luy avoir fait mes excuses si je ne leur disois point adieu. Elle partit incontinent, et Vautencourt me prit aussytost et me porta sur un petit lit de repos sur lequel il ne m'en laissa prendre aucun, car il m'exploita trois fois tout de suitte en tres peu de temps, ce qui me fit grand bien, car j'en avois reellement [besoin]. Cela me mit dans ma bonne humeur. Mon cousin arriva qui ne fut pas peu surpris de me trouver seule avec Vautencourt. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Il avoit amené avec luy deux de ses amis qui êtoient assés des miens. Ce qui m'êtoit arrivé avec Vautencourt et ce surcroit de compagnie me donna une bonne idée de ma journée. Je priay Vautencourt de voir ce qu'êtoit devenüe

ma femme de chambre qui faisoit que de decendre ; il entendit ce que je voullois dire, il decendit en bas et remonta aussy me disant qu'elle avoit dit qu'elle alloit au chateau de Madrid, où elle ne seroit qu'un instant. Mon cousin luy demanda s'il avoit commandé un bon diner, il dit qu'il avoit fait de son mieux, mais que cependant il ne s'attendoit pas qu'il amenneroit ces deux Messieurs. « He bien ! monsieur, ils sont icy et ils ne s'en retourneront point qu'ils n'ayent diné ; ainsy pourvoyés ensemble à ce que nous fassions bonne chere et qu'il y ait de quoy manger. » Je luy donnay et à ses deux amis un grand goblet de ratafiat de Neuilly qu'ils burent. Vautencourt et moy en bumes autant, de sorte que notre bouteille ne fit que cette ronde. Ces messieurs decendirent ensuitte à la cuisine, mon cousin profita de ce moment pour me monter, et s'en acquitta parfaitement bien. Il auroit, je crois, entrepris une seconde fois l'ouvrage si je l'avois laissé faire, mais je luy en representay l'impossibilité par la crainte d'estre surprise ; il se rendit à cette raison et se contint jusqu'à un moment plus favorable. Ces messieurs, qui se douttoient bien de ce qui se passoit entre nous, ne monterent que fort long temps apres. Quand ils revinrent, il y en eut qui dirent à mon cousin, qui pour lors buvoit un coup et moy aussy : « Monsieur, il y a là-bas des chevaux de bois, si vous jugiés à propos nous y ferions tous les quatre une course. » Il me demanda en se moquant si je voulois en être. Je le pris serieusement et je luy dis que ouy. On me garnit un cheval d'un petit oreiller, je montay dessus et courus la bague fort longtemps avec ces quatre messieurs, quoy-qu'il fit assés froid il faisoit un beau soleil et l'exercice m'empêcha de le sentir. Par malheur ce jour-là le roy chassoit dans le bois de Boulogne et nous ne l'avions point entendu parceque le vent emportoit la voix des chiens. Comme il passa au bout d'une des routtes qui allignent la

porte Maillot et qu'il vit aller les chevaux de bois d'une vitesse extraordinaire, il piqua son cheval avec une telle vivacité qu'il nous joignit auparavant que qui que ce soit l'eut apperçu. Il adressa la parole à mon cousin et luy dit : « Ah ! je vous y prends, aussy bien que Vautencourt. Avoués l'un et l'autre que vous ne m'attendiés point, non plus que cette belle cavaliere que je veux voir par le nez. — Hélas ! luy dis-je, sire, en me tournant de son côté, vous serés mal payé de vôtre curiosité. — Je ne suis point d'accord avec vous, Mademoiselle, sur cet article, il me paroist que vous êtes icy en partie de plaisir, avés-vous diné. — Non, luy repondis-je. — He bien, je vais envoyer des chevaux à ces deux Messieurs qui viendront achever ma chasse avec moy, ensuitte de quoy nous reviendrons tous les trois et peut-être davantage manger votre diner. — Votre Majesté est bien le maitre. » Il partit sur le champ, envoya des chevaux et des bottes comme il l'avoit [dit.] Mon cousin en prit un, Vautencourt prit l'autre et ils nous quitterent. Nous remontames à nôtre chambre où nous bumes quelques coups. Je dis à un de ces Messieurs de decendre à la cuisine pour faire augmenter quelque chose à notre diner, ce qu'il fit. Pendant ce temps son camarade n'en perdit point et me baisa deux coups tout de suitte ; il auroit êté assés hardy pour entreprendre de le faire une troisieme fois si je n'avois pas eû plus de retenüe que luy. Mais je luy representay le cas où pouvoit me jetter son imprudence, et il se rendit à mes raisons. Son [ami] remonta un instant apres et nous dit qu'il avoit augmenté à notre diner. Celuy-ci dit que cela ne suffisoit pas et qu'il falloit bien autre chose, qu'il alloit y aller ; sans affectation je luy dis qu'il avoit raison, Sur le champ il decendit ; l'ecuyer ou le cuisinier à qui il parla ayant toujours vu des visages nouveaux luy dit : « Mais, Monsieur, voila bien de la depense, qui est-ce qui la paye-

ra, si chacun commande à sa fantaisie, je ne sçauray bientôt plus auquel entendre. » Il luy repondit : « Mon amy, fais ce que je te dis, non seulement tu seras bien payé, mais il y aura pour boire, et songe que le Roy va revenir icy. » Pendant cette conversation, j'en tenois une autre toutte differente avec celuy qui êtoit resté avec moy, qui s'en acquitta presque aussy bien que son predecesseur, mais qui ne me fit pas cependant la proposition d'entreprendre la troisieme partie. J'êtois tellement en humeur qu'en verité j'en aurois aisement battu une douzaine à ce jeu. Ma femme de chambre arriva dans un fiacre, elle vint me dire qu'elle avoit eu beaucoup de peine à se deffaire du jeune homme avec qui la negresse avoit couché et encore davantage à se deffaire de celuy qui nous avoit menées à Versailles. Personne n'entendit cette conversation ; je luy dis de s'en aller à Madrid en faisant le tour par la porte de Longchamps, qu'elle envoyat la negresse dans son fiacre à Sevres où elle prenderoit la premiere voiture qu'elle pourroit trouver pour s'en retourner à Versailles, et qu'ensuitte elle revint me joindre et qu'elle ne s'etonna pas si je luy disois quelque chose devant mon cousin. Elle partit sur le champ parceque le Roy alloit venir diner avec moy et une partie de sa cour. A peine fut-elle montée dans son fiacre et partie que mon cousin qui precedoit le Roy arriva ; il me nomma quatre seigneurs auxquels il avoit dit de le suivre et qu'il avoient concertés de me griser pour voir si j'avois le vin gracieux et amoureux. Il me recommanda de me tenir sur mes gardes. J'avois dejà beaucoup bu et m'êtois aussy un peu tremoussée, cela augmentoit ma vivacité et augmenta aussy mon courage. Je decendis pour aller audevant du Roy qui arriva peu de temps apres que je fus dans la place qui se trouve devant cette porte. Je luy dis d'abord : « Je ne sçais ce que pensera votre Majesté de voir une fille à la guin-

guette avec quatre jeunes gens tels que Votre Majesté les a vû. — Votre cousin qui est avec vous, Mademoiselle, vous met à l'abry de tout ce qu'on pourroit penser sans sa presence, parce qu'on sçait bien qu'il n'est pas homme à servir de commode ny à garder les manteaux. Votre diner est prêt et froid, sans doutte, car il y a longtemps que vous nous attendés ; tel qu'il puisse estre je le mangeray, car je meurs de faim et de soif. » Mon cousin le conduisit dans la salle où on avoit un nouveau couvert. Quand il eut lavé ses mains il se mit à table, me fit mettre à côté de luy et me dit : « Mademoiselle, on m'a dit que vous buviés sec, je vous prie de me verser à boire touttes les fois que vous en aurés envie, et que ce soit votre soif qui determine la mienne ». Je luy dis : « Votre Majesté n'ignore point que le temps qu'il fait n'est pas alterant. — Je le sçais, mais vous savés aussy que l'exercice que je viens de faire, et ces Messieurs, alterre beaucoup. — Il est vray, tout ce que je puis offrir à vôtre Majesté est de luy verser à boire quand elle me fera l'honneur de m'en demander et de luy promettre de la suivre autant que je pourray dans cet exercice. » Sa Majesté mangea beaucoup et fort vite et but trente-deux rasades en moins d'une demye heure ; je bus autant de coups, mais à la verité je ne bus qu'au tiers de mon vere que j'avois choisi fort petit. Le Roy se sentant plein me dit adieu et monta dans son carosse, il emmenna avec luy les seigneurs qu'il avoit amenés et ne me laissa que la compagnie avec laquelle il m'avoit trouvée. Quand il fut parti mon cousin me dit : « Nous ne craignons plus rien, nous pouvons passer icy le reste de la journée, et ce soir au clair de lune nous nous en retournerons à Versailles. » J'y consentis d'abord, mais comme je fis refflection que nous n'avions que des fiacres qui ne peuvent aller à Versailles sans permission, j'en fis l'observation à mon cousin qui decendit et

parla à nos cochers à qui il demanda s'ils ne voudroient pas bien nous menner à Versailles. Un d'eux luy repondit : « Fort volontiers, mon maitre, pourvu qu'à Sevres vous payés le droit au bureau pour en avoir la permission. » Il en convint et ordonna qu'on leur donna du vin. Il remonta un instant apres et nous dit que nous pouvions être tranquiles, qu'il avoit des voitures. Il se mit à boire de nouveau, força ses deux amis et Vautencourt à en faire autant. Ils redoublerent si souvent qu'ils se mirent tous les quatre hors d'etat de continuer. Quoyqu'un peu echauffée, leur etat me fit tant de peine qu'il me rapela toutte ma raison. Je sonnay, j'allay au devant du garçon qui montat, je luy demanday si ma femme de chambre n'êtoit point en bas. Il me repondit que ouy, je luy dis de me l'envoyer et de se tenir en bas jusqu'à ce qu'on les sonne. Ma femme de chambre ne fut pas peu etourdie de ce spectacle dont j'aurois [dû] en verité être bien loing. Leur yvresse dura jusqu'à pres de dix heures et, crainte qu'on ne les vit dans cet etat, nous restames, ma femme de chambre et moy, plus d'une heure presque sans feu. Mon cousin s'êtant reveillé le premier vint me sauter au col sans seulement voir ma femme de chambre. « Ah cousine, me dit-il, tu m'as grisé, mais je m'en vais te baiser pour la peine. » Je luy reprochay son imprudence, mais cela fut inutile, il me baisa sur la chaise où j'êtois en baissant seulement un peu le dos contre la muraille. Ma femme de chambre se retira par prudence, et les autres êtoient trop endormis pour en rien voir. L'on peut dire que cette operation ne valloit pas le quart de celle qu'il avoit fait le matin, ce qui me confirma dans l'idée où j'êtois qu'un homme plein de vin pour cette besogne ne valoit pas un homme à jeun. Quand il eut achevé, ce qui ne se fit pas sans beaucoup de peine de sa part et de travail de la mienne, il eveilla ces messieurs en leur faisant differentes ma-

lices, sçavoir : il jetta du vin dans la culotte à l'un, il mit un morceau de glace dans la chemise de l'autre, et au troisieme il mit une potée d'eau dans ses souliers. Quand ils furent tous eveillés, il sonna, fit apporter du bois, fit faire grand feu et se remit à boire et à manger comme si de rien n'êtoit. Je luy dis qu'il falloit songer à s'en aller, mais il n'en voulut rien faire alors et me força de boire encore quelques coups avec luy, ce que je fis plus par pure vanité et complaisance que par gout. Ces trois messieurs ne pouvoient se lasser [de] la tranquilité que j'avois conservée. Comme il vit que personne ne voulloit luy tenir tête, il sonna et demanda la carte. Le maitre êtant monté luy dit : « Monsieur, toutte la depense qui a êté faite par vous et vôtre compagnie est payée. — Si cela est ainsy, luy dit mon cousin, et que vous soyés content, voila dix louis pour le cuisinier, les garçons et les servantes. » Le maitre se retira fort content et nous partimes peu de temps apres et arrivames à Versailles à deux heures apres minuit. Ces messieurs se retirerent chacun chez eux ; mon cousin auroit bien voulu m'accompagner chez moy, mais je l'en empêchay parceque je connoissois son etat et qu'il ne pouvoit que m'être fort à charge. Il me dit adieu et me laissa gagner mon appartement avec ma femme de chambre. J'y arrivay fort à propos pour me debarrasser d'une envie de pisser que j'avois apportée de la porte Maillot. Quand je l'eus satisfaite, je me couchay et dormis jusqu'au lendemain midy sans m'eveiller ; et je ne me serois pas levée si ma femme de chambre n'êtoit pas venue me dire que Mr. de Vautencourt devoit venir me voir à une heure pour me dire quelque chose qui m'interessoit particulierement. Cela m'eveilla de façon que je me levay fort vite. Il ne manqua point à cette parole et arriva un instant apres, il me demanda comment je me trouvois de la partie du bal, je luy dis que j'en êtois fort

contente, il me proposa de m'y accompagner au premier et de me fournir un deguisement sous lequel je ne pourrois point être connue ; j'acceptay le parti à condition qu'il n'en feroit confidence à personne et que je menerois ma femme de chambre avec moy. Il y trouva d'abord quelque difficulté, mais à la fin il en convint. Je luy demanday quel seroit mon habillement, il me dit qu'il ne pouvoit point encore me le dire, mais que je le sçaurois avant que de partir. Je le retins à diner, nous parlames de notre diner et des douceurs que le roy m'avoit dit. « J'ay eu peur deux ou trois fois, me dit-il, qu'il ne luy ait pris envie de vous faire passer dans une chambre avec luy. Je vous avoueray que, quoyqu'il soit bien le maitre de faire sur cela tout ce qu'il auroit jugé à propos, j'aurois bien pati de vous y voir entrer. — J'aurois fait de mon mieux pour eluder la chose, mais je vous proteste que si j'y avois été forcée je me serois trouvée fort embarrassée ; mais croyés que quoyqu'il sache à merveille que tout luy est permis, il a des mesures à garder et des principes de probité dont il ne s'ecarte jamais. — Bien nous en prend qu'il en ait eû, car sans cela vous auriés passé le pas. — En tout cas, repartis-je, il n'en auroit point eu les gands & auroit fait l'ouvrage tout seul, car je crois que si l'on est contraint à celuy-là on ne sçauroit y trouver de plaisir, et j'aurois regardé cette action de sa part comme un effet des fumées du vin qu'il a bu avec trop de precipitation, et j'ay regardé comme un miracle que du vin comme celuy-là qui n'est pas à beaucoup aussy bon que celuy qu'il boit ordinairement ne luy ait fait aucun mal. — Mademoiselle, il est d'un temperament tres fort et robuste, il y a peu de seigneurs à sa cour qui en aye un pareil. Il est vray que jusqu'à present il n'a point fait de debauche de femme. — Quoy ! luy dis-je, croyés-vous qu'il n'ait encore vu que la Reyne. — On a parlé avant qu'il soit marié d'une fille de sa

nourice, mais cela n'a pas duré longtemps et n'a eû aucune suitte apparente. — Sur ce pied, luy dis-je, la Reine doit être contente, car je le crois un bon masle, ainsy qu'il en a l'air. » Notre conversation finit parceque nous sortimes de table, et nous repassames dans ma chambre où Vautencourt me donna de nouvelles preuves de son amour, que je reçeus de bon cœur. Quand il se fut reposé un moment je le renvoyay parceque j'eus peur que par sa presence il ne m'empecha de profiter de quelques hazards que la fortune pourroit m'envoyer, car je ne comptois en aucune façon sur les acteurs de la journée precedente qui s'êtoient tous grisés comme des patauts. Peu de temps apres qu'il fut sorti, l'amoureux de ma negresse arriva, qui ne me parla que tres legerement de son avanture et de la rencontre qu'il avoit fait de la negresse, il suprima en entier le dejeuner de l'hotel d'Antragues et la suitte, mais il s'epanouit la rate en me racontant l'histoire de M. De … qui, apres avoir soupé, couché, et fait tout ce qu'il avoit voulu à la negresse, la trouva si laide et si deffectueuse au jour qu'il l'avoit laissée à Versailles et s'en êtoit revenu à Paris au desespoir d'avoir êté ainsy trompé par ses yeux propres, quoyqu'il y eut beaucoup de verité dans tout ce qu'il me dit, comme je sçavois cette avanture à fonds, je reconnus à merveille tous les brocards qui êtoient de son crud et qu'il plaçoit assés bien pour paroitre naturels. Quoyque je le remis plusieurs fois sur le chapitre de la negresse et qu'on m'avoit assuré qu'il l'avoit suivie pendant tout le bal et en êtoit sorti, luy quatrieme, avec un jeune homme habillé de noir et les avoit menné sans doutte quelque part, il en convint, mais il m'assura qu'il les avoit conduit à la place Royale où ces dames avoient exigé de sa complaisance qu'il se retira sans les suivre, ce qu'il executa religieusement sur la promesse qu'elles luy avoient faite qu'elles se trouveroient au premier bal.

Comme je n'avois point veu ma negresse, je ne sçavois rien de ce qui s'êtoit passé entre eux quand ils furent enfermés dans leur chambre, et fis par consequent semblant de croire tout ce qu'il me dit. Je luy demanday cependant ce qu'il avoit fait du jeune homme habillé de noir qui êtoit avec eux : « Helas ! dit-il, comme je decendis pour dire adieu à ces dames avec lesquelles je restay quelque temps, soit qu'il se soit impatienté de m'attendre ou qu'il ait eu quelques autres raisons, il s'est evadé de façon que je ne l'ay point reveü, dont je suis tres mortiffié, car c'est un garçon fort sage qui a beaucoup d'education ; mais si ie le rejoins au bal ou ailleurs, je sçauray qui il est. — Comment le reconnoitrés-vous, luy dis-je. — Si c'est au bal, me repondit-il, je ne m'y tromperay pas ; si c'êtoit ailleurs, je pourrois m'y meprendre. — Je le crois, poursuivis-je, vous contés donc aller au premier bal. — Oui, assurement, mademoiselle, quand ce ne seroit que pour sçavoir qui est ma negresse et ce qu'elle a dans l'ame. — Il vous en arrivera peut-être autant qu'à M. De … — Madame, je ne le puis croire, cette personne a du merite et de l'esprit. Il est vray que je crois que le masque luy donne plus d'eclat qu'elle n'en a en plein jour. — Quoy, il est possible que vous vous determiniés à avoir affaire à une femme ou à une fille comme celle-là. C'est ce qui ne me tombe pas sous les sens, cette couleur me fait horreur. — Mademoiselle, la nuit tous les chats sont gris, mais avec ces femmes vous sentés bien un autre feu qui les agitent que nos françoises, elles sont dans une action continuelle qui excite les hommes malgré eux à gouter des plaisirs qui ne sont point ordinaires. — Quoy monsieur, vous croyés que les françoises n'ont point les memes talents. — Non, mademoiselle quelles etudes qu'elles puissent faire, l'on sent toujours la difference d'un mouvement etudié, ou de ceux qui ne le sont pas ; d'ailleurs elles sont sujettes à des

transports qui flattent infiniment les hommes parce qu'ils s'imaginent en être les auteurs. — Vous me dites là, monsieur, des raisons qui frapent dans la speculation mais qui ne me convainquent point que nos françoises ne puissent avoir les mêmes talents. — Ah ! mademoiselle, si cela êtoit et qu'il y en eut une seule à Paris qui les eut, elle seroit bientost la plus riche particuliere de Paris. Pour peu qu'elle voulu s'employer, on yroit chez elle par procession comme à St. Medard. — Il faut bien, luy dis-je, monsieur, que vous ayés eprouvé ces heureux talents pour en parler si assurement et en faire ainsy l'eloge. — C'est, je vous proteste, mademoiselle, sur ce que j'en ay ouï dire, et je compte qu'avant huit jours d'icy je m'en eclairciray par moy-même. — Vous seriés bien attrapé, monsieur, si Dieu, par punition, vous rendoit aussy noir que celle à qui vous aurés affaire. — Ce sont là, mademoiselle, des contes et sans exemple. — Mais si cela vous arrivoit, ce seroit un exemple qui gueriroit bien tous vos semblables de leur impertinente curiosité et qui laisseroit touttes les negresses dans la necessité de se servir de leurs semblables, ce qui seroit suivre l'ordre de la nature et les decrets de Dieu. — Mademoiselle, il est certain que si un malheur arrivoit comme cela à quelqu'un, je crois que cela pourroit contenir les hommes pendant quelque temps, mais la curiosité leur est si naturelle et des accidents aussy facheux qui leur arrivent tous les jours ne les corrigeant point, ils s'abandonneroient à ce peril comme ils font à tous les autres. — Sur ce pied je ne suis point surprise, luy repartis-je, que le nombre des reprouvés soit aussy considerable qu'on le dit. — Mademoiselle, il faut tacher d'être du nombre des elus et, pour y parvenir, travailler incessamment à faire des anges qui en louant le Seigneur ôbtiennent pour nous ses graces et les bienfaits de sa misericorde. — Si c'est par là, monsieur, que vous

croyés obtenir le pardon de vos fautes, vous pensés bien differemment de tous ces religieux et religieuses qui mennent des vies si austeres et qui se refusent même la liberté de se parler. — Mademoiselle, tous ces gens seront bien attrapés dans l'autre monde, quand ils nous verront au même degré qu'eux. — Monsieur, parlons d'autre chose, j'ay bien peur que ce ne soit nous qui soient bien attrapés, vous par exemple de me prêcher ainsy et moy de vous ecouter. Allés-vous en, je vous en prie, ces refflections me troublent la cervelle. — J'obeis à vos ordres avec toutte la soumission que je vous dois, mademoiselle, et serois bien mortiffié de vous desobliger en rien. J'ay l'honneur de vous souhaitter le bonsoir. » Dès qu'il fut parti, j'appelay ma moresque, je luy demanday comment elle avoit passé le temps avec son amoureux. Elle me dit qu'il l'avoit beaucoup tourmentée, que cependant en trois heures de temps il ne luy avoit pas fait grand chose. Je luy dis encore. « Il ne m'a baisée, me repondit elle, que quatre fois, mais je puis dire avec verité que c'est un bon ouvrier et qui a un des beaux et bons outils qu'un homme puisse avoir. — Comment, luy repartis-je, il t'a baisée quatre fois en trois heures de temps et tu n'es pas contente, combien t'en faut-il donc. — Je comptois qu'il me baiseroit au moins huit fois aux caresses qu'il m'a faites. — Et les mils louis. — Oh, mademoiselle, c'est là où il a saigné du nez ; il ne s'en est trouvé que deux cent vingt sur luy dont il m'en a donné deux cents, me priant de luy laisser les vingt pour payer nôtre depense. Il m'a promis qu'au premier bal il m'en donneroit davantage et pour seureté il m'a remis sa montre d'or que voicy. — Il me paroist, luy dis-je, par là qu'il agit de bonne foy avec toy. — Comment ! Mademoiselle, il m'aime à la folie, je ne puis en douter, il m'a voulu donner son diamant qu'il estime une somme considerable. — Tu devois bien le prendre, ç'auroit été autant de

gagné, car tu entends bien que ce commerce, les bals une fois passés, ne peut point durer et que s'il venoit à sçavoir qui tu est, il ne voudroit jamais te voir et te feroit peut-être rendre tout ce qu'il t'auroit donné. Je veux bien te menner encore au premier bal qu'il y aura, mais il faut que tu profite de tout ce qu'il voudra te donner ; et s'il t'offre son diamant, garde-toy bien de le refuser, je te donneray un moyen sure pour l'empêcher de te voir de la vie et pour que tout te reste, mais je compte que tu donneras quelque chose à ta compagne. — Mademoiselle, c'est bien mon intention, je luy ay dejà donné cinquante louis et, s'il fait les choses comme il me l'a promis, j'espere luy en donner davantage et qu'elle sera contente. — Je vous recommande surtout le secret et de ne jamais paroitre dans ma chambre que je ne vous demande parceque comme il vient icy souvent, je serois au desespoir qu'il te reconnut pour être à mon service. » Elle me promit de faire tout ce que je luy disois, apres quoy je la renvoyay. Quand elle fut partie, je reflechis sur la bisarerie de cette avanture, sur la bonne fortune de ma negresse et sur son appetit qui n'êtoit pas content d'avoir êté baisée quatre coups en trois heures de temps. Je ne pouvois sur cela revenir de mon etonnement ; je resolus, pour le punir de son mauvais gout d'aller au bal avec ma negresse et ma femme de chambre, de les faire paroitre l'une et l'autre beaucoup plus magnifiques qu'elles n'avoient êté et moy de reprendre mon habit noir qui me donneroit occasion d'être reconnu de ce Monsieur pour celuy qui luy avoit servi de second dans le bal precedent ; mais je resolu aussy de le griser en luy mettant quelques gouttes d'une liqueur que j'avois dans son vin, qui, sans luy faire aucun mal, luy ôteroient tous sentiments, et, pendant qu'il seroit dans cet etat, de le frotter avec l'eau que la marchande de la rue St. Honnoré m'avoit vendue, non seulement le visage, la teste et

les mains, mais encore touttes les parties du corps les plus secrettes, jusqu'entre les doigts des pieds. Cela ainsy decidé dans mon esprit, il me tardoit infiniment que cela ne fut executé. Il falloit que je retire d'abord la parole à Vautencourt que je luy avois donné, ce qui ne laissoit pas que d'avoir sa difficulté, parce qu'il devoit faire des frais qui pouvoient être considerables. Cette reflection me determina à luy faire dire de me venir voir, ce qu'il fit aussytost qu'il fut averti. Aussytost que je le vis je luy annonçay l'antienne, qui fit un effet si violent sur luy qu'il en changea de couleur ; je fus sensible à la mortiffication que cela luy causoit et comme il vouloit me la depeindre, je luy dis : « Mon ami, je suis plus faché que vous du contretemps qui me force à vous manquer de parole et, pour vous le prouver et vous en dedommager, trouvés vous à onze heures precises à la croisée de ma chambre du coté du jardin où vous verrés de la lumiere ; en frappant un petit coup avec vos doigts contre une vitre, je vous ouvriray et vous vienderés passer la nuit avec moy. » Cela le consola, il m'assura qu'il n'y manqueroit pas, et je luy tins parôle, ce qui me debarrassa de ma premiere. Le lendemain j'envoyay ma femme de chambre à Paris, habillée magnifiquement, chez la marchande de la rue S Honnoré pour y prendre au moins deux pintes de son eau que je luy recommanday de payer gracement et de luy dire qu'elle avoit envie de voir si cette couleur luy attireroit autant d'avantures qu'à son amie. Cette marchande luy dit : « Madame, cela prouve la bisarrerie du gout des hommes, de donner la preference à une peau noire comme de l'encre, douce, huileuse, sentant pour l'ordinaire mauvais, sur une peau blanche comme la vôtre, unie comme un satin et qui fait envie à baiser. N'oubliés pas, Madame, que, si vous prenés deux pintes d'eau bonne à noircir, il faut en prendre au moins trois pour vous denoircir. »

Ma femme de chambre prit ce qu'elle luy donna, la paya et la quitta incontinent pour me venir joindre. Je fus charmée quand je la vis arriver et surtout quand je vis les bouteilles. Le nombre me parut d'abord considerable, mais quand elle m'en eut expliqué la difference, je fis mettre les trois dont je ne voullois faire aucun usage à part et je ceray moy même les deux autres pour en faire usage. Le jour du bal arriva et nous partimes touttes les trois. J'avois fait confidence à ma femme de chambre de mon dessein parceque j'êtois absolument sure de sa discretion. Comme elle etoit pleine de bon sens elle me dit : « Mademoiselle, vous êtes la maitresse de faire tout ce qu'il vous plaira, mais si vous voullés que vôtre tour soit secret et corriger en même temps la negresse du gout qu'elle a pour les hommes blancs, il faut qu'elle soit trompée comme le Monsieur et qu'elle croye que c'est parcequ'il a eu affaire à elle qu'il est devenu ainsy noir. — Je le veux bien, luy dis-je, mais comment parviendrons nous à le frotter sans qu'elle s'en aperçoive. — Rien n'est plus aisé, Mademoiselle, il n'y aura qu'à luy faire prendre une legere dose de votre liqueur pour la faire dormir, et quand nous aurons bien frotté l'autre et qu'il sera parfaitement noire je l'eveilleray et luy feray voir sans faire semblant de voir qu'il est noir, elle ne manquera pas de m'en parler. Je sçay là-dessus ce que j'auray à luy dire, et luy conseilleray de nous en aller au plustost avant qu'il ne s'eveille, crainte que se voyant ainsy il ne se porte contre elle et contre moy, aux dernieres extremités. Il n'est pas possible qu'elle resiste à prendre ce parti, d'ailleurs je luy diray qu'il est extrement tard et que vous nous attendés, qu'au reste si elle veut rester je m'en yray toutte seule, ne voulant pas être temoin du malheur inevitable dont elle est menacée si elle ne profite pas de son sommeil pour eviter les premiers mouvements de sa colere. » Je

trouvay tout ce qu'elle me dit si juste que je luy laissay la conduite de cette affaire sur les assurances qu'elle me donna d'y parfaitement reussir. Je luy remis les bouteilles et la liqueur pour le sommeil, j'allay chez l'hômme où je pris mon habit noir. Ma negresse nous attendoit pour lors dans le fiacre. Comme nous fumes bien du temps à arranger tout cela, je priay le Maitre de nous envoyer chercher des biscuits et du vin Muscat dont je luy en envoyay deux et un grand vere, luy disant par ma femme de chambre qu'il ne falloit pas qu'elle parut parce qu'elle nous feroit reconnoitre. Et bien nous en prit d'avoir eû cette precaution, c'est ce qu'on verra par la suitte. Quand nous eumes fini, nous allames au bal. Je pris un fiacre pour moy seul. Je laissay entrer ces dames devant, qui êtoient mises certainement comme des princesses. Quand j'entray, je les vis dejà acostées par celuy qui avés couché le premier avec la negresse et aussy par le second à qui la negresse faisoit beaucoup plus d'accueil qu'au premier, qui la vint prier pour danser. Elle n'osa cependant le refuser et elles danserent avec luy et un autre monsieur inconnu. Quand elles eurent fini, la negresse prit son petit amoureux, et ma femme de chambre vint me prendre, nous dansames tous les quatre. Quand la danse fut achevée, la crainte que l'amoureux de la negresse avoit de la perdre et que son competiteur ne profitat de son absence, s'il alloit danser, pour la detourner, fit qu'il ne la quitta point. L'autre se tenoit toujours aux environs sans dire un seul mot. Nous restames tres longtemps dans la meme situation, ce qui impatienta tellement le premier qu'il sortit. Aussytost que le second s'en fut aperçu, il vint à moy et me dit : « Mon amy, je vous prie, suivés ce masque jusqu'en bas et voyés ce qu'il devient. » Je le suivis et le vis monter dans son carosse, je vins luy raporter cette bonne nouvelle pour laquelle il m'embrassa, le

masque sur le nez. Il proposa tout de suitte à ces Dames de les mener à l'hôtel d'Antragues. Comme elles n'avoient rien qui les interessassent au bal, elles ne firent que les difficultés qu'il faloit pour augmenter ses instances, de sorte qu'elles s'y rendirent. Il êtoit si etourdi de son bonheur qu'il sortit du bal sans me parler, ce qui commençoit dejà à m'inquietter, mais sa negresse luy ayant fait faire attention qu'il m'avoit oublié, il vint me chercher en me faisant des reproches sur ce que je l'avois abandonné. Je luy fis mes excuses en jeune homme, c'est-à-dire en l'assurant que c'êtoit parceque je ne m'êtois pas trouvé assés d'argent pour subvenir à la depense que nous avions faite. Il me dit : « Mon ami, vous moqués-vous de moy. Jamais on ne paye en ma compagnie, et j'en ay même à votre service en cas que vous en ayés besoin. » Je le remerciay et luy dis : « Monsieur, crainte de me trouver dans le pareil cas que l'autre jour, j'ay pris dix louis sur moy. — Cela, vous dis-je, êtoit inutile, il ne vous en coûtera rien. » Nous rejoignimes son carosse et fumes tout de suitte à l'hôtel d'Antragues où apparament l'on ne nous attendoit pas si-tost, car le feu ni les lumieres n'etois point encore allumées ; mais tout cela fut prest dans un instant. Il avoit luy-même commandé un repas qui nous fut servi peu de temps apres nôtre arrivée. Il nous demanda permission de passer un moment avec la negresse dans sa chambre et nous conseilla galamment d'en faire autant. Je fus charmée que cette envie luy prit, parceque cela nous donna le temps de concerter nôtre affaire dont ma femme de chambre voulut avoir tout l'honneur. Ils furent un bon quart d'heure sans revenir. Quand la negresse revint, je remarquay sur son visage un air de satisfaction qui me fit penser qu'elle êtoit contente, mais je n'en douttay plus quand au bout d'un instant je luy vis au doigt le diamant dont elle m'avoit parlé. L'on vint servir le dejeuner. Il ne

fut occupé qu'à la faire boire et manger. Il me chargea de prendre le même soin de ma voisine, ce que j'affectois de faire aussitost qu'il jettoit les yeux sur moy. Il mangea peu et se modera beaucoup sur la boisson, ce qui me fit craindre que nous ne puissions venir à bout de notre dessein ; mais luy ayant pris un petit besoin, il passa dans sa chambre où la moresque le suivit. Pendant ce temps ma femme de chambre versa douze gouttes de liqueur dans le vere de la moresque et vingt dans celuy de son amant, sur quoy elle mit du vin et emplit nos veres aussy. A peine avoit-elle fini qu'ils rentrerent et nous bumes tous les quatre ensemble. On nous apportoit à chaque instant differents ragouts, tous d'un gout exquis. Soit qu'ils fussent un peu trop epicés ou que ce fut la liqueur qui provoqua la negresse à boire, elle ne restoit pas trois minuttes sans demander à boire. Son amant, croyant bien faire, luy versoit à plein ver et buvoit de même, pour nous nous menageames si bien qu'avant une demie heure nous nous aperçumes que la negresse s'endormoit à table. Son amant le voyant comme nous nous pria de l'ayder à la conduire dans sa chambre. Sa compagne luy donna le bras et la passa avec luy dans sa chambre et l'ayda à la deshabiller. Quand elle le fut, ils la mirent dans le lit ; son amoureux, se trouvant pris du même mal, pria ma femme de chambre de luy apporter de l'eau dans un pot à boire, ce qu'elle fit. Elle luy dit : « Monsieur, si vous voullés, je vous laisseray la lumiere allumée au cas que vous ayés quelque besoin. — Non, dit-il, je n'ay besoin de rien que de repos, dans trois heures d'icy il n'y paroitra plus. — Sur ce pied là, monsieur, je vais fermer vôtre porte à la clef et de temps en temps je viendray voir si mon amie n'a besoin de rien. » Quand elle les eut enfermé elle revint, nous sonnames, fimes desservir, nous fimes apporter du bois, nous mimes aupres du feu où nous attendimes une bonne heure

afin que la liqueur eut produit la premiere force de son effet. Quand ce temps fut passé nous entrames dans leur chambre hardiment avec chacune une lumiere à la main, car il ne faisoit pas encore jour ; nous trouvames nos deux amants enfoncés dans un aussy profond sommeil que s'ils ne devoient jamais se reveiller. Ma femme de chambre jetta la couverture aux pieds et frotta le monsieur depuis la tete jusqu'aux pieds et à l'entre deux des doigts, elle n'oublia pas aucune des parties de son corps et surtout celle qui l'avoit conduit à cette avanture, à qui elle en donna une double dose. Elle le tourna sur le dos, sur le ventre, sur le côté et enfin n'obmit rien pour le rendre un negre parfait jusqu'au dedans des narines ; elle luy frotta aussy la tête qu'il s'êtoit fait raser le matin, elle luy remit ensuitte son bonnet et le recouvrit. Il êtoit si endormi que quand on l'auroit jetté dans la riviere je ne crois pas qu'il l'eut senti. Nous revinmes apres cette expedition dans nôtre chambre pour en attendre l'effet et le jour. D'abord qu'il parut nous fumes dans sa chambre dont nous ouvrimes une croisée pour le voir, il êtoit infiniment plus noir que la negresse. Il m'en prit une envie de rire que j'eus beaucoup de peine à retenir. Cependant je me calmay et me retiray dans la chambre où nous avions soupé, laissant à ma femme de chambre le soin d'eveiller la negresse, à quoy elle ne parvint pas sans peine. Elle luy dit qu'il etoit plus d'onze heures du matin quoyqu'il n'en fut pas encore huit et que je les attendois il y avoit longtemps chez l'homme où je m'etois habillée. « Que diable, dit-elle, je ne puis pas m'en aller non plus sans dire adieu à mon amoureux et sans luy faire mes excuses de l'etourdissement où je me suis trouvée hyer au soir. — He bien, luy dis-je, eveillés le et luy faites vos adieux, je m'en vais vous attendre là dedans, mais ne tardés pas. » La negresse s'êtant retourné du côté de son amou-

reux et ayant aperçu son visage, elle se frotta d'abord les yeux, croyant que c'etoit eux qui la trompoient, mais enfin luy ayant pris les mains l'une apres l'autre, l'ayant visitté par tout le corps, elle ne fut que trop persuadée du malheur qu'elle voyoit. Elle s'habilla en diligence, ferma les rideaux, les croisées et la porte, et vint conter cet accident à ma femme de chambre qui fit l'incredule à merveille et si bien que la negresse la força de le voir par elle-même. Comme j'êtois enfermée dans la chambre où nous devions coucher, je profitay de ce moment pour en sortir, je decendis en bas, me douttant bien qu'elles ne resteroient pas longtemps dans cette maison apres cet eclaircissement ; je gagnay tout doucement la rue de la Comedie au bout de laquelle etoit mon loueur d'habits, j'entray chez luy et êtois toutte habillée quand ma femme de chambre arriva dans un fiacre avec ma negresse qui heureusement ne decendit point. Elle avoit prié ma femme de chambre de me cacher ce malheur. Effectivement je fis semblant de l'ignorer, mais je la trouvay si changée que je ne pû luy cacher mon etonnement de la voir ainsy epleurée et defaite ; ce fut ce qui la determina à m'avouer le malheur qui luy êtoit arrivé. Je ne pus d'abord m'empêcher d'en rire, mais voyant que cela augmentoit son chagrin, je me retins le plus que je pouvois, mais il m'echapoit de temps en temps des saillies auxquelles je ne pouvois resister. Nous restames pres d'une heure dans un fiacre à causer sur ce changement inopiné. Enfin comme je ne douttois point que cette affaire fit beaucoup de bruit à Paris et qu'on ne fit beaucoup de perquisitions pour decouvrir celle qui en êtoit l'auteur, j'envoyay ma femme de chambre luy acheter une robe de chambre toutte faite que je luy fis mettre dans le fiacre, et luy dis d'en prendre un autre et de se faire conduire à une petite maison de campagne à deux lieües de Paris où elle seroit bien reçeüe par

le concierge, en luy disant qu'elle m'appartenoit et qu'elle y venoit de ma part, et qu'elle y restat jusqu'à nouvel ordre, que j'enverrois des le même soir ordre à ce concierge de ne la laisser manquer de rien. Ma femme de chambre m'offrit de la faire conduire par son frere, je ne voulu point, je luy demanday si elle avoit de l'argent : « Helas ! dit-elle, mademoiselle, je n'en ay peut-être que trop, je voudrois pour les trois cents louis qu'il m'a donnés et pour ce diamant cy que le malheur ne luy fut point arrivé. » Je luy dis que je luy conseillois de cacher avec soin sa montre et son diamant, que cela seul suffiroit pour la faire reconnoitre. « He bien ! mademoiselle, trouvés bon que je donne la montre à ma compagne et que je la prie de garder mon diamant. » Je luy dis qu'elle êtoit la maitresse ; elle fit cela d'un air de generosité qui me fit voir qu'elle n'etoit pas interessée, je la pressay de partir, elle le fit apres m'avoir priée de ne la point abandonner, ce à quoy je ne pensois pas certainement. Quand elle fut partie, je dis à ma femme de chambre : « Le plus essentiel de cette affaire est d'en sçavoir le denouement au juste ; et pour cela, il faudroit mettre quelqu'un aux aguets qui put nous en rendre un conte fidel sans etre suspect, et qui ne paroisse attiré là comme les autres par la curiosité. » Elle m'offrit derechef son frere, je luy dis que si je l'avois refusé pour la negresse, c'etoit dans le dessein de m'en servir dans cette occasion. Je luy deffendis de me nommer en rien et de luy dire seulement que cela l'interessoit particulierement et qu'il falloit qu'il luy apportat à Versailles sur les quatre heures le detail de ce qui se seroit passé à l'hôtel d'Antragues d'extraordinaire avant midy ; que pour cela il falloit qu'il s'amusat à boire une bouteille de vin avec quelqu'un de ses amis. Elle partit aussytost et me promit que j'en serois informée au juste ; elle revint peu de temps apres, m'assura que

son frere êtoit parti pour se mettre à portée de sçavoir ce qui se passeroit. Comme nous n'avions nulle affaire à Paris, nous allames prendre un carosse à quatre dans lequel nous nous enfermames et fumes à Versailles où nous arrivames à une heure. A la decente de ce carosse, nous primes des chaises bleues qui nous conduisirent à notre appartement où nous arrivames encore sans être vües de personne. Je me couchay d'abord et ordonnay de dire que j'êtois incommodée, que je ne pouvois voir personne. Effectivement j'etois si lasse, si fatiguée et le denouement de l'avanture m'inquiettoit si fort que j'avois besoin de repos pour tranquiliser mes sens. Je pris un bouillon qui me fit grand bien, apres quoy je m'endormis. J'avois recommandé à ma femme de chambre de m'eveiller aussytost qu'elle auroit des nouvelles, ce qu'elle ne fit qu'à cinq heures sonnées. Son frere luy raporta que le laquais d'un jeune seigneur, qui logeoit ordinairement à l'hôtel d'Antragues, voyant midy sonner, monta à sa chambre pour l'eveiller ; qu'ayant ouvert d'abord les fenêtres et ensuitte les rideaux, son maitre luy tournant le dos, il l'avoit poussé pour l'eveiller, que son maitre en se retournant luy avoit dit de quoy il se mesloit de l'eveiller si tost. Ce garçon s'êtant baissé pour lors pour prendre les souliers de son maitre pour les nettoyer, n'ayant pas jetté les yeux sur luy, luy dit : « Monsieur, il s'en va une heure. — Où sont ces dames, repartit le maitre. — Il y a plus de quatre heures, monsieur, qu'elles sont sorties. — Comment, elles sont sorties. — Oui, monsieur, est-ce que vous avés encore votre masque sur le nez. — Pour quoy me dis-tu cela. — C'est, monsieur, parceque vous êtes noire comme une tope. » Sortant ses mains de son lit pour les porter à son visage, il ne fut pas peu surpris de les voir de la même couleur. Ce changement luy causa une telle frayeur qu'il demanda un miroir à son laquais en tremblant

qui le luy donna en tremblant aussy. Quand le maitre se vit ainsy le visage, les mains, l'estomac, il se jetta à bas du lit en voyant ses jambes et ses pieds de même se mit à crier comme un forcené : Ah ! je suis perdu. Le valet s'enfuit à la cuisine dire ce qui etoit arrivé à son maitre. Celuy de l'hôtel y monta, qui fut saisi de peur en le voyant. N'osant pas avancer, il se retira et envoya tout de suitte chercher un commissaire à qui l'affaire paraissant grave, il prit en passant un de ses camarades. La maitresse de l'hôtel, femme qui avoit plus de tête que son mari, êtant montée, elle trouva encore ce monsieur debout tout nud en chemise qui, en se lavant tantost le visage, tantost les mains et même jusqu'aux pieds avec une serviette moüillée, ne faisoit qu'augmenter sa noirceur sans qu'elle fut endommagée en rien. Cette femme luy persuada de se coucher et qu'elle alloit envoyer chercher un medecin de ses amis fort habile pour voir ce qu'il diroit d'un accident aussy extraordinaire. Il se rendit à ce qu'elle luy dit. Les commissaires arriverent suivis de leur cortege ordinaire, ils se firent aporter une grande table sur laquelle leurs clercs êtalerent leurs papiers. Le doyen des deux portant la parole au malade, luy dit : « Monsieur, nous sommes icy pour constater l'etat où vous vous trouvés aujourdhuy, qui est si different de celuy où vous êtiés hyer que cela tient du prodige, et c'est ce qu'il est de la derniere consequence de constater. Mais voicy monsieur le medecin, dit-il, qui nous sera d'un grand secours pour cela. — Messieurs, dit le jeune seigneur, je ne sçais si vous me prenés pour un fou, mais je sçais bien que si vous ne sortés tout à l'heure de ma chambre, nous allons tout à l'heure voir beau jeu. » En disant cela il se jetta à bas de son lit, se saisit de son epée dont il estramaconna quelques coups à tort ou à travers, et dont un commissaire ressentit quelques eclaboussures. Les archers l'ayant saisi,

ils l'obligerent à se coucher apres luy avoir ôté son epée. Le medecin, avec un flegme infini, luy dit : « Monsieur, si vous n'estes pas fou, il pourroit arriver que vous le devienderiés incessament si vous n'êtiés secouru promptement par une saignée copieuse qui vous debarasse du trop de sang que vous avés qui vous porte à la tête. » Il a voulu resister à la saignée, on l'a attaché de façon que, non seulement il a été saigné au bras, mais encore à la gorge. Le medecin et le chirurgien le visiterent jusqu'au trou du derriere qu'ils luy trouverent extremement noire. Les commissaires avant dressé leur proces verbal du fait, ils eurent beaucoup de peine à se retirer. Il y avoit au moins autant de monde dans la rue de Tournon et surtout à la porte de l'hôtel d'Antragues que lorsque l'ambassadeur de Perse etoit à l'hôtel des Ambassadeurs. Le medecin et le chirurgien ont restés aupres de luy jusqu'à ce qu'un gros seigneur de ses parents le soit venu prendre dans son carosse et l'ait emmené chez luy. La voix publique assure qu'il est devenu comme cela pour avoir couché avec une negresse qui a disparu et qu'il ne connoist que sous le nom d'Affriquaine. Cette narration ne me rejouit pas tant que je le comptois parceque je n'avois pas prevu que cette affaire auroit de pareilles suittes. Le roy le sçeut au retour de sa chasse, qui en rit beaucoup ; il eut la bonté d'y envoyer ses medecins qui luy certiffierent le fait connu de maitres ignorants. Je fis sçavoir par une voie indirecte aux parents le remede qu'il y avoit à son mal, ils l'experimenterent avec un heureux succes et beaucoup de joye. J'en auray beaucoup si ce petit suplement prouve à ceux qui le liront que je suis vrayement grivoise, c'est-à-dire au poil et à la plume, et capable de tout entreprendre pour me divertir.

La tête chaude comme une Picarde,
Le cul comme une Savoyarde,

Le cœur d'une Princesse,
Ennemie de la tristesse,
des plaisirs de la table,
passant à ceux de l'amour,
C'est le portrait veritable,
de la Grivoise de nos jours.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Grivoise_du_temps_ou_la_-Charoloise_%28manuscrit%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.